

DOM LAMBERT BEAUDUIN

UN HOMME D'ÉGLISE

PAR LOUIS BOUYER DE L'ORATOIRE, CASTERMAN, 1964

AU PROFESSEUR J. LORTZ

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.

Chapitre I - UN HOMME QUI S'APPELAIT OCTAVE...

L'auteur de ce livre ne se flatte point d'offrir au public la biographie définitive de Dom Lambert Beauduin. Nous sommes trop près des faits pour pouvoir encore y prétendre, et ce n'est pas à nous qu'il appartiendra jamais de le faire. Ce n'est qu'un témoignage qui se propose au lecteur. Et c'est pourquoi l'on voudra bien nous excuser si nous abandonnons à partir de maintenant ce « nous » pudique sous lequel les auteurs bien élevés cachent généralement leur insignifiance, tout comme les grands de ce monde y voilent leur majesté. Si ce livre peut ambitionner quelque mérite, ce sera d'évoquer, si faiblement que ce soit, quelque chose de ce qu'était cet homme, à tant d'égards étonnant pour ceux qui l'ont connu et, l'ayant bien connu, ne pourront plus cesser de le vénérer et de l'aimer.

Dom Lambert est entré dans mon existence, comme dans beaucoup d'autres, d'une façon qui devait bientôt m'apparaître providentielle mais qui, au premier abord, tenait plutôt de la farce. L'initiative mieux intentionnée que préparée d'un de ses disciples l'avait conduit un beau jour dans mon bureau. **J'étais alors pasteur protestant**, comme disent les catholiques, ou plus exactement vicaire d'une paroisse luthérienne de Paris. Dom Olivier avait dû mettre notre cher patriarche au courant de cette intéressante singularité ; mais je crois que son expérience des ministres a-catholiques, ainsi qu'on disait aussi en ce temps-là, était encore restreinte à des béatitudes orientales ou des dignitaires anglicans. Ces sublimes figures lui avaient donné sans doute une trop haute idée des plus humbles hiérarques du schisme ou de l'hérésie pour qu'il la pût accorder à ma chétive apparence. Toujours est-il que, bien qu'il eût apparemment perçu ma qualité de frère séparé, il me qualifia, je ne sais pourquoi, tout au long de l'entretien du titre de « Monsieur le docteur », jusqu'à créer chez le seul témoin de cette rencontre une hilarité finalement incoercible.

Je devais bientôt le revoir. Cette fois, il commença par m'appeler « Pasteur », tout comme dans un roman d'André Gide pour me dire « Louis » au bout de cinq minutes et me tutoyer à la bonne liégeoise. Cette seconde rencontre était tout à fait une idée à lui. Il m'avait invité à venir le rejoindre dans un de ces endroits impossibles qu'il avait un flair unique pour dénicher. Il s'agissait d'une espèce de maison de redressement pour ecclésiastiques tombés dans la boisson ou la luxure. Il y connaissait (il avait des amis partout) un des bons Pères samaritains de ce curieux établissement. Sûr que personne n'irait le repérer, il y donnait de petites retraites à sa façon à des prêtres irréprochables, sinon qu'ils étaient, comme il disait lui-même, « dans nos idées », **des idées qui n'étaient pas lors aussi bien vues dans la sainte Église que depuis qu'elles se sont solidement assises sur la chaire de Pierre.**

Je tombais à l'improviste dans une de ces petites **orgies intimes d'œcuménisme liturgique.** Et moi qui m'attendais à pomper tranquillement, sur la saine doctrine, le sage dont j'avais fait enfin la connaissance, je me vis sollicité sans préavis d'éclairer sur la vraie nature du sacerdoce catholique un groupe de ses plus discrets, mais, sans aucun doute, particulièrement distingués représentants. Pour pallier s'il se peut la bizarrerie de la chose, il faut dire que Dom Olivier l'avait mis au courant de quelques travaux que je poursuivais sur saint Athanase. Avec la magnifique libéralité qui le caractérisait, il m'avait aussitôt fait confiance pour que j'en réglasses ses amis.

Cette expérience, pour incongrue qu'elle fût et m'apparût, devait avoir l'avantage de me révéler du premier coup l'un des traits les plus originaux de sa méthode. Saint Paul nous a gardé la sentence de Notre Seigneur qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Mais ce n'est pas être infidèle à son esprit, si cela paraît s'écarter de sa lettre, qu'ajouter qu'on ne réussit pas à donner grand-chose tant qu'on se refuse à rien recevoir. Rares étaient à cette époque les catholiques qui fussent disposés à l'admettre. Leur générosité, en principe, était sans limite, mais, pour employer cette fois le jargon d'aujourd'hui, leur pouvoir d'accueil était plutôt faible. Celui de Dom Lambert était déconcertant.

J'aurais bien d'autres occasions de m'en apercevoir, mais je me rendrais compte assez vite qu'il n'était pas pour cela aussi facilement dupe qu'on aurait pu l'imaginer et que d'aucuns le croyaient alors parmi ceux qui semblaient être quelque chose dans l'Église.

En fait, ce petit moine râblé, au regard bleu d'une candeur absolue, devait bientôt se révéler à moi comme le plus malin (et le plus malicieux) des hommes. Il est vrai qu'à combiner la simplicité de la colombe avec la prudence du serpent, il lui arriverait plus d'une fois de faire la part un peu trop belle à la colombe. Mais c'est une tentation si peu répandue qu'elle ne risque pas de faire jamais grand mal dans l'Église. Et, surtout, j'apprendrais qu'il était de ces gens très rares qui, se laissant parfois, voire souvent, rouler, ne le font jamais sans en accepter le risque avec une entière lucidité. Je devais en trouver l'explication, bien longtemps après cela, dans un propos inattendu d'un équilibriste d'un tout autre genre, mais qui a lui aussi plusieurs fois pensé choir d'une pyramide de chaises patiemment étagées. Et c'est tout simplement qu'on ne peut pas être chrétien sans accepter la possibilité d'être dupe... mais tout en sachant fort bien qu'on l'est, ce qui est peut-être la seule manière de ne jamais l'être tout à fait, au bout du compte.

La suite ne le montrera que trop : cette formule peut être la clef d'une existence fertile en péripéties apparemment catastrophiques, mais dont la fécondité finale apparaîtrait autrement inexplicable.

Nos rencontres deviendraient habituelles, en des lieux moins insolites. Pour l'ordinaire, elles seraient le terme de petits pèlerinages à l'une ou l'autre grande banlieue où ses fonctions d'aumônier lui vaudraient, en ces années errantes, un gîte et un couvert plus ou moins assurés.

Il m'initierait à ses théories sur les « béguines », comme il disait (terme qui, en belge, n'a rien de désobligeant). Ces théories, je m'empresse de le dire, étaient d'une orthodoxie très sûre. « L'aumônier d'un couvent, disait-il, doit éviter de

s'immiscer en quoi que ce soit dans les affaires de ces chères dames... et surtout se garder - farouchement ! - de toute immixtion d'elles-mêmes dans ses propres affaires. Son salut (sa voix devenait auguste), temporel autant que spirituel, est à ce prix, car, expliquait-il, sa défense est toute dans le mystère...» Ses sourcils se relevaient et son regard exprimait à ce moment ce qu'Henri Bremond appelle de l' «awe»... «Pas le mystère du prêtre, précisait-il aussitôt, mais tout simplement le mystère de l'homme...»

«Seulement, ajoutait-il, coupant d'un coup son effet, ici, peine perdue : tu comprends, ce sont des veuves !» Et il avait ce geste familier de sa main droite, comme pour chasser une mouche, puis son énorme rire silencieux, qu'il feignait de cacher en baissant la tête comme un collégien espiègle pris sur le fait.

Que d'autres confidences, toujours instructives, souvent édifiantes, maintes fois délectables, ne tirerais-je pas de lui, avec toute la présomption de la jeunesse, entre ces murs étroits, comblés de livres, mais où l'austérité la plus sévère prenait une toute sienne bonhomie. Jamais il n'évitait une question. Mais la fréquente cocasserie de sa réponse enveloppait une sagesse que je n'ai pas fini de découvrir.

- «Comment donc, Père, vous est venue l'idée de **lancer le mouvement liturgique ?**»

- «Tu comprends, les moines s'embêtaient tellement entre les offices ! Il fallait à tout prix inventer quelque chose pour les occuper !...»

- «Et Amay, les moines de l'union ? Comment avez-vous pu...»

- «Tais-toi, malheureux ! **Tout a commencé par une abominable escroquerie...**»

Et il m'expliquait de quelle manière il avait obtenu de Pie XI non seulement sa bénédiction pour l'entreprise, mais la première somme nécessaire à sa fondation, sans qu'il en coûtât un sou à ce grand pape soigneusement ménager de ses deniers. Il faut avouer que la combinaison était si ingénieuse que l'auguste pontife, malgré son intelligence napoléonienne, avait dû se la faire répéter deux fois. «J'avais honte ! me disait-il avec une contrition admirablement feinte, et surtout, ajoutait-il avec son clin d'œil, je me demandais s'il n'allait pas me flanquer à la porte quand il aurait compris !» Heureusement, les Lombards peuvent être géniaux sans avoir pour cela le sens de l'humour. Le Saint-Père, ayant saisi que le droit canon serait aussi sauf que sa bourse, avait accepté sans sourciller.

De l'humour, certes, ce Liégeois incomparable, lui, en avait à revendre. Mais ce n'était pas le moins surprenant d'une personnalité dont on n'avait jamais fini de faire le tour qu'il pût s'allier chez lui à une telle gravité.

Car si Dom Herwegen a fait de la «gravitas» une des qualités foncières de l'esprit bénédictin, je ne sache pas de moine en qui j'en aie rencontrée une aussi authentique. On pouvait être avec lui d'une familiarité filiale, il vous y incitait positivement, mais je serais surpris qu'un lourdaud quelconque (il en rencontra et en mania plus d'un) eût jamais été tenté de lui manquer de respect. Il n'aurait rien eu à dire, le cas échéant, pour remettre à sa place l'étourdi. Le seul regard de ce petit homme, qui n'avait de majestueux qu'un front magnifique, savait faire rentrer les mots dans la gorge.

C'est que la volonté, comme les nerfs, étaient chez lui d'acier. Dans ces années trente où les jeunes gens de mon âge étaient particulièrement anxieux d'un avenir qui noircissait à vue d'œil, combien de fois il me rasséna par une tranquillité quasi olympienne. Il était pourtant le plus humain des hommes et le plus dénué d'illusions. Mais la sécurité, la grandeur surtout de sa foi donnait à sa maîtrise de soi en toute circonstance quelque chose d'extraordinairement pacifiant.

Ce mélange de caractéristiques si différentes mais si savoureusement liées procédait, bien sûr, de ses attraits de nature et de grâce, comme eût dit Bérulle. La nature humaine, je l'ai déjà dit, était chez lui plus précisément liégeoise. Et, sans tomber dans les simplifications à la Taine moins justifiables que jamais dans le cas d'une personnalité aussi hors cadres, il faut souligner tout ce que cela veut dire.

En France, nous fourrons les Liégeois simplement parmi les Wallons, sans nous rendre compte de leur originalité foncière. Ce qu'ils ont de très français, mais au bord immédiat de la germanité, en fait des gens qui se moquent de tous les particularismes et qui répugneraient autant à s'enfermer dans une coquille secrétée par eux-mêmes qu'à jouer les Bernard-lermite. Ceci était encore rehaussé par la tradition des Beauduin.

On a dit que Dom Lambert était issu d'une famille d'industriels. Ce n'est pas exact. Né le 5 août 1873 à Rosoux-lès-Waremme, il se rattachait directement à une famille de propriétaires terriens établie dans la Hesbaye liégeoise depuis le XVI^e siècle. Son père, Jean-Joseph Beauduin, bourgmestre de la commune, y gérait lui-même ses exploitations dans cette vaste contrée agricole qui s'étend au nord-ouest de la Meuse. Ce qui est vrai, c'est que ses oncles, eux, avaient quitté la terre pour se lancer dans des affaires particulièrement imaginatives, mais dont la réussite attestait le réalisme. Non seulement une grande raffinerie en était sortie à Tirlemont, mais, vrais aventuriers du monde moderne, ces pères de famille avaient poussé leurs entreprises bien au-delà des frontières, en Italie, et jusqu'en Roumanie et en Bulgarie. Le jeune Octave n'aurait donc pas à chercher loin les exemples de réalisations sortant hardiment des ornières les plus respectables. Mais le foyer qui le formerait n'en serait pas moins un foyer typiquement terrien.

Il y survenait le cinquième d'une famille qui devait comprendre huit enfants (le quatrième de sept fils) et promptement s'enrichir d'innombrables petits-enfants. Si Beauduin qu'il dût se révéler, il paraît difficile de surestimer ce qu'il devrait à sa mère.

Lucie Lavigne était elle aussi hesbignonne. Mais sa famille s'éteindrait avec elle. Après les guerres du premier empire, une branche s'en était transplantée en France, passée au service des Bourbons. Le général Lavigne-Delville qui entra le premier en août 1914 avec sa brigade de cavaliers dans les Ardennes belges, le jour même de l'invasion allemande, en descendait.

Mme Beauduin, qui devait survivre longtemps à son époux, se révélerait comme l'âme de la «gens» qui, tant d'années, allait continuer à se rassembler autour d'elle. La bonté même et la bonté la plus souriante, elle était tout accueil, dans sa vaste maison de campagne sans cesse ouverte à tous. Et, avec cette inépuisable faculté de sympathie que son fils paraît avoir hérité d'elle, on peut croire qu'elle lui transmet aussi un amour de la fantaisie, voire un goût du risque et de l'aventure, qu'on attendrait peu chez une pareille *mater familias*. D'où un abandon, d'une insouciance toute naturelle, aux circonstances, derrière lequel se cachait (ou plutôt ne se cachait guère) un détachement spontané. Ceci ne contribuerait pas médiocrement, peut-on croire, à contrebalancer dans la famille Beauduin ces qualités éminemment estimables mais

par trop pondérables qui sont l'accompagnement nécessaire des longues réussites sur une même terre.

Jean-Joseph Beauduin, de son côté, si doux qu'il fût, si profondément pieux et attaché aux traditions de famille, n'en était pas pour autant conformiste. Un **libéralisme** non pas doctrinal mais d'instinct avait dressé de tout temps ce chrétien excellent contre les ingérences du clergé dans ce qui n'est pas son domaine. Bourgmestre comme il l'était, nous l'avons dit, dans la catholique Belgique de son temps, de nombreuses expériences l'avaient confirmé dans cette voie, si elles ne l'y avaient pas jeté tout simplement. De ce libéralisme de fait devait sortir peu à peu dans la famille l'alliance, plus insolite que partout ailleurs, en ce pays et ce temps, d'un profond attachement à la foi et à l'Église et d'un libéralisme politique intransigeant. Dans ce parti libéral belge, épouvantail s'il en fût des bien-pensants, des Beauduin militeraient jusqu'à la Chambre ou le Sénat.

Tout ceci devait brasser la jeunesse d'Octave Beauduin un peu à la façon d'une douche écossaise et contribuer au développement de son indépendance et de son originalité bien assises. L'attachement aux traditions, mais aux traditions profondément enracinées dans le réel, pour lui, n'irait pas à l'encontre d'une **vigoureuse liberté d'opinion**, mais lui donnerait ce terrain et, disons, ce terroir sans lequel la liberté n'est qu'une notion creuse ou seulement négative.

De bonne heure, semble-t-il, la vocation sacerdotale s'imposerait à Octave Beauduin. Peu porté à l'attendrissement sur ses enfances, je ne sache pas qu'il ait jamais édifié personne par le récit des circonstances dans lesquelles la voix de Dieu s'était fait entendre. Ce qui est sûr c'est que, à la fin de ses humanités au petit séminaire de Saint-Trond, ce n'était pas seulement le sacerdoce mais le monachisme qui l'attirait. Un séjour à la Trappe devait cependant l'en dégoûter pour l'heure. Il n'y était pas alors question de renaissance cistercienne, et l'odeur du fromage lui parut dans la nuit si insupportable qu'il fit le mur sans façon. Première mésaventure monastico-rocambolique et première évasion.

Octave Beauduin entra donc tout simplement au grand séminaire de Liège, où des études poursuivies sans histoire devaient aboutir à la prêtrise, le 25 avril 1897. Ses deux premières années de vie sacerdotale le ramèneraient comme surveillant au petit séminaire de Saint-Trond. Bien que nous n'ayons pas de renseignements précis à ce sujet, on ne risque guère de se tromper en supposant qu'en ces années de fermentation intellectuelle intense qui précédaient la crise moderniste le jeune abbé Beauduin était tout ouvert aux recherches de sa génération. Il ne semble pourtant pas que ce fussent tellement les problèmes intellectuels qui le passionnassent à cette époque, mais bien, avec celui de l'évangélisation des masses déjà déchristianisées, le problème social.

Il y avait été préparé par son professeur de théologie morale, l'abbé Pottier. Et l'encouragement lui venait de haut. Car, à Liège, l'encyclique *Rerum novarum*, juste parue au moment de son entrée au séminaire, avait rencontré chez l'évêque lui-même, Mgr Doutreloux, non pas l'accueil protocolaire prélude à un enlisement, par trop fréquent dans la hiérarchie de l'époque, mais un écho chaleureux et décidé. Le chanoine Pottier pour sa part, **avec toute l'école de démocrates chrétiens dont il serait à Liège l'inspirateur, était convaincu que le catholicisme social devait s'émanciper du paternalisme.**

Combinant la protection de la foi chez les ouvriers par des œuvres patronales avec une charité indéniablement généreuse, mais qui ne se posait même pas le problème de la justice sociale, le catholicisme belge, s'il était le plus social, à sa manière, qui fût encore, restait tout enserré en ces lisières. L'école du chanoine Pottier y ferait donc scandale par la façon dont elle affirmerait la nécessité d'associations d'ouvriers prenant en main eux-mêmes la résolution de leurs problèmes économiques propres. Aussitôt dénoncés comme **révolutionnaires** par les autres catholiques, et d'abord par ceux-là mêmes qui se croyaient les plus sociaux, ces prêtres et leur entourage de laïcs étaient pourtant soucieux au premier chef de combattre la déchristianisation du monde ouvrier. Mais ils ne croyaient pas pouvoir le faire efficacement sans contribuer en même temps à rendre aux ouvriers une conscience adulte de leurs responsabilités comme de leurs besoins.

C'est dans cet esprit que le chanoine Pottier avait applaudi l'initiative de Mgr Doutreloux de fonder une société de prêtres baptisés «**aumôniers du travail**». Ceux-ci devaient vivre dans des hôtelleries ouvrières établies pour les travailleurs séparés de leurs familles. Tout en y encourageant la fondation d'associations chrétiennes d'ouvriers du même métier, ils pourraient en pénétrer les militants de l'influence chrétienne, par la présence constante au milieu d'eux de prêtres s'intéressant à leurs problèmes.

L'initiateur de la société était un prêtre du Sacré-Cœur d'Issoudun, le Père Reyn. Il avait été poussé à l'action sociale par son provincial, le Père Allard, et, sachant l'intérêt pour ces questions de l'évêque de Liège, il s'était proposé à lui spontanément pour fonder dans le diocèse l'œuvre dont il lui avait soumis l'idée, aussitôt acceptée. Non seulement Pottier stimulerait la coopération de l'évêque par son enthousiasme, mais il réussirait à la fois à gagner à ses idées le Père Reyn et à lui donner des recrues locales. En **1895**, quand les premiers aumôniers du travail prononceraient leurs vœux, à côté d'un contingent de cinq prêtres du Sacré-Cœur encouragés par le Père Allard, ils compteraient déjà deux disciples de Pottier, les abbés Pire et Lohert, respectivement vicaires à Seraing et à Limbourg. La même année, leur première maison ouvrière s'installerait à Seraing. Quatre ans plus tard, Octave Beauduin se joindrait au petit groupe où il se révélerait comme un animateur exceptionnel. En quelques mois, à son initiative, à Montegnée, près de Seraing, s'élèverait tout un complexe de bâtiments qui subsiste encore.

Mais s'il se donnait à l'œuvre et à tout ce qu'elle représentait avec un entrain qui se réveillerait dans le souvenir jusqu'à ses dernières années, déjà dans cette première équipée généreuse il voguait droit sur la tempête.

Les vues particulièrement définies de Pottier, endossées de plus en plus complètement par Mgr Doutreloux et mises en œuvre par la petite équipe du Père Reyn, étaient trop en avance sur la mentalité catholique. Les seules grandes lignes du programme de Léon XIII ne l'étaient-elles pas ? Ces dernières n'avaient pu ébranler les inerties. Les premières susciteraient la colère. Mgr Doutreloux n'était pas homme à capituler, même devant les oppositions les plus organisées. L'œuvre des aumôniers du travail, telle qu'elle avait été conçue dès le début, resterait jusqu'à ses dernières heures un objet principal de son intérêt actif. Mais, accusé de trahison par les catholiques sociaux d'ancienne mode dont il s'était progressivement détaché pour passer aux positions systématisées par Pottier et qualifiées de démocratiques avec toute l'horreur que le mot inspirait encore aux catholiques, il avait sans succès essayé de réconcilier les deux tendances. Il

n'avait même pas obtenu que la première acceptât la nouvelle venue comme une autre forme légitime de l'action sociale catholique.

Quand sa mort survint en 1901, l'élévation de son vicaire général, Martin Rutten, au siège épiscopal favoriserait une réaction de plus en plus radicale, d'autant que la longue vieillesse et la mort du Pape lui-même allaient mettre fin aux réalisations, en tout cas officielles, de *Rerum novarum*. Pottier se verrait désavoué, condamné. L'œuvre des aumôniers du travail ne pourrait subsister qu'en abandonnant peu à peu tous les principes qui l'avaient inspirée. Ses prêtres devraient quitter leurs hôtelleries ouvrières et se consacrer à l'enseignement professionnel. Il leur faudrait encore lâcher les œuvres ouvrières qu'ils avaient encouragées et finalement remettre la gestion de toutes leurs entreprises à un comité de patrons catholiques.

Dans ces conditions, Octave Beauduin ne trouvait dans la société presque plus rien de ce qui l'y avait attiré. Il était inévitable, étant donné sa personnalité déjà bien affermie, même si sur beaucoup de points elle se cherchait encore, qu'il s'engageât dans une autre voie.

On se tromperait pourtant beaucoup sur lui si l'on voyait dans ce coup de frein extérieur la raison suffisante de sa nouvelle orientation. Si l'opposition à des principes dont un avenir lointain révélerait la fécondité devait avoir comme premier effet de l'y attacher plus fermement encore, il était dès lors d'un esprit trop libre et surtout trop lucide pour ne pas avoir fait pour sa propre part la critique de ses activités. Si importante que lui parût une action sociale appuyant l'action chrétienne, elle ne pouvait entièrement le satisfaire. Si sensible qu'il fût à la nécessité, comme on dit aujourd'hui, d'incarner le christianisme dans l'humain, il était non moins intimement persuadé de la valeur absolue comme du pouvoir de rayonnement immédiat de l'évangile et de la vie sacerdotale.

Rien à cet égard ne devait être plus révélateur de sa pensée la plus instinctive que les critiques qu'il ferait plus tard au mouvement des prêtres ouvriers, malgré tant de points où il s'était trouvé en sympathie, si longtemps à l'avance, avec ses initiateurs. Les justifications que certains théologiens donneraient de ce mouvement le mettraient littéralement hors de lui. L'idée qu'un prêtre pût être appelé, en des circonstances exceptionnelles, à délaissier pour un temps ses tâches sacerdotales pour des besognes simplement humaines est une idée que sa propre expérience l'amènerait à appliquer bien avant qu'on en fit la théorie. Mais que là pût jamais se placer l'idéal, contre cela il s'insurgerait avec une vigueur et une décision où il se rencontrerait avec le nonce Roncalli. Ce serait une singulière erreur que de ne voir là chez l'un ou chez l'autre qu'un signe de vieillissement. Tout comme le pape Jean XXIII allait bien vite donner des preuves d'une jeunesse intellectuelle et spirituelle incroyable, c'est la fidélité à certaines intuitions de jeunesse qui remonterait dans l'opposition farouche du vieux Dom Lambert.

Pour lui, dès ces premières années de ministère, il avait senti ce dont il ne démordrait plus : si le prêtre peut et doit encourager au maximum les efforts des laïcs pour la christianisation de tout l'humain, il doit le faire d'abord en annonçant le Christ et en le portant aux hommes. Et encore n'est-ce pas simplement pour apporter un levain dans une pâte, laquelle resterait l'essentiel. C'est, tout au rebours, que l'humain lui-même, d'après lui, ne peut prendre son sens que dans le Christ connu et aimé pour Lui-même, et non pour les énergies précieuses qu'Il peut nous fournir. Je pense en ce moment au titre d'un pieux ouvrage : *Servons-nous de Jésus-Christ !* Une seule phrase de ce genre était assez pour soulever en lui, si cordial et prêt à sympathiser avec tout ce qui est généreux, une vague irrésistible de sarcasmes.

Non ! une vie consacrée au Christ aussi intégralement que possible - il l'avait saisi au cœur de la jeunesse sacerdotale la plus dévouée - ne pouvait se contenter d'évangélisation indirecte. Le « malheur à moi si je n'évangélise ! » de saint Paul l'avait atteint définitivement. Et cela, tout simplement parce que l'amour du Christ était déjà et serait toujours le tout de sa vie. Ce qu'il lui fallait donc, il le sentait clairement, c'était un approfondissement intérieur, doctrinal et spirituel, qui le mît à même de porter un témoignage plus direct, plus immédiatement et totalement expressif que celui qui avait été le sien jusque-là. Ce double souci, un en sa source, le fit penser à l'ordre de saint Dominique.

CHAPITRE II - MONACHISME ET MOUVEMENT LITURGIQUE

On peut se divertir à l'imagination d'un Octave Beauduin vêtu de flanelle blanche et de syllogismes candides... L'incompatibilité d'humeur entre lui et les fils de saint Dominique persistera jusqu'à la fin, malgré les chaleureuses amitiés individuelles qu'il se ferait parmi eux dans ses derniers jours. Était-elle un accident de son évolution, ou bien en portait-il en lui dès cette époque les racines ou les germes ? Il semble que le prêtre dont l'influence décida son engagement dans une autre voie en ait jugé ainsi.

Il faut dire que les dominicains d'alors, tout en ferrailant ferme pour une scolastique dont la gloire baroque demeurait encore sans lézarde à leurs yeux, y avaient installé et vissé à fond un conservatisme politique et social qui pouvait en paraître inséparable. Que serait allé faire en cette galère notre aumônier du travail en chômage, pétri du libéralisme le plus suspect ? Les nouveaux Lacordaire qui ont depuis lors éclipsé à nos yeux l'image quasi inquisitoriale de leurs prédécesseurs ne lui auraient pas non plus convenu. Car, en dépit de son libéralisme et de son socialisme, comme quelqu'un qui l'a connu mieux que personne me le disait récemment, il avait été et resterait toujours ce qu'on appelle un homme de droite. Entendons par là qu'il ne pouvait souffrir la démagogie, l'incompétence, la paille des mots substituée au grain des choses...

En tout cas, la coule bénédictine devait être mieux faite pour lui que le manteau des prêcheurs. Les circonstances de sa vocation révèlent chez lui comme la présence innée de la plus monastique des vertus et la plus précisément bénédictine : la docilité. Il est bon d'avoir si tôt l'occasion de relever ce trait. Car c'est sa présence, imprévue peut-être mais indubitable, auprès de l'indépendance soulignée jusqu'ici, qui peut seule expliquer l'équilibre, si vivant et si sûr, de cette personnalité.

Son entrée au monastère du Mont-César allait être déterminée par les conseils d'un des hommes qu'il vénérât le plus mais que nous n'avons pas encore eu l'occasion de mentionner. Il s'agit du **chanoine Laminne** qui, après avoir été son supérieur au collège de Saint-Trond, était devenu en 1904 professeur à l'Université de Louvain. Il s'y était lié très vite aux

religieux du monastère fondé depuis 1899, sur la colline qui doit son nom à Charles-Quint, par Dom Robert de Kerchove et quelques autres moines de Maredsous. Dans ce monastère, où il trouvait le sens de la grande tradition ecclésiastique allant de pair avec un attrait pour de solides études religieuses, Laminne avait vite compris que son jeune disciple, en dépit de certaines apparences, se ferait sa place mieux que nulle part ailleurs. Qu'il ait pu si facilement l'en convaincre manifeste cette docilité du futur Dom Lambert, mais aussi de quelle docilité il s'agit. N'entendons évidemment point par là une passivité à l'égard des *dokountes ti einai*, autrement dit des gens en place. De cette docilité-là, reconnaissons-le franchement, on ne trouverait jamais beaucoup de traces chez notre héros. Et le maître qui lui répéterait : «Ne vous fiez pas aux manuels ! Retournez aux sources !» aurait bien été le dernier à la solliciter chez lui.

La docilité bénédictine, comme l'implique la notion du monastère «école du service divin», c'est, dans la plus pure tradition monastique originelle, la disposition à se laisser instruire par ceux, quels qu'ils soient, qui en savent plus long que vous, et en particulier à s'assimiler l'expérience spirituelle de ceux qui l'ont acquise à grand prix. Guillaume de Saint-Thierry, un abbé du XII^e siècle passé à l'ordre de Cîteaux parce qu'il lui paraissait réaliser, à l'époque, l'idéal bénédictin au mieux possible, a fait de cette docilité, qui est l'âme de l'obéissance bien comprise, une analyse qui éclaire le développement normal de cette dernière. Le novice dans la vie spirituelle, dit-il, devra pratiquer à l'égard de ses supérieurs une **obéissance de nécessité**. C'est-à-dire que ne sachant rien de solide, ne pouvant donc décider par lui-même, il devra s'en remettre complètement à ceux qui savent. Il ne s'agit pas pour autant d'une démission mais d'une éducation de soi, encore qu'elle doive nous faire passer par la mort à soi-même, mais pour renaître dans le Christ. Cette obéissance de nécessité, en effet, conduira vers l'**obéissance de charité**, par laquelle on se mettra au service, non plus seulement de ses supérieurs, mais de tous ses frères. On n'attendra même plus qu'ils vous demandent rien, mais on pressentira leurs besoins à l'avance pour les satisfaire. Et par là, finalement, on arrivera à l'unité consommée de son vouloir avec le vouloir divin. Alors on sera totalement désapproprié de soi, cependant qu'alors seulement aussi on sera vraiment libre, sous la motion de l'Esprit.

Tous les grands maîtres de la vie spirituelle, et particulièrement ceux qui ont le plus insisté sur l'obéissance religieuse, de Cassien à saint Ignace de Loyola, l'ont entendue de la sorte : non comme une extinction mais comme une régénération du vouloir le plus personnel. Mais d'aucun cela n'est plus vrai que de saint Benoît, dont toute la conception du monastère, répétons-le, est d'une école du service de Dieu. L'obéissance à l'abbé y prend exactement le sens de la docilité envers le maître éprouvé qui, loin de vouloir maintenir son disciple dans une sujétion de personne à personne, ne saurait avoir d'autre but que de l'affranchir dans la vérité, selon la parole évangélique.

Cette docilité, cette obéissance-là serait comme l'âme de la vie monastique de Dom Lambert et de toute sa vie de prêtre et de chrétien. Elle le mettrait finalement à l'école non d'un homme ou d'un groupe d'hommes, si éminents soient-ils, mais de l'Église et du Christ Lui-même. Par là il serait moine, et plus précisément bénédictin, jusqu'à la moelle des os. Et vers cela, sans aucun doute, dès les débuts de sa vie religieuse, il s'était senti attiré. La façon dont, au moment décisif, il ne céderait pas à un attrait subjectif mais solliciterait, accepterait de bon cœur l'avis, quelque inattendu soit-il, d'un maître qui connaissait mieux les réalités ecclésiastiques, et qui le connaissait mieux lui-même qu'il ne les connaissait ou se connaissait est typique. Et ne l'est pas moins cette disposition permanente, qui ne ferait que se développer jusqu'à ses derniers jours, à recevoir des autres, comme je l'ai dit déjà, à s'ouvrir aux expériences qu'il n'avait pas faites, à faire confiance à quiconque savait déjà ce qu'il ne savait pas encore, confiance critique, sans doute, mais où le risque d'être trompé ou déçu serait toujours préféré au risque de se fermer sur soi, de se satisfaire ou, à plus forte raison, de s'enorgueillir de son acquis, de son tout-fait.

Est-il besoin, cependant, de prévenir le lecteur que cette conception, ou plutôt cette pratique de la docilité, chez lui instinctive, rencontrerait, et particulièrement dans le cadre monastique où il allait s'inscrire, des conceptions différentes ?

Qu'étaient-ce donc que ces bénédictins du Mont-César qui, en cette année 1906, allaient accueillir ce postulant ?

La congrégation belge de l'ordre de saint Benoît n'avait pas encore été érigée, et les monastères de Belgique n'étaient qu'un surcroît exotique de la congrégation allemande de Beuron, elle-même récemment repiquée de la congrégation de France dite de Saint-Pierre-de-Solesmes, fondée au XIX^e siècle par Dom Prosper Guéranger.

A lire le volume où le chanoine Sevrin a publié toutes les lettres ou les parties de lettres de Dom Guéranger que son biographe officiel avait soigneusement omises, on aurait facilement l'impression que ce disciple de Lamennais, ensuite (ou en même temps) prêt à toutes les promesses de fidélité aux autorités qui nous régissent, quelles qu'elles soient, ne devait ressusciter une abbaye qu'afin d'obtenir une mitre, la voie plus normale de l'épiscopat ayant échoué. Mais si l'habit ne fait pas le moine, il arrive qu'il y contribue. Et en mettant les choses au pire, même si le romantisme de Dom Guéranger ne l'avait porté vers le cloître que pour y dérouler une fastueuse *pageantry* où il tiendrait le premier rôle, il faut avouer qu'il aurait été bien pris à son jeu. L'idée monastique, la tradition bénédictine sont choses si grandes qu'on ne les rend à la vie qu'à ses risques et périls. La renaissance solesmienne du monachisme bénédictin a sans doute été fertile tout d'abord en péripéties burlesques, colligées par un Albert Houtin avec une patience d'entomologiste fielleux. Mais il est d'autant plus suggestif que Dom Guéranger lui-même n'en ait pas moins écrit cette *Année liturgique* où, à travers le pire style melliflue de l'époque et malgré maintes considérations discutables, passe un tel amour de la prière publique traditionnelle. Le seul fait d'avoir eu ce coup de génie d'intituler un opuscule destiné aux oblats bénédictins L'Église de la louange divine en dit long sur ce qu'il avait ressaisi (ou qui l'avait lui-même saisi) de la vraie tradition, en dépit des rêveries inconsistantes et des préjugés indéfendables que ses *Institutions liturgiques* colmatraient d'une érudition d'autodidacte.

Mais surtout, peut-être, la fécondité de son œuvre se découvre dès la seconde génération, quand on voit un Dom Couturier, son successeur, dégager si pertinemment d'une controverse épisodique avec des «prêtres adorateurs» le vrai sens du culte eucharistique. Mieux encore, son trop habile biographe lui-même ne produirait-il pas, à côté d'un commentaire de la Règle non sans mérites, des études bibliques d'une qualité spirituelle et doctrinale inouïe pour l'époque ? Il n'est pas jusqu'à sa disciple la plus discutée dont le traité sur *La Vie spirituelle et l'Oraison* ne demeure, en dépit de son

mysticisme personnel d'un aloi douteux, un vrai chef-d'œuvre de simplicité et de solidité traditionnelles. Tant il est vrai qu'une vie dominée par un classique de la spiritualité catholique tel que la *Regula monachorum*, et tout absorbée dans la prière de l'Église, devait d'elle-même, en se développant, secouer peu à peu les oripeaux romantiques et, petit à petit, s'affranchir de ce qu'on lui avait rattaché de superflu ou de factice.

La première transplantation du guérangérisme en Allemagne, avec les frères Maur et Placide Wolter, ajouterait sans doute aux artifices originels une raideur prussienne qui semblerait à Dom Lambert typiquement beuronienne. Mais elle le lesterait aussi d'un sérieux germanique qui ne serait pas sans contribuer à le sortir de ces enfantillages où toutes les renaissances religieuses de l'époque romantique avaient commencé inévitablement par s'embarasser.

L'épais bon sens belge, combiné avec l'influence de la culture universitaire lovanienne, préparait à son tour une phase nouvelle dans cette maturation nécessaire. Au Mont-César, outre cela, Dom Lambert ferait deux rencontres personnelles particulièrement bienfaisantes. La première, dont la perspective n'avait pas dû être un des moindres encouragements du chanoine Laminne à l'entraîner de ce côté, fut celle de son abbé.

Dom Robert de Kerchove, dès le début, témoignerait au postulant une confiance paternelle qui ne devait jamais abandonner le moine vieilli sous le harnais. Cet aristocrate avait le libéralisme de la véritable aristocratie, qui n'était pas exactement le même que celui des Beauduin, mais qui n'avait pas de mal à le rejoindre, avec autant de bonté intelligente des deux côtés. Moins distingué mais plus haut en couleur, le préfet des clercs, **Dom Columba Marmion**, l'impressionnerait durablement par quelques conférences données au noviciat, cette année-là, sur les chapitres de la règle consacrés au chant de l'office.

On sait l'influence que les livres, colligés d'après les notes de conférences du futur abbé de Maredsous, devaient exercer. Parallèlement à leur rédaction appliquée dans un cadre scolastique, qui en repasserait lourdement les traits les plus conventionnels, sa figure se verrait stylisée en une image de vitrail de confection. Mais il est permis de croire que l'humanité irlandaise, débordante de sensibilité et d'humour cocasse, de ce gros bonhomme, qui était à sa manière un grand moine, servit davantage son prestige sur son jeune confrère que ne l'auraient fait tant de coups de pouce qui risquent maintenant de le discréditer injustement.

«Quand je vins au monastère, disait plus tard Dom Lambert, je ne savais rien, rien. Tu entends ? Rien». C'est-à-dire que la ferveur de son engagement précédent l'avait surchargé de ce bric-à-brac de dévotions au cliquetis duquel on reconnaissait alors le bon prêtre. Avec sa franchise coutumière, il s'étonnera vite devant son abbé de la rareté des saluts du Saint Sacrement dans une communauté pourtant si pieuse, et que les premiers vendredis du mois y fussent trop chichement solennisés. N'oublions pas que les aumôniers du travail, s'ils avaient vu le jour à Liège, avaient été conçus à Issoudun. Dom Lambert garderait donc quelque temps la piété fortement «cardiolâtre», comme il dirait plus tard, du Père Octave. Elle avait eu, en tout cas, cela de bon d'allumer cet amour du Christ, cette aspiration à tout restaurer, ou instaurer, en Lui dont il reprendrait si volontiers la formule à saint Pie X citant saint Paul.

Avec une sagesse très bénédictine, l'abbé se bornerait à sourire de ses ferveurs, comptant plus sur l'accoutumance à la vie monastique que sur des discussions dans l'abstrait pour lui faire trouver le vrai sens des proportions spirituelles. Il ne lui faudrait pas longtemps pour que cette patience fût récompensée et sans doute au-delà de ses espoirs.

L'ambiance monastique, comme on avait pu s'en rendre compte, avait tout de suite séduit ce novice de trente-cinq ans. Dès cette année de noviciat, il se plongeait avec délices dans l'histoire du monachisme, avide de mieux comprendre comment s'était formée peu à peu cette demeure si vaste et si intime où, bien que tout y fût différent du catholicisme banal qui avait été le sien jusque-là, il se sentait tellement plus chez lui. Mais surtout, la vie de prière liturgique, éclairée par la lecture de Guéranger, l'enchantait. L'office divin rythmant les journées, la prière psalmodique, la méditation matutinale des Écritures, et par-dessus tout la messe conventuelle lui dilataient l'âme d'un air salubre qu'il n'avait encore jamais respiré, mais dont il sentait tout de suite le bienfait. Mais il ne pouvait croire que ces choses fussent être seulement son privilège ou celui de quelques raffinés. Avec une humilité chez lui toute naturelle, faite de son réalisme si humain, c'est à tous qu'il sentait destinée cette piété qu'il appellerait bientôt la piété de l'Église.

Un mot qui lui échapperait paraîtrait révélateur, aux yeux de ses nouveaux confrères, du missionnaire pas encore décrassé de son ouvriérisme : «Quel dommage que cette piété demeure l'apanage d'une élite ; nous sommes les aristocrates de la liturgie ; il faudrait que tout le monde puisse s'en nourrir, même les gens les plus simples : il faudrait démocratiser la liturgie». Lui-même, sans doute, ne mesurait pas tout ce qu'il y avait de révolutionnaire dans cette réflexion. Révolutionnaire pour le mouvement liturgique d'abord, mais ensuite et non moins pour le mouvement monastique.

Jusque-là, en effet, la piété ressuscitée par les Viollet-le-Duc de Solesmes ou de Beuron n'avait guère songé à se faire admettre, sinon comme la dévotion d'une élite. Élite intellectuelle, disait-on, en créditant les néo-bénédictins d'un passé mauriste qu'ils n'osaient trop revendiquer, le jugeant, sur la foi de Guéranger, janséniste et gallican. Élite vaguement esthète tout au plus, en réalité. Mais voici que ce nouveau venu s'appropriait, sans le savoir encore, à rendre à l'Église entière ce que l'ordre s'était borné à en recevoir et à y embaumer plus qu'à le faire revivre. Et cette première découverte frayait les voies à la seconde : que la vie monastique n'était pas une spécialité archaïque de la vie religieuse, mais la vie chrétienne intégrale, poursuivie avec le maximum de rigueur et d'authenticité.

De tout cela le Père Columba, aussi peu intellectuel ou raffiné qu'il soit possible de l'être à un bénédictin, devait aider le Père Lambert à prendre conscience. N'était-il pas destiné à découvrir à tant de fidèles que le Christ n'est l'idéal du moine qu'en l'étant du chrétien, tout comme ses mystères liturgiques font de lui non la vie d'une coterie de délicats, mais de l'âme tout simplement ? Ce n'est là que rendre la justice qu'il mérite à ce moine qui saluait et encourageait sympathiquement l'amour du chœur et des autres grandes observances bénédictines, dès le début et jusqu'à la fin si évident chez cette recrue insolite, en qui d'autres, bien à tort, ne verraient jamais qu'un de ces tard venus, irrémédiablement inassimilables au bénédictinisme bon teint.

Mais ce que Dom Lambert déjà sentait, il allait être amené à le penser, avec une exigence théologique qui n'aurait pu se satisfaire des replâtrages auxquels on soumettrait le brave Dom Columba pour lui donner l'air sérieux.

Peu de temps après son entrée au monastère, le professeur qui y enseignait le traité de l'Église avait dû en être dé-

chargé. Dans son embarras, l'abbé eut la sagacité de céder au conseil, une fois de plus bien inspiré, du chanoine Laminne. Il confia ce traité au jeune moine-prêtre. Celui-ci, toujours aussi docile au maître dont la fidélité lui valait cette responsabilité en apparence prématurée, allait, pour s'en acquitter, recourir à un travail qui n'était guère dans les habitudes du temps, et surtout pas de ceux que la sainte obéissance appelle à une tâche pour laquelle ils ne sont point préparés. Au lieu d'aller démarquer quelque manuel en vogue, dans l'absence d'un traité de saint Thomas sur la question, il contracterait l'habitude qui ne le quitterait plus de fréquenter les grands maîtres de la théologie positive, un Petau, un Thomassin. A leur école, il passerait à l'étude directe des sources de la conscience que l'Église a prise d'elle-même, soit l'histoire des conciles en général, et plus particulièrement l'élaboration des schémas du premier concile du Vatican, telle qu'on peut la suivre dans ce recueil si précieux de la *Collectio Lacensis*, que bien peu de gens de ce temps-là songeaient à feuilleter. Ainsi, sans qu'il l'eût prévu, sa neuve expérience de la vie liturgique, rafraîchie par le contraste avec son passé, allait bénéficier d'un rapprochement providentiel.

Un beau jour, au cours de la messe conventuelle, il aurait l'intuition qui allait faire l'unité de sa vie de moine et de prêtre, tout autant que de sa vie intellectuelle. C'est dans la messe, telle que la liturgie en exprime le mystère, que l'Église prend corps. Réciproquement, c'est seulement la théologie la plus profonde de l'Église qui peut livrer le sens de la messe. Ainsi la liturgie ne serait-elle plus pour lui juste une piété si belle et si profonde qu'il faille la démocratiser : il découvrirait qu'elle est la piété de l'Église. Du même coup, dans cette panégyrie dont parle l'épître aux Hébreux, dans cette «assemblée de fête» de tout le peuple de Dieu qu'est la réunion eucharistique, il trouvait enfin le «lieu théologique» de l'Église qu'il eût vainement cherché dans les manuels classiques.

Un de ses auditeurs nous a décrit de quelle manière explosive cette intuition du moine avait fait irruption dans le cours du professeur. Cet homme si profondément intérieur ne pouvait enseigner que ce qu'il avait revécu. Mais la vérité vive, une fois qu'elle s'était imposée à lui, ne lui appartenait plus. Il fallait qu'elle se répandît sur-le-champ.

Certains de ses élèves ont gardé le souvenir du jour où le jeune professeur, impressionné par cette découverte pourtant si simple en apparence, en fit part en classe à son auditoire. **Un nouveau mouvement liturgique était en germe.** Que les curés apprennent au peuple les richesses de la vie paroissiale, qu'ils mettent à profit la grande réunion hebdomadaire autour de l'autel ; qu'ils fassent apprécier aux chrétiens leur église, les fonts baptismaux, les cérémonies, les offices ; qu'ils les y fassent participer par le chant collectif et l'intelligence des grandes prières : les communautés paroissiales, retrempées, connaîtront d'incomparables élans de vie chrétienne¹.

Mais ce professeur-là ne pouvait s'en tenir à des communications professorales. Chez le moine, le prêtre était resté, ou plutôt n'avait fait que devenir plus profondément, l'apôtre qu'il avait été dès le début. Il avait jeté cette première étincelle, aussitôt éclatée dans son esprit, à son auditoire. Mais il lui faudrait en étendre l'embrasement bien au-delà du cadre d'un scolasticat, ou même d'un monastère. C'est à toute l'Église que ce qui lui appartenait devait revenir. Il n'aurait de cesse qu'il n'eût associé ses frères en religion à l'apostolat renouvelé dont son intuition contenait l'exigence.

Ce serait le point de départ en même temps du renouveau qu'il allait apporter à la vie monastique, mais aussi des premières difficultés qu'il ne tarderait pas à y connaître. Mieux vaut dès cet instant aborder franchement le problème. Il s'en trouvait plus d'un parmi les moines pour penser déjà ce qu'écrirait plus tard un moine particulièrement éminent et que nous lirons en son temps. Quelque louable que fût le zèle apostolique de Dom Lambert, n'en était-il pas avec lui ce qu'il en est si souvent avec les prêtres séculiers entrés au monastère ? Ils ne peuvent se faire à la vie contemplative et ils cherchent à retrouver à tout prix quelque chose de leurs activités antérieures. Si on les laissait faire, il n'y aurait bientôt plus de vie monastique du tout.

Que penser de l'objection ? A commencer par Dom Columba, les moines les plus purement moines qui vivaient avec Dom Lambert attesteraient sa fidélité aux observances monastiques comme à l'esprit de la règle : «chercher Dieu», et Lui seul. Mais un regard aussi vif et pénétrant que le sien n'avait pas été long à découvrir ce qui s'enveloppe dans la boutade que j'ai déjà citée, et qui lui faisait dire qu'il n'avait créé le mouvement liturgique que pour occuper des moines qui s'enuyaient à ne rien faire. En fait, ce fut toujours un leitmotiv des docteurs de la vie monastique, et spécialement peut-être de ceux qui l'ont prônée sous ses formes les plus solitaires : le moine doit travailler. Un moine oisif est un moine perdu pour la vie avec Dieu. Et, d'autre part, ce n'est même plus un moine. Car un moine, c'est un pauvre, et les pauvres ne vivent pas de leurs rentes. S'il est une doctrine constante à travers toute l'Antiquité et que la règle bénédictine paraisse avoir eu à cœur d'inscrire jusque dans la trame de ses institutions, c'est bien celle-là.

Or, au moment où Dom Lambert faisait ses premières armes au Mont-César, le fait est là, dans les cloîtres bénédictins, et spécialement ceux renés dans le sillage de Solesmes, on ne travaillait guère ou point du tout. Des frères convers faisaient pour les Pères les grosses besognes de la maison et, mis à part quelques originaux entichés d'études et plus ou moins bien vus selon les maisons, sauf en Allemagne et en Belgique généralement plutôt mal vus, excepté des survivances symboliques comme servir à table ou essuyer quelques assiettes à tour de rôle, personne n'avait grand-chose à faire entre les offices. La lecture des journaux, ou ces papotages qui peuvent se concilier avec le silence bénédictin quand il ne consiste plus qu'à se taire quand on n'a pas envie de parler, insensiblement, arrivaient à constituer le fond de la journée de bien des moines, en dehors des heures réservées à la prière publique. D'où une impression de vide, tournant facilement à l'*acedia*, ce *taedium vitae* des moines, sinon à de ces aigreurs mesquines que connaissent toutes les sociétés closes et peu occupées.

Cela, ce n'était pas seulement le prêtre actif, mais l'homme viril et sain qui, en la personne de Dom Lambert, n'avait pu manquer de l'observer avec une médiocre édification. Jusqu'à la fin, peu de choses, parmi les petits ou gros défauts monastiques, exciteraient sa verve aussi âprement. Mais par là, loin de faire preuve d'un esprit mal «monachisé», il n'avait d'autre réaction que celle qu'aurait eu un Cassien ou un saint Benoît, pour ne pas même citer saint Basile.

On devait bien un jour se rendre compte de l'anomalie et se demander d'où elle provenait. On est généralement d'accord aujourd'hui pour en voir la raison dans le romantisme des restaurateurs de la vie bénédictine. Pour eux, refaire un

¹ Dom Olivier Rousseau, *Histoire du mouvement liturgique*, Paris, 1945, pp. 220-221.

monastère, c'était essentiellement refaire une spacieuse et compliquée construction «gothique», où les moines auraient avant tout à exécuter, de la façon la plus grandiose possible, ce qu'on serait tenté d'appeler des offices à grand spectacle. Dans ce but, des laïcs fortunés avaient été convaincus, avec une touchante facilité, de faire les frais de la reconstruction des ruines et de l'entretien du spectacle «son et lumière». Après cela, n'ayant ni l'aiguillon d'un apostolat, jugé incompatible avec la vie contemplative, ni tout simplement du pain à gagner, les moines tuaient le temps comme ils pouvaient. D'ordinaire, c'était de façon innocente, mais le monastère n'en tendait pas moins, selon le mot d'un abbé anglais, à devenir «*an old gentlemen celibatary club*».

Le mal venait de ce qu'on n'avait pas pensé d'abord au mouvement créateur qui avait produit les monastères à l'origine, mais aux splendides édifices qu'ils étaient devenus... et où le monachisme était mort. On n'avait visé qu'à le ranimer dans le moment où l'institution frappait le plus par sa splendeur, sans se demander si ce n'était pas celle-ci qui l'avait étouffé.

Déjà au XII^e siècle, saint Bernard, non sans une pointe d'exagération mais non sans quelque vérité, avait décrit les moines somnolents à ne rien faire entre leurs offices magnifiques. Un Orderic Vital et d'autres auraient beau jeu à lui opposer, avant la renaissance ecclésiastique dont Cluny avait été le foyer, toute l'œuvre d'évangélisation et de culture chrétienne des moines noirs devenus citadins et clercs depuis saint Benoît d'Aniane, et délaissant pour autant le *labor improbus* des vieux moines laïcs et paysans. Mais tout cela, c'était déjà un passé qui se survivait. L'abbatiate de Pons de Melgueil avait trop bien montré, à Cluny même, ce que le luxe pour Dieu, dès là que ce sont des hommes qui en jouissent, arrivait à faire de moines somptueux et nantis. En Angleterre particulièrement, les monastères cathédraux, les très larges responsabilités pastorales acceptées par les moines clercs, en sus d'écoles largement ouvertes, avaient évité cette situation et préparé la survie du monachisme, même après les spoliations de la Réforme. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Dom Guéranger, la vie contemplative, trop facilement confondue avec *l'otium cum dignitate*, lui paraissant incompatible avec des responsabilités semblables. Quant au labeur intellectuel des mauristes, ni lui ni ses émules immédiats n'en comprenaient les exigences plus qu'ils n'en éprouvaient le goût, et le jansénisme et le gallicanisme, vrais ou supposés, de ces ancêtres immédiats les dissuadaient trop facilement d'en revendiquer l'héritage.

L'intuition de Dom Lambert : que les moines, dans leur vie liturgique, détenaient un trésor qui appartenait à l'Église entière, allait une première fois, mieux que toute théorie réformatrice, fournir à des moines devenus clercs l'occupation la plus naturelle. Leur témoignage, sans du tout les éloigner de leur vie monastique, serait au contraire l'occasion de faire rayonner la lumière et la chaleur de ce foyer sur tous leurs frères.

CHAPITRE III - «NOS IDÉES» COMMENCENT À PRENDRE FORME

Si le mouvement liturgique du Mont-César devait galvaniser un monachisme quelque peu languissant en le fournissant d'une tâche faite pour lui, il n'en venait pas moins à son heure pour l'Église.

Le 22 novembre 1903, le pape Pie X avait publié un *motu proprio* sur le chant sacré, enjoignant le retour au chant grégorien authentique. On aurait pu croire qu'il était absorbé dans les problèmes dramatiques de la crise moderniste et qu'il ne lui restait guère de loisir pour ces préoccupations musicales. Le Père Tyrrell, s. j., coryphée du modernisme théologique, écrivant au baron Friedrich von Hügel quelques jours plus tard, lui dirait : «Cela ne vous fait-il pas penser à Néron jouant de la lyre au milieu de Rome en flammes ?» Évidemment, le brillant et bouillant Père jésuite ne prévoyait pas les retentissements que devaient connaître dans l'Église telles phrases de ce document. Il n'avait vu sans doute que de ces formules redondantes dont les latinistes curiaux enguirlandent les décisions pontificales dans «la participation active aux mystères sacro-saints et la prière publique et solennelle de l'Église» considérée comme «la source première et indispensable de l'esprit chrétien».

On peut se demander en fait si ces formules auraient eu tant d'effet, n'eût été ce petit moine noir, trop curieux et remuant au gré de plus d'un de ses supérieurs ou de ses confrères, qui allait les découvrir, s'en emparer et en faire son *Delenda Carthago*. Sans la grande découverte que Dom Lambert, après l'avoir faite, ne pourrait se tenir de communiquer à ses frères monastiques, puis à tous ses frères chrétiens, que serait-il sorti du document romain ? D'une part, sans doute, l'édition solesmienne du graduel et de l'antiphonaire, dont nous ne songeons pas à discuter les mérites. De l'autre, la disparition progressive, dans les paroisses, de ces chantes qui, revêtus de leurs chapes qu'ils se passaient de père en fils, avaient depuis deux siècles justement entraîné cette participation du peuple chrétien, chantant de tout son cœur les messes de Du Mont. A leur place et à la place des fidèles, quelques jeunes filles à demi muettes, réfugiées autour d'un harmonium où pédalerait un vicaire de bonne volonté, exécuteraient les cantilènes grégoriennes restituées devant un auditoire désormais silencieux, attendant, comme le bonhomme de Claudel, que ce soit fini, en tournant son chapeau dans ses mains... Si cette évolution, qui aboutirait fatalement au second stade que nous avons sous les yeux : la réaction des messes «commentées» et assaisonnées de cantiques en français, n'a pas été la seule suite du *Motu proprio*, c'est à Dom Lambert plus qu'à personne d'autre que nous le devons.

La proximité d'un chapitre général des monastères rattachés à Beuron devait amener Dom Lambert, au printemps de 1909, à concrétiser sa vision de ce que devait être la renaissance inséparablement ecclésiastique et liturgique et de ce que les monastères devaient y apporter. Il avait fallu auparavant gagner au projet Dom Robert de Kerchove. Dans les premiers mots que Dom Lambert lui en avait dits, il avait vu, non sans excuse, la simple chaleur d'un homme qui n'avait découvert qu'avec peine ce que ses confrères possédaient depuis toujours. La suite semble tirée de Grégoire de Tours, mais elle est strictement authentique. Un des plus enragés parmi les convertis de Dom Lambert, désolé du peu de succès de la première démarche, avait jeté (on ne sait jamais !) une médaille de saint Benoît dans la boîte aux lettres abbatiale. La nuit suivante, l'abbé Robert avait souffert d'insomnies, puis de rêves troublants. Je ne sais s'il y avait contemplé Dom Lambert éclairant le monde, du haut du Mont-César, par ses «bonnes idées», mais il l'avait fait appeler dès le matin, lui avait dit son épreuve nocturne et avait conclu : «Allez-y... mais petitement !» Ce ne serait pas la faute de Dom Lambert si le grain de sénevé pousserait si vite et si dru, mais, évidemment, pas plus que son abbé il ne voudrait s'opposer à la

Providence.

Aux méditations des sages beuroniens, il avait donc commencé par proposer d'exciter les moines à une étude de la liturgie qui fût à la base historique et critique, mais qui, sur cette base solide, en dégagerait la valeur ascétique et spirituelle. Ainsi seulement pourraient-ils y initier les fidèles et le clergé. On commencerait cette initiation pour les hôtes des monastères. Mais il envisageait qu'elle se prolongeât par la suite dans les paroisses. Le but n'était-il pas d'amener les fidèles à participer à la liturgie en leur en rendant l'intelligence ? Pour ce faire, il n'hésitait pas à proposer déjà le recours à des prières et des chants en langue vulgaire qui diffuseraient l'esprit des textes liturgiques.

Quelle que fût la réponse qui serait faite à ce beau projet par les moines, il fallait y intéresser aussi les non-moines. L'occasion lui en était mise à portée de la main par le Congrès catholique de Malines qui devait se réunir au mois de septembre. **Le cardinal Mercier** était l'âme de ces assises du catholicisme belge. Familier du Mont-César (**Dom Columba Marmion était son confesseur**), il avait fait la connaissance de Dom Lambert, et l'on pense bien que celui-ci n'avait pas tardé à lui communiquer ses projets. Le cardinal avait été conquis l'un des premiers, et il semble bien que c'est lui-même qui avait suggéré au moine de faire du congrès le tremplin de son entreprise.

Toutefois, au milieu des multiples préoccupations missionnaires, culturelles, sociales, politiques des organisateurs, l'expérience montrerait qu'on n'était guère disposé à faire sa place à la liturgie. En 1959, moins d'un an avant sa mort, Dom Lambert, avec son humour habituel, raconterait aux participants de la 6^e Semaine d'études des professeurs de liturgie ses déboires un demi-siècle plus tôt.

J'ai tenté en vain plusieurs efforts : d'abord classer le rapport liturgique dans la section doctrinale, la première du congrès de Malines. Refus catégorique du président de cette section, qui voyait le rapport comme la Cendrillon de la fable. Une seconde démarche, à la section morale, subit le même sort. La troisième, à la section de la piété, fut plus mal reçue encore : on considérait la liturgie comme une piété fantaisiste qui ne pouvait pas prendre place dans la spiritualité. Enfin, sur le conseil d'un architecte, je n'ai pu me loger que comme rapporteur dans la section d'art où elle fit figure d'étrangère¹.

L'assistance ainsi obtenue devait être des plus maigres. Et, si elle avait eu quelque tendance à s'enflammer à la chaleur du rapporteur, le président de séance, un bénédictin pourtant, Dom Laurent Janssens, la doucherait par une ironie dédaigneuse.

Mais Dom Lambert avait trop bien prévu à quel genre d'enterrement il était promis pour s'en tenir là. Il s'était abouché avant le congrès avec l'un des orateurs choisis pour la grande séance inaugurale, l'historien **Godefroid Kurth**, sympathisant à ses « bonnes idées ». Il n'avait pas eu de peine à se gagner sa collaboration. Elle se manifesta dans un paragraphe directement inspiré, qui déchaîna d'autant plus l'enthousiasme des congressistes que personne n'en vit la portée prochaine. Mais le cardinal lui avait marqué publiquement son approbation, et le texte passa dans la presse le lendemain.

L'Église nous enseigne aussi le langage qu'il faut parler à Dieu, avait dit Kurth, ou Dom Lambert usant de sa voix ; c'est dans la liturgie que se trouve toute la magnificence du Verbe divin. La liturgie, voilà la somme suprême de la poésie et de la pensée. Elle dit à Dieu les besoins et la misère infinie de l'homme. S'il est une chose qui explique la désertion de nombre de nos églises par beaucoup de chrétiens, c'est bien certainement l'insuffisance des prières qui se sont substituées à l'ancienne, belle et traditionnelle liturgie. Le jour où le saint Missel cessera d'être pour beaucoup un grimoire inintelligible, le jour où tous retrouveront là la clé de ce que le prêtre dit à Dieu, à l'autel, un grand nombre de ceux qui ont déserté les temples y retourneront².

L'entregent du Père ne dut pas non plus être pour rien dans un vœu final qui matérialiserait ce qu'avait dit Kurth.

Dom Lambert avait maintenant, avec une réclame tapageuse à souhait, une solide plate-forme d'autorité pour lancer son affaire. Mais il savait que les vœux de congrès votés d'enthousiasme restent platoniques s'il n'y a pas quelques individus bien décidés à faire ce qu'il faut pour qu'ils passent dans la réalité. Aussi n'avait-il pas attendu la fin ni même le début du congrès pour se mettre à l'œuvre.

Il voulut toucher d'emblée curés et paroisses par la diffusion de fascicules contenant la messe de chaque dimanche, traduite et commentée, qu'on pourrait distribuer à la porte des églises. Après discussion entre le Père et les quelques jeunes confrères qu'il avait électrisés pour son projet, un titre avait été choisi : *La Vie liturgique*. Un scolastique avait rédigé un catéchisme de quelques pages pour expliquer de quoi il s'agissait. D'autres étaient volontaires pour le bureau d'expéditions.

Dom Lambert avait vu grand tout de suite. A une circulaire envoyée pour les tâter à quelque cent personnalités du clergé, soixante-quinze avaient répondu, généralement par des approbations, mais qui engageaient plus ou moins, évidemment. Quelques-uns s'étaient montrés défavorables. Après le coup d'élan du congrès, Dom Lambert n'avait pas hésité à faire imprimer cinquante mille exemplaires de son premier fascicule, français ou flamands (des bonnes volontés, à l'abbaye d'Afflighem, se chargeaient des traductions en cette langue). De la folie délirante ! pensaient et disaient sans se gêner maints religieux, maugréant de voir le monastère envahi par les paquets d'imprimerie manipulés par des clerics jubilants et quelque peu excités.

Mais Dom Lambert accumulait les atouts dans son jeu. Une lettre du cardinal Mercier, du 19 novembre, au Père abbé, ne disait-elle pas :

Lorsque dans le discours qu'il prononça au congrès de Malines, M. Godefroid Kurth émit le regret que le missel fût tombé des mains de la plupart des fidèles et le vœu de le leur voir reprendre, il y eut dans l'assemblée chrétienne qui l'écoutait un frémissement sympathique. Les âmes de ses auditeurs étaient préparées à ce reproche et sentaient en elles ce désir. Elles prenaient distinctement conscience d'un devoir longtemps négligé et une obligation sourde de se reprendre à le remplir³.

¹ Voir *Questions liturgiques et paroissiales*, t. XL, 1959, p. 200.

² Ce texte serait donné dans *Le Patriote* du 27 septembre 1909.

³ Texte publié dans le supplément mensuel de *La Vie liturgique*, juillet 1910.

On pouvait faire confiance au Père Lambert pour orchestrer de telles paroles. Déjà, d'ailleurs, il s'était emparé d'une autorité plus haute encore. *La Vie liturgique* s'accompagnerait d'un supplément mensuel où la doctrine serait développée. Le premier s'ouvrait sur ces mots :

Cette publication n'a pas en vue de propager l'une ou l'autre dévotion particulière, quelque recommandable qu'elle soit : les revues pieuses et les livres de prières existants suffisent, semble-t-il, à cette vulgarisation. Son unique but est de répandre parmi les fidèles la grande dévotion, la vraie prière officielle et universelle du livre de piété de notre Mère la sainte Église, la vie liturgique en un mot, de la faire connaître, de la faire aimer et d'apporter ainsi un faible concours à cette **rénovation liturgique** dont S. S. le pape Pie X poursuit la réalisation.

Plus d'un lecteur dut se frotter les yeux et se demander où et quand Pie X avait entrepris la rénovation en question. Dom Lambert, dès lors, avait mis la main sur la fameuse phrase du *motu proprio*, à laquelle il allait faire une inlassable propagande et dont plus d'un ecclésiastique grincheux ne se gênerait pas pour dire qu'il en avait tiré son mouvement liturgique comme un prestidigitateur tire un lapin d'un chapeau. Il est pourtant incontestable que l'œuvre du Pape pour rendre à nouveau la communion fréquente, plus encore que l'effort de restauration du chant grégorien, sans oublier sa réforme du bréviaire, allait bien dans le sens où son humble disciple tirerait cette phrase isolée.

D'autres que Dom Lambert, à quelques mois ou semaines de distance, prenaient des initiatives qui portaient de l'eau à son moulin. Il en ferait état sur-le-champ. La plus intéressante est peut-être, au printemps de cette année-là, la publication par le curé de Saint-Honoré-d'Eylau, à Paris, d'un excellent *Paroissial des fidèles*, laquelle provoquerait une note dans la *Revue d'apologétique*, intitulée *Pour la vie liturgique*. Bien entendu, ce premier supplément relèverait et le livre et la note (dus l'un et l'autre à Mgr Marbeau qui allait être promu à l'évêché de Meaux).

Quand la nouvelle publication atteignit les paroisses, pour le 1^{er} dimanche de l'Avent (qui tombait cette année-là le 28 novembre), rien n'avait donc été négligé pour qu'elle eût tout son effet. Dom Lambert, *in petto*, n'en redoutait pas moins un four sensationnel, un krach financier, et toute la suite. En fait, le succès dépasserait de loin ses propres espérances. Dès le début de 1910, il était clair qu'il fallait tirer non à cinquante mais à soixante-quinze mille, et il faisait annoncer par voie de presse qu'on ne pouvait plus accepter de nouveaux abonnés pour l'année en cours¹.

Cette année allait voir *La Vie liturgique* et son supplément prospérer à ce point que ce dernier deviendrait une grande revue : *Les Questions liturgiques* (plus tard appelées *Les Questions liturgiques et paroissiales*), les feuillets hebdomadaires étant colligés de leur côté en un missel dominical. Mais, mis en branle par ces publications, le mouvement devait vite les déborder. En juillet 1910, un second rapport du Père Lambert, adressé cette fois à l'archidiacre de Beuron, avec l'appui complet de l'abbé du Mont-César, reprenait les desiderata du rapport de l'année précédente, organisés en un projet tout à fait pratique centré sur trois points : «**1° il faut une rénovation liturgique ; 2° les bénédictins doivent la diriger ; 3° Le Mont-César semble devoir en être le centre**». Avec la revue devait y concourir l'institution de semaines liturgiques, organisées à l'abbaye pour le clergé. Et déjà, voyant grand comme toujours, Dom Lambert prévoyait une **école liturgique**.

Il s'agirait d'une école monastique, mais qui accueillerait les étrangers à l'ordre. Dom Lambert eût voulu qu'on incitât les abbés à y envoyer des élèves. Il prévoyait un corps professoral de cinq membres et des cours spéciaux temporaires, pour lesquels on ferait appel aux meilleurs spécialistes (avec une liste de noms à l'appui). Il faudrait aussi une bibliothèque, voire un musée liturgique... En fait, des donateurs avaient déjà été mis à contribution et ladite bibliothèque se constituait.

Mais l'ordre rechignerait alors à entreprendre une école de ce genre. Sollicitée à son tour, l'Université de Louvain n'en verrait pas l'intérêt. Ce n'est qu'après deux guerres que le Mont-César aurait une école liturgique, grâce à Dom Cappelle, et que l'Institut catholique de Paris créerait, sous la direction de Dom Botte, le premier institut liturgique sur le plan universitaire.

Cette déception, si sensible qu'elle fût, ne refroidirait pas le moins du monde l'ardeur de Dom Lambert et des quelques moines qu'il avait entraînés. Autour de la revue et des semaines liturgiques, en revanche, il se créerait comme une vaste fraternité de prêtres séculiers, sans autre lien que l'influence exercée sur eux par l'activité et la personnalité de l'infatigable religieux.

Le secret de cette influence tenait à ce que les ecclésiastiques, généralement des plus chatouilleux à l'endroit des réformateurs en stalle prétendant leur en remonter, avaient l'impression de trouver en ce moine quelque'un qui comprenait à fond leurs problèmes, aussi bien pastoraux que personnels. Ils découvraient en lui, ce qui leur aurait paru inconcevable a priori, un moine qui pouvait se mettre dans la peau d'un curé. Il restait pourtant moine jusqu'au bout des ongles, mais il avait le secret de leur rendre assimilable l'essence de la tradition spirituelle du monachisme. Ceci provenait de ce qu'il avait retrouvé le sens d'abord pleinement ecclésiastique de la liturgie. Mais la verdeur et la cordialité de sa personnalité incarnaient cette intuition de telle manière qu'il la rendait communicative comme nul autre n'aurait su le faire.

Rien n'est plus révélateur que l'abondante correspondance qui s'échangeait entre lui et le clergé d'alors. Les pages des *Questions liturgiques et paroissiales* en gardent le plus substantiel. La manière dont il accueillait questions, suggestions, difficultés est d'une largeur et d'une bonne humeur que seuls pouvaient dépasser les contacts directs, auxquels il se prêtait sans compter.

Il faut reconnaître qu'il avait un art méphistophélique de l'amorçage. Il y a dans les lettres qu'il publiait sans broncher et discutait avec une patience angélique certains morceaux d'une sottise cléricale si dense et si ferme qu'ils m'ont toujours inspiré quelques doutes... jusqu'au jour où il m'avoua en pouffant de rire qu'il était l'auteur des plus beaux. Il se les expédiait sans vergogne, sous la signature d' «un curé absorbé par le soin des âmes» ou d' «un aumônier aux prises avec des religieuses incompréhensives», pour avoir l'occasion de disséquer et d'enterrer les préventions les plus obstinées, les objections les plus loufoques ou, à l'occasion, les outrances indéfendables d'un zèle indiscret.

Jusque-là tout marchait si bien que cela paraissait un rêve, en dépit de la tiédeur prévisible d'un certain nombre de

¹ Note de LHR. Le P. Bouyer semble oublier que tout ce succès est plus dû à saint Pie X, qu'au Père Beauduin.

confrères, à commencer par des autorités moins prêtes à se compromettre que le généreux Dom de Kerchove. Mais les premiers indices des bagarres inévitables n'allaient pas tarder à apparaître.

En septembre 1912, le grand quotidien catholique belge *Le Patriote* publiait trois articles anonymes sur le mouvement liturgique. On l'y couvrait de fleurs, mais les épines perçaient entre les pétales promptement effeuillés. N'était-on pas en train de discréditer la piété traditionnelle ? La liturgie pouvait-elle prendre la place des méthodes d'oraison qui avaient fait leurs preuves ?

Dom Lambert répondrait longuement, sereinement, dans sa revue, non sans une goutte d'humour au bout de la plume. A ce moment, il allait bénéficier d'un renfort de poids. Un confrère particulièrement docte, **Dom Maurice Festugière**, à la *Revue de philosophie* de mai juin 1913 qui lançait une enquête sur la tarte à la crème de l'époque : l'expérience religieuse, avait envoyé une véritable machine de guerre. Cela s'intitulait modestement *La Liturgie catholique, essai de synthèse*. Avec une combativité qu'on n'attendait pas alors de ses tenants, la liturgie passait d'une défense prudente et bon enfant à une attaque sans merci. Dom Lambert Beauvuin s'était toujours exprimé des plus respectueusement à l'égard de la piété moderne, invitant seulement à se défier des risques d'individualisme qu'elle pouvait comporter, en la recentrant sur ce qu'il appellerait la piété de l'Église : Dom Festugière, lui, prenait l'offensive. La piété moderne, disait-il (et il mettait les points sur les i de façon à ne laisser aucun doute sur les méthodes qu'il visait ni sur leurs auteurs), est responsable de la désaffection à l'égard de l'Église comme à l'égard de la liturgie qui est un des malheurs de notre temps, car elle n'est qu'une organisation systématique d'un individualisme religieux qui n'est ni catholique ni chrétien.

Dom Beauvuin dut voir tout de suite, avec l'appui massif que lui apportait cette synthèse des plus musclées, les tollés d'indignation qui s'ensuivraient. Sa méthode était bien différente, préférant un «Oui, bien sûr !... mais toutefois, ne croyez-vous pas que...» à tous les «Non L.. même s'il est vrai que...» Il devait tout de même commencer à se sentir les nerfs agacés de certaines objections sempiternelles, et je soupçonne qu'il regarda partir ce brûlot avec un sourire en coin, tout en sachant très bien que, cette fois, il y aurait sûrement de la casse...

Il écrivait avec componction, dans sa revue, mais sans doute en riant sous cape : «Malgré ses intentions pacifiques, l'auteur n'évitera pas les polémiques. La restauration liturgique heurte de front trop de préjugés pour qu'il en soit autrement».

Ces préjugés, il allait pourtant pour sa part essayer *in extremis* de les désarmer. Il ferait à ce propos la preuve la plus amusante que je connaisse de son astuce évangélique en publiant un article à la louange du R. P. Cros, s. j., qui avait mené quarante ans plus tôt, contre vents et marées, une campagne en faveur de la communion fréquente. Le Père Dudon venait de la rappeler dans les *Études*. Notre bon apôtre comparait cette campagne à la présente et souhaitait au mouvement liturgique de connaître, après les mêmes opprobres, un avenir aussi reconfortant.

Cette innocente *captatio benevolentiae* n'aurait aucun effet d'apaisement. L'article de Dom Lambert avait paru dans le numéro de la Toussaint des *Questions*. Le 20 novembre, les *Études* publiaient une copieuse réplique à Dom Festugière où c'était tout le mouvement du Mont-César qui était pris sous le feu : *L'Apostolat liturgique et la Piété personnelle*.

Il eût été difficile, évidemment, à la Compagnie de Jésus de ne pas relever le gant que le Père Festugière lui avait jeté. Mais il est probable qu'avec plus de temps pour la réflexion, les bons Pères auraient pu répondre, non sans justesse, que saint Ignace n'avait pas plus créé l'individualisme que toute la psychologie de l'homme moderne. Il s'était simplement préoccupé de les retourner, de tirer parti des données de fait qui pouvaient rendre l'homme moderne étranger à la foi et à l'Église, pour l'y ramener malgré tout.

Seulement, quand on jette une pelletée de sable aux yeux des gens, il ne faut pas être surpris si leurs réactions sont moins subtiles que celles qu'on leur prête à l'ordinaire. Les bonnes paroles de Dom Lambert sur le bon Père Cros et le Père Dudon, meilleur encore, étaient venues trop tard. On avait flairé rue Monsieur de nouveaux Voltaire dans ces bénédictins lovanistes, et le problème n'était plus que de produire le Nonotte ou le Patouillet susceptible de les écraser.

Celui qui avait été finalement sélectionné s'appelait Navatel. Ce champion entra en lice d'un si bon train mais si pesamment chargé qu'après un seul croc-en-jambe du petit moine noir, on ne le reverrait jamais plus sur son palefroi.

Il faut avouer que si Dom Lambert avait une fois encore composé lui-même le factum qui le visait par-dessus la tête de son belliqueux confrère, pour le signer discrètement «un honnête jésuite affligé par des calomnies atroces» ou quelque chose d'approchant, il n'aurait su mieux faire. Avec cette candeur exaspérée des gens qui n'en peuvent plus d'être considérés comme trop malins et trop artificieux, le Père Navatel avait rempli son chemin de chausse-trapes où ce serait un jeu d'enfant de le faire s'effondrer.

Il commençait par définir la liturgie comme «la partie sensible, cérémonielle et décorative du culte catholique». Bien entendu, la phrase pontificale, unique, mais que Dom Lambert avait ressortie et réchauffée à tout propos depuis trois ans, lui offrait une parade toute prête. Mais son coup de génie serait de substituer une humble confession à la riposte qu'on attendait.

Le lecteur m'excusera, écrivait-il, de faire part d'une expérience personnelle... On me pardonnera d'être franc : mais le missel a été pour moi un livre fermé et scellé.

...Aussi les grandes notions d'acte parfait de latrie, but principal de la messe, de participation au sacrifice par la manducation de la victime, de l'union des frères dans la communion au Corps du Seigneur, de l'offrande spirituelle de nos bonnes œuvres à faire à l'autel, bref, de toutes les grandes réalités que la liturgie eucharistique met constamment en œuvre, ne dominaient pas ma piété eucharistique. Le culte de la sainte réserve appelé visite au Saint Sacrement avait un rôle plus vital dans ma piété que l'acte même du sacrifice.

Ce qui est vrai du missel l'est aussi du bréviaire et du cycle liturgique. Je n'ai pas souvenance d'avoir récité mon bréviaire avec intelligence et amour ; les psaumes, les lectures, les oraisons étaient sans écho dans mon âme. Les saisons liturgiques n'exerçaient aucune action sur ma dévotion ; bref, les actes liturgiques proprement dits étaient pour moi une formalité cultuelle qui n'avait aucune influence appréciable dans l'économie de ma piété. Aussi bien, dans les retraites faites annuellement, n'était-il pas question de cela : seuls, la méditation, l'examen, la recollection, toute une

ascèse en marge de la liturgie et séparée par une cloison étanche importaient...¹

Après un tel aveu, il était difficile de soutenir que pareil état de chose fût normal, qu'on dût y revenir ou qu'on pût simplement le justifier. Le Père Navatel serait retiré du combat et l'on n'en entendrait plus parler pour le moment. Que le lecteur se console néanmoins. Comme dans un bon roman de Ponson du Terrail, nous aurons la bienheureuse surprise de le retrouver au point le plus chargé de «suspense» dans ce récit.

Bientôt d'ailleurs, dans l'équipe des *Études*, le Père Lambert trouverait un appui, sinon de la première au moins de la seconde heure, et dont la fidélité ne lui ferait jamais défaut, en la personne du **R. P. Donccœur**.

CHAPITRE IV - LITURGIE ET DOCTRINE

Que des polémiques fussent inévitables dans le développement d'un mouvement comme celui que Dom Lambert Beauduin avait mis en route², pour en être surpris il faut ne plus se rappeler quels préjugés les rétablissements qui nous semblent aujourd'hui aller de soi devaient vaincre. Ne donnons qu'un exemple. Que la place normale de la communion des fidèles fût dans la messe, aussitôt après la communion du prêtre, ne nous paraît faire aucun problème. C'était pourtant une innovation que beaucoup taxaient d'absurde et de scandaleuse. D'abord, dans maints diocèses, une telle pratique était l'objet d'une interdiction formelle. Les prêtres pouvaient donner la communion avant de célébrer la messe ou aussitôt après, mais pas pendant celle-ci. Pourquoi ? C'était, répondait-on sans rire, interrompre la messe et, par là, troubler la piété du prêtre comme des fidèles. D'autre part, la communion ne pouvait être faite à ce moment-là sans de fâcheuses distractions. On pouvait donc assister à la messe, soit pour se préparer à communier ensuite, soit, mieux encore, pour rendre grâces de la communion faite auparavant. Mais c'était tout brouiller que prétendre, par un archéologisme insupportable, amener les fidèles à communier précisément au moment traditionnel où la communion prend son sens...

Devoir réfuter de telles insanités, mais des insanités passées depuis longtemps au rang d'axiomes, était une triste obligation. Mais on ne pouvait pas plus s'en dispenser qu'il n'était possible de le faire sans être accablé sous le poids de sottise qu'il fallait mouvoir. Autant l'inaltérable patience de Dom Lambert dans cette guerre contre des nuées se reformant sans cesse force l'admiration et d'autant plus méritoire apparaît l'aisance avec laquelle, échappant à l'usure de cette guérilla, il renouvelait inlassablement les larges exposés du sens positif de tout ce qu'il tâchait de faire revivre.

Si la liturgie, trop longtemps, était apparue au mieux comme un pieux divertissement d'esthètes, si elle avait été synonyme, et le resterait encore longtemps, de chicaneries rubricales ou de discussions subtiles sur la forme correcte des chasubles, avec lui, tout cela était périodiquement balayé. A la place revenait toujours la vision exaltante de la Cité de paix, *l'Urbs Jerusalem beata*, dont la lumière est l'Agneau et qui, jour et nuit, glorifie Dieu dans le chœur accordé d'une charité universelle.

D'articles, de conférences, le noyau de sa vision se condenserait dans cet opuscule souvent réimprimé qu'il intitulerait *La Piété de l'Église*.

La phrase talisman de saint Pie X y figure naturellement en épigraphe, au-dessus d'une représentation de l'autel papal à Saint-Pierre de Rome. La préface, habilement, faisait le lien entre les deux : la liturgie romaine y devenait la célébration permanente d'un sacrifice accompli en union avec le Souverain Pontife et dont il était censé donner la clef dans cette formule. Idée qui n'eût certes pas déplu à Dom Guéranger et qui couvrait d'un ciborium d'orthodoxie les pensées si peu familières qui allaient suivre. Remarquons encore, avant de tourner cette page initiale, la prière du Christ à la Cène qui s'y inscrivait sur l'image de la confession pétrinienne : *Ut unum sint*. Dom Lambert ne prévoyait pas à quels rebondissements futurs de son œuvre elle nous incite maintenant à penser.

Après cela, on était plongé d'un coup *in medias res*.

Le pouvoir sacerdotal du grand prêtre de la Nouvelle Alliance est la source surabondante de toute la vie surnaturelle. Or, ce pouvoir sanctificateur, Jésus-Christ ne l'exerce plus ici-bas que par le ministère d'une hiérarchie sacerdotale visible.

L'union étroite avec cette hiérarchie dans l'exercice même de son sacerdoce, voilà donc pour toute âme chrétienne et catholique le mode authentique d'union au sacerdoce de Jésus-Christ, la source première et indispensable de la vie surnaturelle...

Ces premiers mots nous ouvrent comme le cœur de la mystique du Père Lambert. Chaque fois que je les relisais quand il était encore en vie ou qu'ils me revenaient en mémoire, la même tentation taquine me reprenait. Et c'était tout simplement de lui dire, à lui qui prenait un malin plaisir à souligner les bons côtés du nestorianisme, et dont le Pseudo-Aréopagite deviendrait de plus en plus la bête noire, qu'on ne saurait imaginer profession de foi plus purement dionysienne. Je me retins de lui souffler jamais cette irréfutable impertinence, crainte de le peiner. Il m'eût regardé de son limpide oeil bleu en me disant : «Tu crois ?» d'un air un peu anxieux, puis il en eût pris son parti dans un bon rire, mais cela l'eût tout de même chiffonné.

Les penseurs les plus accueillants ont comme un chacun leurs manies innocentes qu'il vaut tout de même mieux ne pas contrarier. Il m'aurait dit sans doute : «Mais c'est du saint Paul... l'épître aux Éphésiens...» Ce qui est vrai, encore que ce saint Paul-là soit traduit dans le langage hiératique du premier mystique *ex professo*... et du plus grand mystificateur de l'histoire chrétienne. Dom Lambert ne s'en est jamais douté, parce que l'image et les formules avaient dû lui venir sans label d'origine, par le détour d'un Bérulle **confit dans les sucreries de Mgr Gay**³.

¹ Q. L. P., vol. IV (1913-1914), pp. 83-104.

² **Note de LHR : rappelons que ce n'est pas dom Beauduin qui a mis ce mouvement en route, mais saint Pie X. Ce qui sera typiquement de dom Beauduin et de son équipe, ce sera la dérive ultérieure.**

³ Note de LHR : attaque gratuite et grotesque. Il est bon de savoir que la cause de canonisation de Mgr Gay est ouverte depuis longtemps.

Évidemment, Dom Lambert en avait ressuscité la vertu originelle. Dès ces lignes d'entrée, tout est ramené au Christ et à l'Église, au Christ sanctificateur, consécuteur, à l'Église où il est mystérieusement présent, sanctifiant en elle, consacrant par elle. La liturgie va donc nous être décrite dans sa substance : la réalisation de cette action salvifiante et glorieuse du Dieu fait homme, sous la forme expressive et efficace que lui a donnée sous l'impulsion du Chef le Corps auquel il a remis l'accomplissement de son œuvre.

Derrière l'imagerie hiératisée, ce qui se profile en effet c'est bien l'Église paulinienne, à la fois le corps du Christ, où il se prolonge, en quelque sorte, et son apôtre, où il est présent en ceux, ou plutôt en Celle qu'il a envoyée.

En quoi donc va consister l'action liturgique ? Plus innocemment dionysien que jamais, le Père Lambert pose lui-même la question : «Quels sont ces actes sacerdotaux et hiérarchiques, source première et indispensable de la vie chrétienne ?» Et il donne aussitôt la réponse : «...Faire de nous des hosties vivantes et saintes, offertes chaque jour à la gloire du Père, en union avec l'unique sacrifice de Jésus-Christ, telle est la mission sanctifiante de la hiérarchie catholique (*munus ministerii*) destinée à prolonger à travers les générations toutes les énergies divines du sacerdoce éternel».

Si «le plus grand malfaiteur de l'histoire», comme il se plaisait à l'appeler, ne soupçonnant pas sa propre complicité, pouvait ici prendre la parole, «Denys» saluerait, après sa «hiérarchie», sa «théarchie» : après la communication au monde des «énergies divines», l'épanouissement éternel en Dieu même de ce qui en est la source surabondante. Ce retour au Père, cette remontée vers le Père de toutes les grâces qui descendent de lui, par Son Fils, dans l'Église et l'Esprit, notons-le, c'est un thème qu'à cette date Dom Lambert touche seulement au passage (de quelle main sûre déjà !) Plus tard, il s'y absorbera. Encadrée, mise en place, définie par tout ce qui précède, la liturgie fait son entrée, et par quelle grande porte : celle-là que saint Jean vit s'ouvrir dans le ciel !

Consciente de l'importance primordiale de cette mission, soucieuse de lui donner toute son efficacité, la hiérarchie organise ici-bas un ensemble grandiose de fonctions sacrées dans lesquelles le sacerdoce du Christ trouve son plein épanouissement : c'est toute l'œuvre sacerdotale de la hiérarchie visible, la Liturgie. Œuvre merveilleuse quand on l'envisage dans toute son ampleur. Décrivons-la brièvement.

Au centre, dominant et unifiant tout le reste, le Sacrifice eucharistique, grâce auquel les fidèles fraternellement unis s'assimilent chaque jour l'œuvre de la Rédemption. Le pouvoir sacerdotal ne les abandonne pas à eux-mêmes dans ce travail ; tout un ensemble de lectures saintes, de louanges, de supplications, de rites et de chants inculque l'importance suprême du grand Mystère et le met à la portée de nos âmes. De l'autel, foyer de vie surnaturelle, rayonnent les autres sacrements que le pouvoir sacerdotal nous dispense par différents actes cultuels.

Gravitant autour de ce foyer central de vie divine, l'Office divin établit entre le ciel et la terre un échange ininterrompu de louanges et de bénédictions, associe le peuple chrétien, par l'organe de ses prêtres, à la liturgie de l'éternité et fait rayonner sur toutes les heures du jour et de la nuit les bienfaits du sacrifice du matin.

Et puisque, après les institutions sacramentelles, les mystères de la vie du divin Sauveur sont destinés, eux aussi, à la sanctification des hommes, le pouvoir sacerdotal de l'Église fait revivre au milieu de nous, par le cycle liturgique, les grands faits évangéliques et présente, à chaque saison liturgique et pour ainsi dire chaque jour, un aspect nouveau de la vie du divin Sauveur.

En vue d'intensifier cette action sanctificatrice sur les âmes, la hiérarchie sacrée groupe en familles paroissiales le peuple de Dieu et en confie la garde à des coopérateurs de son sacerdoce. Ces familles ont chacune leur foyer, «maison de Dieu et porte du ciel», où tout ruisselle des lustrations et des onctions saintes, des dalles aux voûtes, du parvis à l'abside ; leur prêtre, qui «offre, bénit, préside et baptise» ; leurs réunions sacrées où tous les frères se transforment dans le Christ sous l'action du sacerdoce visible ; leurs saints patrons, leurs fêtes, leurs anniversaires de joie et de deuil : vie paroissiale dont la liturgie est l'âme, foyer commun de vie surnaturelle et hiérarchique.

Enfin, dans un ordre inférieur mais de grande importance lui aussi, le pouvoir sacerdotal, par des sacramentaux multiples, communique à ce monde même où les frères du Christ grandissent quelque chose de sacré. Sous la main bénissante des ministres du Christ, notre vie naturelle perd son caractère profane et se pénètre de surnaturel : lieux, temps, individus, demeures, éléments, années, jours et heures, tout, jusqu'à notre nourriture et notre sommeil, est béni et entre en quelque sorte avec nous dans l'économie surnaturelle : «nouvelles créatures», les membres du Christ ressuscité sont placés par le sacerdoce créateur de l'Église dans un renouveau anticipé¹.

Comme nous voilà loin tout de suite de la bimboloterie de sacristains ou des regratteries de cérémoniaires avec lesquelles on confondait la liturgie, quand on ne l'abandonnait pas aux extases de des Esseintes ! Mais dans cette page, où l'accent est si vigoureusement posé sur ce que d'autres appelleront l'objectivisme de la liturgie, quel sens du concret amorce la copieuse mise en valeur qui viendra par la suite de la réalité humaine où cet objectivisme est comme incarné ! Certes, Dom Lambert aurait été le premier à ne voir qu'un monophysisme latent sous une exaltation unilatérale de ce que la liturgie a de transcendant. La vision christique, ecclésiastique qu'il en avait, sans jamais lui laisser oublier ou cesser de mettre au premier plan la communication du don de Dieu qui en est l'âme, ne risquait pas davantage de lui faire négliger sa chair : l'humanité nouvelle créée dans l'Église, où l'incarnation irradie, où le don de Dieu se fait nôtre en étant incorporé à la chair et au sang de l'homme.

Un jour, comme un écho de la page qu'on vient de lire, je me rappelle que je lui lus cette page si peu attendue de *Poésie et Vérité* où Goethe évoque toute la poésie et toute l'humanité du sacramentalisme catholique. Je le vois encore me disant, sans penser davantage qu'il plagiait encore, mais cette fois Napoléon : «Goethe a dit cela ? vraiment ?... Quel homme !...»

Mais avant de passer au développement de cet aspect complémentaire, il allait, en bon professeur, souligner que la négligence de la liturgie tient avant tout à la méconnaissance de sa réalité surnaturelle, éminemment théologique, au plus vrai sens du mot. L'intelligence de la messe comme centre de la vie chrétienne, la confiance filiale en la hiérarchie apostolique, l'importance de la grand-messe paroissiale, etc., voici tout ce qu'on perd de vue tant qu'est perdu de vue le sens

¹ Op. cit., pp. 6-74.

profond de la liturgie. Et ce n'est ni un amour esthétique des cérémonies, ni une casuistique rubricale, ni même une redécouverte simplement historique des livres et des rites qui peut suffire à restaurer la liturgie de telle sorte que cela y soit redécouvert. Il y faut la remise à leur place des vérités fondamentales qui seules peuvent situer la liturgie à son vrai plan :

... la destination de toutes choses à la gloire du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; la médiation universelle et nécessaire de Jésus-Christ ; la place centrale du saint sacrifice dans la vie chrétienne ; la mission de la hiérarchie dans notre union à Dieu ; la réalisation visible de la communion des saints¹.

C'est en restaurant la signification vitale de ces dogmes que la liturgie reprendra sa vraie signification, comme c'est seulement sa reviviscence, animée de cette vue de foi, qui achèvera de faire reflourir cette foi chez les chrétiens.

La démonstration se complète négativement par une analyse de l'individualisme religieux moderne, de l'abandon de la prière, des déviations de la piété, de l'esprit de laïcité profane et finalement du manque de vie hiérarchique dans l'Église. Tels sont les produits de la méconnaissance de ce qu'est la liturgie, de la disparition d'une participation effective à sa réalité mystérieuse et les causes qui entretiennent en retour cette ignorance et cette désaffection.

A ce point, en opposition à cette analyse, Dom Lambert va nous montrer, avec son don de persuasion entraînant, comment la liturgie, considérée maintenant telle que nous l'avons en fait, a en elle tout ce qu'il faut pour restaurer chez les chrétiens le sens d'appartenir à l'Église, plus précisément la fidélité à l'Église romaine, avec le sens social du catholicisme. De là, il passera au pouvoir d'expression des grâces sacramentelles qui ne se trouve qu'en la réalité concrète traditionnelle de la célébration des sacrements, plus généralement à l'école de vérité, si humainement pédagogique, que constitue l'essentiel des rites et des formules liturgiques, et donc au pouvoir de modeler la vie sociale qui leur appartient. D'où, en dernier lieu, la valeur apologétique incomparable de sa célébration telle qu'elle devrait être, dans laquelle par excellence l'Église apparaît, selon la pensée du cardinal Dechamps, comme le grand signe de Dieu et du Christ élevé parmi les nations.

Il est presque impossible de citer cette partie du livre, car il y faut l'ensemble avec chaque détail à son rang pour que ressortent les trésors de psychologie, d'humanité tout simplement, de la pensée.

C'est pourtant ce qui se révèle mieux encore dans la troisième partie. Sans le dire explicitement, Dom Lambert y répondra en les tournant aux trois objections principales qu'on lui a faites, en traitant tour à tour de la liturgie et de l'ascèse, de la liturgie et de l'oraison, de la liturgie et de la prédication.

Il commence par montrer comment l'ascèse spécifiquement chrétienne s'élabore à partir du thème paulinien de mourir avec le Christ pour ressusciter avec Lui. Mais qu'est le mystère liturgique, le mystère que la liturgie célèbre, où elle nous fait entrer, qu'elle exprime pour nous sans rivale, sinon ce mystère-là ? Alors viendra tout naturellement la liturgie comme offrant son aliment à l'oraison, comme nous conduisant à l'oraison la plus contemplative, toujours en replaçant sous nos yeux ce mystère, dans les formes et les termes les plus vivants, les plus assimilables : en en faisant pour nous non pas une simple matière à ratiocinations ni un simple thème auquel accrocher de pieux sentiments, mais un monde de réalités peu à peu et vitalement déployées sous nos yeux, en même temps que revécues dans la foi.

D'où, pour finir, la liturgie comme source inépuisable de la prédication chrétienne, c'est-à-dire d'un enseignement de la vérité non comme de notions desséchées par l'analyse, mais comme de vérités vivantes et vivifiantes. Ou, mieux encore, c'est la liturgie qui est la prédication primordiale, la proclamation par l'Église du mystère, en sa source et plénitude, proclamation qui n'instruit pas sans régénérer.

Tout ceci, qui paraît devoir emporter sans peine la conviction aujourd'hui, paraissait au premier abord, aux théologiens comme aux pasteurs, une rêverie de songe-creux, tandis que, pour les spécialistes de la liturgie en ce temps-là, sacrilèges chipoteurs, casuistes des rubriques ou dilettantes du «luxé pour Dieu», c'était tout simplement de l'hébreu. Il ne faut donc pas s'étonner que notre jeune professeur ait charpenté son affaire de démonstrations d'école ou l'ait truffée d'explications concrètes qui, plus d'une fois, nous semblent un tantinet lassantes. Il lui fallait se recommander aux yeux des doctes. Et puis, au regard des réalistes, il devait se défendre de passer pour un romantique égaré dans le siècle. Mais, si épaisse qu'il leur ait pétri la pâte, le levain de sa foi et, j'y insiste, de son humanité, si vivantes l'une et l'autre, la fait éclater de partout.

Un tel livre date inévitablement par sa référence si exacte à son époque, qui lui a valu son succès. Il a le sort heureux de paraître aujourd'hui banal dans ses affirmations qui parurent les plus téméraires. Mais il reste en lui un pouvoir d'évocation et de suggestion qui n'est pas près de passer.

C'est pourtant dans un second écrit que Dom Lambert Beauduin nous livre le mieux ce que la liturgie en était arrivée à signifier pour lui : tout ce qu'il avait conscience de nous restituer avec elle. A cet autre travail, dont des ébauches successives devaient seules paraître au cours d'une dizaine d'années des *Questions*, il voulait donner ce titre : *Essai de manuel fondamental de liturgie*. Cela m'a toujours fait penser à la méprise au bénéfice de laquelle j'aperçus un jour, dans la boîte d'un bouquiniste, sous la jaquette transparente réservée aux publications pornographiques, un de ces livres pieux qui portent des titres d'une obscénité ingénue. Ceux qui se plongeraient dans la lecture de ce singulier manuel en escomptant des considérations sur la passementerie ecclésiastique ou le nombre des cierges à planter sur un reposoir ou autour d'un catafalque durent être non moins déçus que les acheteurs éventuels de l'autre volume.

Ledit manuel, en effet, se présente comme un traité théologique de la Trinité, du Verbe incarné, du Sacrifice eucharistique et pour finir de l'Église, vue comme l'humanité nouvelle que le sacrifice du Verbe fait chair introduit sacramentellement et mystiquement dans la vie de la Sainte-Trinité, nous conformant au Fils pour faire de nous les adoptés du Père dans la réalité de l'Esprit communiqué. L'aspect de ces choses qui nous les fait envisager comme l'accomplissement de notre salut, que la Piété de l'Église avait déployé si magnifiquement, est cette fois comme retourné, renversé dans l'aspect complémentaire, théocentrique. L'Église apparaît maintenant comme la «panégyrie», selon le mot de l'épître aux Hébreux, la grande assemblée de fête, s'élevant vers le Père, par le Fils, dans l'Esprit glorificateur.

¹ Op. cit., p. 15.

Tout y part d'une définition de la liturgie comme culte : le culte de l'Église, le culte qu'elle rend à la Sainte-Trinité tout entière, mais qui remonte finalement au Père, dans le Fils fait chair, par la vertu de l'Esprit que Celui-ci nous a envoyé. Ainsi verrons-nous tour à tour Celui auquel ce culte est rendu et Celui qui le lui rend : le Père comme source, de la Trinité aussi bien que de toutes choses créées - le Verbe incarné, Chef et corps, associant Son Épouse, l'Église, à la glorification du Père en la faisant entrer dans le mystère sacramental de Son propre sacrifice.

Le culte liturgique s'adresse à Dieu, et à Dieu seul, mais ce n'est pas au Dieu des philosophes ni même au Dieu unique dont les juifs n'étaient que les serviteurs. C'est au Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, qui nous a découvert Sa propre vie pour nous y unir. C'est au Dieu qui nous adopte, par l'Esprit, dans le corps de Son Fils, de Son Unique fait chair et mis en croix dans Sa chair pour nous rassembler tous en nous réconciliant avec le Père. D'où les développements qui vont suivre sur l'Incarnation rédemptrice.

Ils nous acheminent vers la découverte du Verbe incarné, mort et ressuscité, maintenant à jamais en la présence du Père, comme le Pontife de la Nouvelle Alliance, le seul qui puisse nous introduire «au-delà du voile», comme dit encore l'épître aux Hébreux, jusqu'au sanctuaire céleste de cette présence immédiate du Père.

Ce Christ glorieux exerce toujours personnellement Son sacerdoce sur la terre, dans l'Église. Il l'y exerce socialement, c'est-à-dire dans le corps qu'elle constitue de tous ses membres, une avec le Chef céleste. Et Il l'y exerce hiérarchiquement, par le ministère de ceux que le Chef y a établis pour y représenter, pour y perpétuer Sa présence agissante.

C'est là ce qui se réalise dans l'acte du culte par excellence : la messe. La messe va donc nous être expliquée comme l'offrande symbolique et réelle où, sous les espèces de notre nourriture, le Fils incarné, maintenant dans la gloire, dépose Son propre corps et Son propre sang, sacrifiés une fois pour toutes sur la croix. Ainsi serons-nous comme compris dans Sa propre offrande et assimilés à cette gloire finale où Sa croix L'a conduit. Par là, par-dessus tout, la messe épanouit en nous tous l'unique glorification du Père dans l'Esprit, que le Fils a réalisée une fois pour toutes sur la croix.

Une seconde partie, dont le plan seulement a été publié, devait étudier la manière dont l'Église célèbre en fait le culte ainsi défini et illustré. L'auteur aurait montré, dans la liturgie telle qu'elle a pris forme, comment, à l'instar de l'Église, elle est sociale, universelle, chrétienne (nous dirions, au sens où il prend ce mot, «christique» : étroitement liée non seulement à l'enseignement mais à la personne du Sauveur), sanctificatrice, pleinement humaine enfin.

Ce manuel resté à l'état d'ébauche contient les formules les plus heureuses que Dom Lambert Beauduin ait jamais trouvées sur un sujet qui lui tenait tant à cœur. On y voit se constituer certaines des convictions qui nourriront jusqu'au bout sa spiritualité comme son enseignement, et qu'il ne cessera de méditer jusqu'au terme de son existence. Nous avons dit déjà le premier point caractéristique de cette œuvre : le passage au premier plan d'une vision théocentrique, foncièrement doxologique, eucharistique (au sens le plus primitif et le plus riche du mot) de toute l'Église et de tout le christianisme. Dom Lambert en est arrivé consciemment à un idéal chrétien où tout s'absorbe dans la louange contemplative. C'est par là que sa doctrine est foncièrement monastique. Mais elle l'est tout simplement en allant droit au cœur de l'évangile : une vie de l'homme qui ne se replie pas sur soi mais qui s'ouvre sur Dieu et ne tend qu'à se perdre en Lui, non sans y attirer toutes choses. Encore cet élan n'est-il que celui que nous communique le Christ, pour réaliser sa parole en saint Jean : «Quand J'aurai été élevé de terre, J'attirerai tous les hommes à Moi», et encore Sa parole à Madeleine : «Ne Me touche pas (littéralement, ne cherche pas à Me retenir)... Je monte vers Mon Dieu et votre Dieu, Mon Père et votre Père».

D'où la théologie de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie, confluant dans une théologie de l'Église comme «société de la louange divine», selon le mot de Guéranger, avec les accents si marqués qu'elle va recevoir de Dom Lambert.

Pour lui, la Trinité n'est pas d'abord un problème théologique abstrait, une question de notions délicatement agencées. Il sera, certes, scrupuleusement attentif à ne rien avancer qui ne soit d'une correction rigoureuse, sur ce point comme sur les autres. La vérité, aussi exactement saisie qu'elle peut l'être, rien d'autre, pour ce contemplatif si viril, ne peut nourrir l'âme. Mais c'est que la vérité dont il s'agit est vérité de vie, et c'est bien comme telle qu'il nous faut la recevoir. Ainsi qu'il le dit :

La Sainte-Trinité doit rayonner sur toute notre vie surnaturelle, parce qu'elle se rattache à la notion la plus fondamentale de l'économie nouvelle. Nous ne sommes plus des hôtes de passage et des étrangers ; la Nouvelle Alliance nous introduit dans la famille même de Dieu : nous devenons Ses fils. Et ce n'est pas là une expression métaphorique et nominale qui symbolise uniquement des relations plus affectueuses : *nominamur et sumus*. Cette filiation une fois décrétée, la révélation du grand mystère de la Trinité s'impose : Dieu doit Se manifester à nous comme vrai Père. Il est le Père par excellence et c'est de Lui que procède toute relation filiale et paternelle. Il est Père d'un Fils unique ; si d'autres doivent devenir Ses fils, ce n'est qu'en s'incorporant au Fils premier-né, en devenant frères par participation de Son esprit et de Sa vie : «Il nous a prédestinés à être conformes à l'image de Son Fils, afin que Son Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères» (Rom., 8, 29)¹.

D'où l'accent mis si fortement sur la réalité de nos relations spécifiques avec les trois personnes. Ici, pour la première fois, on le voit aux prises avec la théologie courante de son temps, qui ne voulait voir dans tout cela que des «appropriations» sans guère de portée réelle. A ce moment, il se garde de contester les formules habituelles, mais il insinue déjà que ces diverses appropriations, à tout le moins, ne doivent pas être mises sur le même plan. Si la Trinité entière est créatrice, et pas seulement le Père, rédemptrice, et pas seulement le Fils, sanctificatrice, et pas seulement l'Esprit, il reste que c'est le Fils seul qui S'est incarné pour notre salut et que l'Esprit nous est donné dans un sens spécifique, si bien que nous soyons faits, dans l'Unique, les fils du Père Lui-même. C'est l'affirmation centrale de tout le Nouveau Testament, et, comme Dom Lambert a excellé à le montrer, les formulaires liturgiques, et particulièrement ceux de l'ancienne liturgie romaine, s'inscrivent tous dans ce schème. La Trinité n'y est pas une doctrine métaphysique sur Dieu qui ne nous toucherait pas ou qui ne nous concernerait qu'indirectement : elle y est ce qui donne son sens au dynamisme de la foi et de la vie dans la charité, qui se découvre comme la vie même de Dieu mise en nous.

¹ Op. cit., reproduit dans le volume *Mélanges liturgiques*, Louvain, 1954, p. 47•

Après la Trinité, c'est l'Incarnation rédemptrice qui va être placée par notre auteur dans une lumière pour le moins aussi peu familière à l'époque, bien que toute biblique et attestée encore par la tradition liturgique, ainsi qu'il va le montrer, avec une netteté et une constance impressionnantes.

Le Christ par qui nous sommes introduits à la vie trinitaire, qui accomplit en nous le mystère de Son propre sacrifice dans la messe, centre et cœur de toute la liturgie, c'est le Fils de Dieu fait homme, le Verbe incarné. Nul plus que Dom Lambert n'a jamais insisté sur l'importance pour nous de la réalité de cette Incarnation, de la pleine humanité du Sauveur. D'où les boutades où il allait jusqu'à se proclamer «nestorien», par réaction contre les dévotions faussées qui ne voient dans le Christ que «le bon Dieu». «Il n'y a pas de bon Dieu !» était-il capable de s'écrier en pleine retraite. Mais, ajoutons-le, non moins caractéristique son insistance sur le fait que le seul Jésus actuel, réel aujourd'hui, c'est le Christ ressuscité.

Le chapitre II du Manuel commence par ces mots :

Le seul adorateur du Père, le sujet unique et universel du culte de l'Église, c'est LE CHRIST RESSUSCITÉ ET GLORIEUX, ASSIS À LA DROITE DU PÈRE¹.

Il faut comprendre exactement son insistance. Il n'aurait pas accepté une seconde de retrancher de sa méditation, de retirer à son amour le Christ de Nazareth et du Golgotha. Mais il ne pouvait admettre qu'on oubliât ou qu'on fit comme si l'on oubliait que, de Nazareth et de Bethléem au Golgotha, le Christ ne tendait qu'à la gloire, cette gloire de la croix qui resplendit dans la résurrection, cette gloire où, désormais, Il est établi pour jamais «à la droite du Père». Il y tenait si fort, premièrement par le souci de vérité inhérent à toute sa piété : ce Christ-là, c'est le seul qui existe aujourd'hui, mais également parce que le Christ ressuscité, c'est aussi le Christ devenu pour nous «Esprit vivifiant». C'est ce que la suite du texte montre magnifiquement, dans quelques pages qu'il est impossible de ne pas citer à peu près tout entières.

Après la phrase introductrice, Dom Lambert poursuit en effet :

Il n'y a pas un acte liturgique dont Il ne soit l'auteur. Tout le culte s'accomplit *per Christum Jesum, catholicum Patris sacerdotem*, selon la très belle expression de Tertullien. Cette action pourra revêtir différentes modalités, comme nous le dirons ; mais elle reste, en toute rigueur de terme, l'action du Christ qui vit et règne dans les cieux : *per Dominum nostrum Jesum Christum qui tecum vivit et regnat*².

Aussitôt, il va souligner le réalisme de cette vue. Le Christ réel, c'est le Christ actuellement au ciel. Mais c'est précisément ce Christ-là qui a vécu notre vie, dans notre chair.

Nous ne parlons pas ici d'un être idéal et irréel ; d'un symbole mystique qui échapperait au monde des réalités concrètes. Ne confondons pas le Ciel où le Christ est assis à la droite du Père avec l'ordre métaphysique des abstractions. Non ! Il s'agit bien du personnage historique, de ce Christ de chair et d'os qui est mort, ressuscité, monté aux cieux ; et que nos yeux de chair contempleront toute l'éternité dans la gloire. C'est Lui qui accomplit toutes les fonctions de sujet du culte. Il est constitué pour l'éternité le dispensateur souverain des largesses divines. Nous ne saurions assez, par une contemplation fréquente et si aisée, nous remplir l'âme de la connaissance et de l'amour de ce Christ triomphant, la grande réalité qui domine le monde surnaturel, foyer de toute lumière, source de toute vie. Sans cette conviction dans l'âme, notre vie liturgique est languissante³.

Dans l'assurance que Celui qui avait pris notre humanité la garde à jamais sienne au sein de cette gloire, c'est nous-mêmes, en effet, qui nous trouvons assurés de parvenir où Il est parvenu, par la voie qui L'y a conduit. Mieux : c'est parce qu'Il y est parvenu qu'Il est capable maintenant de nous y entraîner :

Non seulement notre Christ a pénétré dans les régions inaccessibles, inconnues des anges et des saints ; non seulement Son âme créée est comblée de tous les dons et Son corps resplendit de l'éclat de toutes les beautés visibles et invisibles : objet d'ineffable contemplation pour le ciel et la terre, pendant toute l'éternité. Mais surtout c'est en notre faveur et à notre profit qu'Il a remporté cette victoire. Ce sont nos intérêts qu'Il soutient ; nos affaires qu'Il traite ; notre culte qu'Il accomplit. Il exerce, dans le sens plénier de ce mot, la dictature de l'ordre surnaturel ; unique médiateur entre Dieu et l'humanité ; Pontife éternel ; grand prêtre de la Nouvelle Alliance : en un mot, selon l'expression adéquate de l'apôtre et qui convient excellemment à cette fonction de sujet du culte que nous examinons en ce moment : *Tôn agiôn leitourgos* (Hébr., 8, 2), le Ministre des choses saintes, «car nous avons un grand prêtre qui S'est assis à la droite du trône de la majesté divine, dans les cieux, comme ministre du sanctuaire et du vrai tabernacle qui a été dressé par le Seigneur et non par un homme... Ce n'est pas dans un sanctuaire fait de main d'homme, image du véritable, que le Christ est entré ; mais Il est entré dans le ciel même afin de Se tenir désormais pour nous présent devant la face de Dieu» (Hébr., 8, 2 et 9, 24).

Dans cette fonction de sujet du culte, le Christ nous apparaît, selon la belle expression de saint Pierre, comme l'auteur de la vie : *o archègos tès zôès* (Act., 3, 15), plénitude surabondante à laquelle toute l'humanité doit puiser. En fixant nos regards sur le Christ triomphant, l'unique Pontife qui accomplit ici-bas comme au ciel tous les actes liturgiques, notre âme communiera aux pensées et aux sentiments de notre grand prêtre, qui nous dira, comme jadis à l'aigle de Patmos : «Ne crains pas, Je suis le premier et le dernier ; le vivant ; J'ai été mort et voici que Je suis vivant dans les siècles des siècles ; Je tiens les clefs de la mort et de l'enfer» (Apoc. I, 17-18).

Ne nous laissons donc pas de le répéter ; l'unique sujet du culte de l'Église, *ici-bas*, comme dans le ciel, est le Christ glorieux et ressuscité qui nous a devancés dans la gloire du Père.

Comme il se résumera lui-même en quelques mots à la page suivante :

Le Christ ressuscité, qui règne au ciel à la droite du Père, voilà donc l'unique Pontife qui accomplit ici-bas toute notre liturgie. Il est la plénitude d'où découlent sur nous toutes les grâces ; le soleil d'où rayonnent toute chaleur et toute lumière ; le don qui résume tous les dons ; la grande réalité du monde surnaturel. Tant que notre esprit et notre cœur ne seront pas pénétrés de cette vérité, il n'y aura pas en nous de piété liturgique sérieuse.

¹ *Mélanges*, p. 73.

² *Mélanges*, p. 73-74

³ *Mélanges*, p. 74.

Et notons-le, il ne s'agit pas d'un Christ qui a vécu sur la terre il y a deux mille ans, mais de ce Christ en chair et en os qui vit et règne en ce moment au ciel et qui opère, par les institutions dont nous parlerons plus loin, Ses merveilles au milieu de nous. L'œuvre du salut n'est pas une page d'histoire, un monument commémoratif, un système philosophique ; c'est une réalité surnaturelle, toujours présente, toujours agissante, dont le centre vital est le Christ glorieux du ciel¹.

La suite va nous montrer comment l'action sanctificatrice que le Christ glorieux exerce dans Son corps terrestre, l'Église, par les sacrements est finalement une association au culte parfait qu'Il rend au Père. C'est en vue de cette association qu'Il a établi dans Son Église un sacerdoce ministériel, par lequel tout le corps doit être consommé dans l'oblation du Chef.

A ce point, Dom Lambert se pose la question de savoir si chaque célébration de la messe constitue un acte distinct du pouvoir sacerdotal du Christ glorieux, ou si, dans la collation à l'Église du pouvoir sacerdotal ministériel, ne se trouve pas incluse, une fois pour toutes, l'association de l'humanité à l'acte unique de la croix. A la suite du Père de la Taille, c'est cette dernière opinion qu'il adopte sans hésiter. Il ajoute cependant qu'à la Cène le Christ a dû envelopper d'une seule vision, dans l'unique oblation qu'Il accomplissait, l'offrande de toutes les messes qui seraient jamais offertes. Si cette vue le satisfait, c'est sans doute parce que son sens théologique est trop avisé pour ne pas percevoir l'incongruité qu'il y aurait à faire poser actuellement par le Christ glorieux les actes que nous posons nous-mêmes *in via*, comme s'il s'y trouvait encore. Mais il nous en avertit expressément, c'est aussi parce qu'il ne peut admettre que la réalité surnaturelle dont nos propres actions saintes sont remplies en évacue l'actualité propre. C'est par la vertu permanente du sacerdoce du Christ glorieux que le sacerdoce de l'Église subsiste et agit. Mais cela ne veut pas dire que ce dernier ne serait qu'une écorce creuse, enveloppant une action qui ne devient pas nôtre. Cela veut dire au contraire, contre tout monophysisme ou apollinarisme prolongé jusqu'à l'Église, que l'action divine y féconde si bien la nôtre qu'elle se l'associe en toute réalité. C'est toujours le sacrifice du Christ, mais Il n'est représenté sacramentellement que pour devenir notre sacrifice, et, à la messe, Il le devient en effet (pp. 80-81).

La même insistance va se faire plus précise encore quand Dom Lambert en viendra à expliquer en quoi consiste le sacrifice eucharistique, foyer de toute la célébration liturgique (p. 94-95).

Bien que nous l'ayons vu citer l'une des études annonciatrices par lesquelles **le Père de la Taille**, dès 1920, préparait son ***Mysterium fidei***, il faut noter que Dom Lambert écrivit ces pages avant la **révolution opérée dans la pensée théologique par cet ouvrage capital**, avant l'enquête historique de M. Lepin sur *L'Idée du sacrifice de la messe*, avant la résurrection par Dom Vonier de la notion thomiste du sacrifice sacramentel et de son vrai sens, avant, à plus forte raison, toutes les spéculations de Maria-Laach sur le mystère sacramentel. La pénétration du regard théologique de ce professeur à demi autodidacte et la façon dont il avançait, en tâtonnant mais à coups étonnamment sûrs, le meilleur de ces redécouvertes est unique à son époque. Multipliant déjà les lectures patristiques et médiévales de première main, furetant à travers les revues, les essais les plus divers pour faire son butin de toute esquisse féconde, il fait preuve d'un flair intellectuel aiguisé.

Mais, remarquons-le bien, s'il échappe ainsi à l'amateurisme, à un éclectisme facile mais peu profond, c'est qu'il se laisse guider, comme il le dit, par la liturgie elle-même dès qu'il s'agit d'en donner le sens. Cela va de soi, dira-t-on. Cela devrait aller de soi, mais en fait, jusqu'à nos jours, la plupart des théories sur l'eucharistie vont chercher partout leurs principes et leurs arguments, mais rarement ou point du tout dans l'eucharistie. Combien de théologiens, voulant nous apprendre ce que la messe veut dire, pensent à le demander à ses propres textes ? La sûreté d'intuition de Dom Lambert tient d'abord à ce qu'il a fait, comme la chose la plus simple et la plus naturelle, ce qui ne vient même pas à l'esprit de théologiens pourtant éminents.

Il ne peut éviter tout à fait de se poser les questions générales et abstraites qui, d'ordinaire, envahissent, pour si peu de fruit, les traités sur le sujet. Qu'est-ce qu'un sacrifice ? Qu'est-ce qui y est essentiel en tout état de cause ? Etc. Mais il ne s'y attarde que le temps qu'il faut pour se munir d'une définition de base qui ne préjugera pas prématurément de la solution du problème théologique. Dans le sacrifice, il y a évidemment une oblation, une offrande. Mais, pour que l'offrande soit sacrificielle, il faut encore qu'elle subisse une transformation où la société qui offre comme telle met sa marque et où, c'est le plus important, Dieu intervient pour ratifier le contact, l'échange que l'on cherchait avec Lui.

Le sacrifice eucharistique lui apparaît, après cela, comme ce qui doit rendre effective cette extension, cette application à l'Église entière de l'unique sacrifice de la croix : «Réaliser en fait et individuellement pour chacun de nous ce qui n'était dans le sacrifice de la croix qu'en principe et en droit ; nous constituer par Lui, avec Lui et en Lui prêtres et victimes pour régner avec Lui dans la gloire ; tel est le but de Notre-Seigneur par l'institution du sacrifice eucharistique» (p. 103).

Il va s'ensuivre ce que le sacrifice eucharistique ne doit pas être, comme ce qu'il doit être.

Soit le premier point :

Il n'est donc plus question pour Notre-Seigneur de sacrifier Sa vie à l'Auteur de la vie et de la mort, en témoignage de Son dévouement absolu et de Sa dépendance totale ; le Christ dans l'eucharistie n'a pas en vue d'acquérir de nouveaux mérites et de combler un déficit d'expiation et d'adoration que la justice divine réclamerait ; il ne s'agit plus de restaurer un ordre détruit par le péché, de sceller une alliance nouvelle, de conquérir la gloire de la résurrection pour tous Ses frères : toute cette œuvre est accomplie surabondamment et définitivement par la Croix².

Et voici maintenant le principe de la solution positive :

La Croix a tout mérité et n'applique rien ; la messe ne mérite rien et applique tout. Le Christ institue donc un sacrifice d'application qui actue les mérites d'un sacrifice antérieur auquel il se réfère essentiellement : c'est un sacrifice relatif voilà son but : c'est de là que nous devons partir pour expliquer son essence...³

¹ *Mélanges*, p. 76.

² *Mélanges*, pp. 103-104.

³ *Mélanges*, p. 104.

L'oblation de la messe, sans doute, devra bien subir une modification pour être sacrificielle. Mais ce ne sera pas une destruction, ce sera la transformation qui mettra sous les espèces de notre propre nourriture, offerte comme l'image de notre vie d'hommes, le corps et le sang immolés une fois pour toutes sur la croix. Ainsi, le sacrifice du Christ se fera le nôtre et, par la manducation de ces aliments terrestres devenus l'aliment céleste, se consommera notre union avec le Christ à jamais glorieux.

La façon dont il répondra aux objections possibles est ce qui met le plus complètement en lumière sa pensée profonde et la manière dont elle lui est venue. Il se heurte, d'une part, à tous les controversistes antiprotestants qui voudraient, comme disait d'une expression pittoresque le chanoine Masure, avoir «de la mort sur le corporal», pour rendre le sacrifice de la messe bien réel. Mais il ne se voit pas moins en conflit avec ceux qui veulent spiritualiser complètement le sacrifice. Son bon sens s'insurge contre l'une et l'autre positions. Comment pourrait-on vouloir ajouter à la croix ? Mais, d'un autre côté, le sacrifice n'est pas l'affaire d'âmes désincarnées et pour autant isolées. C'est là au contraire que l'Église, humanité totale et définitive, doit prendre corps. D'où ces précisions :

1° Le pain et le vin offerts par tous les assistants ne sont que les pauvres symboles d'une réalité plus haute : les fidèles apportent là, pour être versés dans le sacrifice du Maître, la somme quotidienne d'efforts, de renoncements et de sacrifices que comporte la fidélité à l'idéal chrétien : *Suscipiamur a te Domine*.

2° Ces éléments, ainsi soustraits aux usages profanes, investis de ce mandat religieux, chargés de représenter à l'autel le corps mystique du Christ, vont concourir à la constitution de la Victime de la messe : *Christus sub speciebus panis et vini* : leur substance va se changer en Sa substance ; et leurs accidents contiendront la sainte Victime de la Croix.

3° Une fois l'acte consécrationnaire de la Transsubstantiation accompli, le Christ ne fait plus qu'une victime avec Son corps mystique ; Il renouvelle l'offrande de la croix, mais en entraînant cette fois avec Lui Son corps mystique dont l'offrande symbolique perdure sous les accidents du pain et du vin ; au point que, visiblement parlant, on peut dire que c'est le corps mystique qui s'offre au Père par le Christ, avec le Christ et dans le Christ.

4° Et enfin, en mangeant ce pain transsubstantié, les membres du Christ scellent une double union : au Christ d'abord dont ils mangent la chair, à Son corps mystique ensuite (et celle-ci combien oubliée et peu expliquée) représenté par les accidents réels de ce pain et de ce vin que tous les membres ont offert symboliquement¹.

A l'appui de cette présentation Dom Lambert va se saisir d'un texte de saint Albert le Grand, commentant les formules les plus remarquables des secrètes du missel romain.

Mais alors se lève une dernière objection :

L'acte consécrationnaire qui opère la transsubstantiation s'accomplit dans les éléments eux-mêmes ; ce sont donc eux et non le corps du Christ qui sont la victime de la messe : ce qui est inadmissible².

Sa réponse est extrêmement intéressante, car elle écarte à l'avance les autres objections que certaines des formules citées plus haut pourraient justifier et distingue du coup sa pensée des caricatures que des disciples superficiels ont pu en donner.

Cette difficulté est spécieuse : elle serait décisive si, comme elle le suppose, deux oblations distinctes et indépendantes se trouvaient engagées dans le sacrifice : l'une qui subit la transformation rituelle requise (les éléments) ; l'autre qui, tout en n'étant pas atteinte par cette transformation, est officiellement la victime du sacrifice (le corps du Christ). Mais il n'en est rien. Tout d'abord, c'est la même et unique réalité perceptible, après comme avant la consécration. Ensuite et surtout la transsubstantiation établit un rapport intime et profond entre les deux substances dont l'une est le point de départ et l'autre le terme d'un seul et unique acte consécrationnaire. Sans doute le corps du Christ ne subit aucun dommage, mais Il est rendu présent sur l'autel du sacrifice en vertu de la transformation consécrationnaire, et offert solennellement au Père³.

Arrêtons-nous sur cette dernière page. Soit autour du premier mouvement liturgique, le sien, soit plus encore dans sa reprise, en France, après la seconde Guerre, on verra se développer une spiritualité de la messe exclusivement fondée sur l'offertoire. Elle prendra son appui sur des formules comme le 11° cité plus haut. Il faut reconnaître qu'il s'y trouvait le germe de possibles équivoques. On en viendra à partir de là jusqu'à présenter les choses comme si le sacrifice de la messe, c'étaient nos sacrifices à nous, en particulier ceux de la semaine écoulée, que nous venions présenter au Christ, pour qu'Il les joigne au sacrifice de la croix et les consacre du même coup.

Dom Cappelle devait fustiger le pélagianisme naïf de cette conception, en soulignant qu'il n'y a dans la messe qu'un sacrifice, celui de la croix, qu'une victime, le Christ mort et ressuscité. Dom Lambert ne serait pas insensible à la justesse et la nécessité de cette réaction. Il n'en grommelerait pas moins contre la raideur des formules de Dom Cappelle, craignant qu'elle ne passât les bornes et n'aboutît, comme disent les Anglais à «vider le bébé avec l'eau de la baignoire».

Point n'était question pour lui, certes, d'ajouter du dehors au sacrifice de Jésus des sacrifices qui seraient nôtres et qu'il ne viendrait consacrer qu'après coup. Mais point ne serait non plus besoin de la messe si le sacrifice unique du Christ devait y rester solitaire. Suivant la grande vision de saint Augustin dans le livre X de la *Cité de Dieu*, la messe est là pour que l'unique sacrifice de Sa croix s'introduise dans toutes nos vies et les plonge dans la sienne, de manière à faire de nous tous, de toute l'Église avec le Christ, une seule offrande de l'humanité nouvelle arrivée à la perfection de l'union avec son Chef.

S'il faut une conclusion à ce résumé, plus que jamais, nous semble-t-il, ce doit être de souligner son bon sens surnaturel, le réalisme de sa foi. Cette revendication farouche de l'unicité du sacrifice de la croix et, en même temps, cette insistance sur la réalité permanente des humbles espèces sensibles, comme sur le gage de la réalité de notre humanité qui doit être sauvegardée jusqu'au bout dans sa sanctification : cela nous le livre tout entier. On songe à saint Thomas justi-

¹ *Mélanges*, pp. 109-110.

² *Mélanges*, p. 111.

³ *Mélanges*, p. 111.

fiant contre le Lombard sa notion de la grâce créée par cet argument que la présence de l'Esprit en nous ne serait rien pour nous si notre nature créée, elle-même, ne s'en trouvait fécondée à son propre plan d'être.

CHAPITRE V - INTERLUDE : L'ÉPOPÉE D'OSCAR FRAIPONT

Le mouvement liturgique, avec tout ce qu'il représentait d'activités passionnantes pour Dom Lambert, semblait à son zénith quand la guerre éclata. Elle allait du coup, par l'invasion de la Belgique, stopper tout cela. On pourrait croire a priori qu'il dût en être bouleversé. En fait, nous ne pouvons trouver aucune trace chez lui d'une autre épreuve que celle de son patriotisme. Irons-nous trop loin en disant qu'il ne devait pas être tellement fâché d'échapper à son personnage ? Il ne le semble pas.

Maintenant que le mouvement avait fait sa percée, qu'il en avait été conduit à se formuler à lui-même et à diffuser les idées maîtresses qui sous-tendaient son effort, je serais enclin à penser que cette grande machine devait commencer à lui peser. Plus encore, les faiblesses de l'institution monastique où il s'était inséré lui devenaient de plus en plus apparentes. La brusque interruption du train-train quotidien dut moins le troubler que lui paraître providentielle. Des activités qu'on n'aurait pas attendues de lui (même de lui !) produiraient comme une détente et un recul bienfaisants, voire nécessaires. Qu'on nous entende bien : dans le tourbillon de cette existence nouvelle, si incongrue, on peut être sûr que pas un instant la pensée des réalités surnaturelles auxquelles il s'était consacré une fois pour toutes ne le quitterait. On aura chemin faisant des occasions de vérifier qu'il ne cessait de les mûrir, au plus fort de ce «divertissement». Retraite paradoxale, voire extravagante au plus haut point, serait-on tenté de dire. Mais pour ce tempérament d'une vitalité débordante, une activité où la part du jeu est difficile à apprécier dans toute son étendue servirait la liberté intérieure. La suite révélerait qu'elle avait ainsi préparé les approfondissements et les mises au point dont il sentait le besoin.

Quoi qu'il en soit, les événements se précipiteraient à un tel rythme qu'il n'aurait pas grand temps pour philosopher sur eux avant de s'y trouver pris et d'en tirer le parti qu'il pouvait.

Envahie soudain, la Belgique, en août 1914, va être recouverte en quelques jours par le raz de marée. Les moines doivent quitter le Mont-César. Pour y sauver quelque chose, il faut que quelqu'un se dévoue. Qui, dans la communauté, peut se montrer à la hauteur des situations insolites plus que Dom Lambert ? Le voici donc resté seul dans le moutier désert. Pas pour longtemps. Ses confrères ont à peine tourné les talons que les «hordes prussiennes», comme disaient les journaux, se présentent.

Explorant et pillant la maison, comme il se doit, de fond en comble, avec la curiosité méfiante du profane à l'égard des institutions de ce genre, elles se demandent ce que peut bien avoir dans son sac ce petit moine vif, au regard coupant, qui les a reçues avec le sourire. Pour en avoir le cœur net, après un interrogatoire qui ne leur a rien appris, les seigneurs de la guerre lui font subir la fouille. Avec le sérieux méthodique des Germains, au beau milieu du réfectoire envahi, on le soumet à une inspection *in naturalibus*. Celle-ci n'ayant rien révélé de plus inquiétant que celle des oubliettes présumées de la bâtisse, on établira là la résidence du gouverneur, colonel Rheinbrecht, et le petit homme noir qui ne veut pas déguerpir répondra sur sa tête de la sécurité de l'auguste personnage.

Comme tant d'autres fois par la suite, le charme magique va jouer. Le gouverneur, au contact quotidien de son hôte, va perdre toute morgue. Quand il repartira peu de temps après pour la bataille de la Marne, il se sera confié à lui comme à un père spirituel et un ami. Blessé à mort, il lui enverra un dernier message.

Après quelques semaines, comme toujours, les choses se tassent. Dom Lambert peut bientôt faire savoir à son abbé que le monastère, isolé sur sa colline, n'a guère souffert. Ses occupants, par une dialectique persuasive, ont été convaincus qu'il n'y a rien en fin de compte de si incommode pour des séculiers, fussent-ils militaires, qu'une baraque de cette espèce. Les moines n'ont qu'à profiter de l'aubaine et rentrer dare-dare.

A peine se sont-ils réinstallés, n'en croyant pas leurs yeux de ce succès inespéré, le cardinal Mercier va recourir à Dom Lambert pour une autre tâche délicate. Il voudrait publier pour Noël une pastorale collective de l'épiscopat belge, sur la situation faite à la Belgique. Dans l'impossibilité où il est de se consulter avec ses suffragants, il lui faut un ou quelques hommes sûrs pour les joindre par la bande. Dom Lambert sera l'un d'eux, qui visitera officieusement Tournai, Namur et Liège, un autre *missus dominicus*, portant l'estampille flamande, étant dirigé sur Bruges et Gand.

Dom Lambert a lui-même raconté les détails de sa pérégrination, avec un humour à peine rentré, dans un article de la *Revue générale belge*. Dire qu'il reçut un accueil particulièrement chaleureux ou sympathique de la part des divers prélats auxquels il était envoyé serait autre chose que de l'exagération. Tournai craignit que ses diocésains ne fussent trop obtus pour comprendre le texte cardinalice. Namur redoutait plutôt que la puissance occupante n'en saisît trop bien le sens et la portée. A Liège, on était plus bouillant. Si l'on parlait, on voulait une dénonciation en règle. N'ayant pas le tout, on optait donc, une fois encore, pour le rien.

Revenu bredouille, Dom Lambert nous dit lui-même : «J'envisageais avec inquiétude le désappointement du cardinal devant les avis si discordants de ses suffragants». Il n'y a qu'une chose qu'il ne nous dit pas, et c'est la raison de son inquiétude. Ce dont son article ne souffle pas un mot, en effet, c'est que le projet soumis aux évêques n'était point du tout celui que le cardinal avait eu en tête, et qui aurait pu davantage obtenir leur accord.

Quand, avant de le lancer sur son errance, Mercier lui avait lu son texte, Dom Lambert Beauvuin avait eu l'intuition qu'il contenait deux erreurs fatales, et quasi fatalement ecclésiastiques. Après une seconde d'hésitation, confiant en la magnanimité du cardinal, il avait eu le front, s'étonnant lui-même de sa hardiesse, de lui dire qu'il ne pouvait pas, lui, primat de Belgique, écrire cela. Bien loin de l'anathème furibond que l'évêque de Liège avait été déçu, disait-il, de ne pas trouver dans le texte qui lui avait été porté, le cardinal, dans sa première intention, s'il protestait contre la violation de la neutralité belge, ne le faisait qu'en ces formules feutrées par lesquelles la diplomatie ecclésiastique excelle à se faire donner acte de la pureté comme de la hauteur de ses vues, sans rien faire toutefois qui puisse sérieusement gêner les puissances de ce monde. On ne comprendrait pas ce langage, lui dit Dom Lambert tout à trac. «Votre Éminence, sans provocations inutiles, doit appeler un chat un chat».

En revanche, le cardinal avait tout un couplet sur le bienfait qu'avait été pour la Belgique une tradition ininterrompue de gouvernements catholiques, ce qui lui permettait de supporter l'épreuve comme nul autre pays ne l'aurait pu. L'introuvable censeur ne goûtait pas plus cette rhétorique que la diplomatie précédente. «Votre Éminence ne peut pas descendre de sa chaire épiscopale pour faire de la politique. Ce n'est pas le parti catholique qui doit bénéficier de ses paroles, c'est le peuple tout entier. Elle ne peut lui parler au nom d'une politique, mais seulement de l'Évangile».

Comme on pense, le cardinal avait eu le souffle coupé de cet aplomb et, comme bien d'autres fois dans sa vie, Dom Lambert, pendant quelques secondes, ayant dit ce qu'il avait à dire devant un grand de la terre, se demanda si son interlocuteur n'allait pas simplement sonner un laquais pour faire jeter dehors l'insolent.

Mais le cardinal Mercier était, en même temps qu'un noble caractère, le chrétien de l'humilité la plus authentique. Et puis il était intelligent. Il comprit instantanément que le toupet de Dom Lambert n'était que de la lucidité courageuse. Sans songer une seconde à lui en vouloir, sans même discuter ce qui, une fois énoncé, il le sentait, devenait indiscutable, il déchira son papier et dit simplement : «Vous avez raison, nous allons récrire cela tous les deux...»

Mais maintenant, revenant de sa mission la tête basse, il était fatal que le messenger se demandât si l'on n'allait pas lui dire : «N'avais-je pas raison ?... et n'ai-je pas eu tort de céder à vos instances ?» C'eût été trop humain. Mais Mercier allait montrer qu'il était au-dessus de cette humanité-là.

Avant même qu'il eût rendu compte de sa mission, le cardinal, qui en prévoyait sans doute l'issue, lui communiqua le résultat, pareillement négatif, des démarches faites en pays flamand. Après quoi, l'ayant interrogé minutieusement sur le détail des réactions épiscopales, il dit sans plus : «C'est l'heure de la réflexion et de la prière...» Réflexion et prière aboutirent à un texte où le projet primitif était décanté, mais sans avoir rien perdu de sa substance.

Laissons à Dom Lambert le soin de raconter comment, une fois de plus par son entremise, encore qu'il ne le dise pas ouvertement, la fameuse lettre serait diffusée.

Le 24 décembre 1914, la célèbre lettre arrivait clandestinement et comme parachutée, dans tous les presbytères du diocèse de Malines. Les curés étaient invités à en donner lecture aux messes de Noël. La police allemande, alertée dès la veille, tenta par des sommations de dernière heure et des perquisitions nocturnes de confisquer les exemplaires et d'intimider le clergé. Mais celui-ci, entraîné par l'exemple de son chef, fut admirable de fidélité et de bienveillance. L'élan fut irrésistible. Les ruses grossières de l'ennemi comme les finasseries cauteleuses de von Bissing furent déjouées. La lettre était entre toutes les mains. Le clergé des autres diocèses prenait l'initiative de la lire au prône comme une pastorale de leur évêque. Jamais écrit ne souleva dans les foules déprimées par le cataclysme de la guerre pareil réveil de foi et de confiance.

Ce triomphe exaspéra les occupants. Pour tarir le mal dans sa source, des perquisitions rigoureuses à l'archevêché, chez l'éditeur, dans les librairies de Malines réussirent à confisquer tous les exemplaires et à compromettre pour un temps la diffusion. Mais le cardinal veillait. Il voulait gagner la guerre.

Aux yeux des Allemands, fêrus d'histoire et aisément romantiques, les monastères, ces asiles classiques de la prière et de l'érudition, restent étrangers aux agitations du forum. Les moines, grâce à ce préjugé favorable, paraissaient au cardinal des agents moins «suspects». Il fit donc appel à l'abbaye du Mont-César pour reprendre les services désorganisés et assurer la diffusion de la Lettre et des tracts patriotiques. Pour intensifier le travail, il mit trois diacres du séminaire à la disposition de l'abbaye. Une nouvelle édition de la Lettre, tirée à cinquante mille exemplaires clandestinement à Louvain, fut épuisée en trois semaines...

...Les raffineries tirlémontoises mirent à notre disposition firme, caisses et emballages ; et nos brochures sous cet innocent camouflage avaient partout droit d'entrée, grâce à la faveur dont jouissait, en temps de guerre surtout, la précieuse denrée : «dans les mêmes conjonctures, disait plaisamment le cardinal, saint Paul se serait fait sucrier»¹.

Rappelons simplement que les raffineries tirlémontoises avaient pour administrateur Lucien Beauduin, frère du Père Lambert. Leurs emballages allaient couvrir sous peu des marchandises encore plus irrégulières.

Plus tard, quand le cardinal Mercier serait reçu à travers les États-Unis comme le symbole vivant de la résistance à l'agression, il enverrait à Dom Lambert une carte postale avec ces mots : «C'est vous qui devriez être ici».

Jeté dans l'activité clandestine par son archevêque, le Père n'allait pas en rester là. Les mois suivants le verraient engagé dans ce qu'on appelle pudiquement le contre-espionnage.

Je ne chercherai pas ici à dissimuler ou minimiser ce que le fait peut avoir de déconcertant de la part d'un ecclésiastique, et particulièrement d'un moine. Son patriotisme ne serait pourtant jamais du genre chauvin. Mais, d'abord, tout comme le cardinal Mercier, la violation de la neutralité belge le choquait plus encore par son amoralisme délibéré que pour la menace mortelle qu'elle constituait pour son pays. Ceci dit, qui est essentiel, il ne me paraît pas possible de nier que le côté aventurier et farceur des activités où il se lançait le séduisait. Et, sans prétendre à le psychanalyser, je crois qu'elles le purgeaient d'un certain ressentiment, mais du genre gouailleur, contre le caporalisme prussien, qui avait dû germer dans son allergie au monachisme beuronien. Une occasion si belle de faire la nique à l'un dans l'autre était la bienvenue.

Je crains que mes explications auprès de beaucoup de mes lecteurs n'aggravent encore le cas de mon client. Tant pis ! Dom Lambert était de ces chrétiens chez qui la piété, loin d'exclure l'humour, inclut parfois la mystification. Il est en bonne compagnie avec quelques saints non médiocres, comme Philippe Néri et Thomas More.

Dans un premier temps, ses activités occultes se développèrent en marge de la vie monastique (en marge et à l'abri). Mais cela ne pouvait guère durer. Un dimanche, en 1915, Dom Lambert demandait à l'abbé la permission de s'absenter des vêpres. Il avait à présider à ce moment une réunion d'un groupe clandestin en ville. Mais le cardinal avait annoncé sa visite et il dut rester. Il serait suppléé... par un autre ecclésiastique, l'abbé Willem van der Elst. Comme les vêpres se terminaient, une dame de Louvain, montée précipitamment à l'abbaye, vint l'informer que la maison où se tenait le concilia-

¹ Dom Lambert BEAUDUIN, *Le Cardinal Mercier et ses suffragants en 1914*, dans la Revue générale belge, 1^{er} juillet 1953, pp. 416-417.

bule avait été encerclée par les Allemands. Tout le groupe avait été pris. Van der Elst, quelques jours plus tard, serait condamné à mort. Il échapperait au poteau grâce à une intervention particulièrement énergique du cardinal, mais passerait le reste de la guerre en captivité. Mis au courant sur-le-champ de ce qui venait de se passer, Mercier avait aussitôt emmené à Malines et caché à l'archevêché Dom Lambert.

Désormais, il lui faudrait vivre en se déguisant. Après qu'on l'eut bien cherché partout, son astuce et son audace lui inspireraient un moyen génial de reprendre la vie monastique sans danger. Persuadé que la logique allemande conclurait qu'il fallait s'attendre maintenant à le trouver n'importe où, sauf au Mont-César, il y reviendrait tout simplement. Mais ce serait comme un pieux laïc, devenu barbu pour plus de sûreté, que sa ferveur poussait à y multiplier les retraites. Les moines s'en édifieraient, servant de test à la perfection de sa métamorphose, sans se douter, à part quelques rares initiés, qu'ils coudoyaient chaque jour sous le cloître leur confrère théoriquement évanoui.

Un jeune moine de Maredsous qui avait été son élève, passant un jour par Louvain et disant la messe à l'abbaye, au moment de donner la communion au laïc en question, serait frappé par ce front immense qu'il connaissait trop. Il trahirait sa surprise dans une hésitation. Les deux yeux bleus se lèveraient alors et poseraient tranquillement leur regard dans le sien. Pas un mot n'était nécessaire : le secret devait être tenu, il le serait. Mais le retraitant, devenu trop habituel, s'éclip-sa.

Non content de se soustraire aux recherches, il avait repris du service. Il faisait passer la frontière hollandaise à des fuyitifs. C'étaient d'ordinaire des jeunes gens voulant s'enrôler dans l'armée belge, en Angleterre. L'endroit utilisé de préférence était cette région de Maastricht, familière à tous les Liégeois, où Belgique, Allemagne et Hollande s'imbriquent les unes dans les autres. D'ordinaire, l'opération se faisait de nuit, à partir du village de Lixhe. On glissait en barque au fil du courant, à égale distance autant que possible des sentinelles qui flanquaient la Meuse sur chaque bord. Plus tard, les Allemands placèrent un fil électrique à haute tension du côté belge.

Mais l'imagination fertile de Dom Lambert avait d'autres ressources. Un beau jour, il fréta un de ces trams vicinaux qui traversaient la frontière. Bourré de jeunes gens, le véhicule, moyennant toute une série de complicités, s'emballa et franchit la douane à toute vapeur sous les yeux des gabelous de mèche et des Allemands ahuris.

Passant lui-même d'un pays à l'autre sans se cacher, sous le prétexte qu'on va voir, Dom Lambert y eut d'autres aventures. Une fois, il oublia sur la tablette du guichet des contrôles son portefeuille bourré des documents les plus compromettants. S'en étant aperçu aussitôt, il ne fit ni une ni deux : il reprit simplement la file, jouant le tout pour le tout pour récupérer ces papiers qui pouvaient nuire à bien d'autres qu'à lui. Son oubli avait été remarqué... et un officier allemand lui remit le portefeuille, déjà mis sous pli aux cachets de la Reichswehr, en lui faisant apprécier comme il se devait l'honnêteté et l'ordre allemands. Il ne se fit pas tirer l'oreille pour l'assurer de son admiration reconnaissante.

Les choses ne pouvaient pas toujours tourner si heureusement. Le camouflage de ses activités et de sa personne auquel il était parvenu tenait pourtant du chef-d'œuvre. Il s'appelait maintenant Oscar Fraipont, originaire de Waremme et représentant en vins (spécialisé dans les vins de messe, ce qui lui permettait de faire la tournée des presbytères amis en toute sécurité).

La tête qu'il s'était faite, renonçant à la barbe, remplacée par une moustache terrible que complétait un feutre mou, dans un style de cabaretier endimanché, se perfectionnait d'un irrésistible lorgnon à chaîne. Une carte d'identité, d'une authenticité au-dessus de tout soupçon, lui avait été fournie par un de ses frères. Celui-ci, utilisant de manière à ne point le compromettre le secrétaire communal qu'il connaissait, avait imprimé sur la carte le cachet de la ville avec une adresse de jongleur, tout en pliant en deux ce fonctionnaire par des propos désopilants.

Un soir, Oscar Fraipont se trouvait aux environs de Maeseyck, petite bourgade sur la Meuse au nord du Limbourg. Il avait disséminé son groupe de jeunes gens en transit dans les bois voisins. Mais il y avait de la lune cette nuit-là. Attendant une heure favorable, il se retire chez le vicaire, l'abbé Op t' Hoord. Il flairait les Allemands sur ses traces et craignait une perquisition. Ayant fait mine de se coucher, il ressort donc dans le jardin et s'étend à plat ventre parmi des rangées de choux. Bien lui en avait pris, car il y était à peine qu'il voit luire les casques à pointe par-dessus la haie. Un instant plus tard, la maison était fouillée. En vain.

L'alerte passée, il rentra dans la maison. Ce fut son erreur. Les officiers, insatisfaits, revinrent avec leurs hommes pour une fouille plus serrée. Cette fois, il n'eut que le temps de dégringoler dans la cave. Il fut détecté sous le rayon d'une lampe de poche, dans le recoin où il s'était fourré.

On n'espérait plus cette capture. Les soldats, exultants de leur succès, le conduisent en compagnie du vicaire, comme l'aube pointait, sous bonne escorte, on peut en être sûr, au bourg de Maeseyck.

La kommandantur occupait au centre de la ville une maison bourgeoise à deux étages, avec la porte au centre. On introduit nos deux captifs dans une pièce à gauche du couloir, au premier. Un autre prisonnier leur est adjoint, et les trois sont installés sur un banc, entrelardés de soldats, la baïonnette au canon.

L'issue de l'affaire ne pouvait laisser le moindre doute à Dom Lambert. Dans quelques heures au plus, il serait passé par les armes. Mais le souci d'ordre et de régularité de l'armée allemande allait lui valoir un procès dans les formes, avant d'en arriver à cette conclusion inévitable.

De bonne heure arrivent en effet les officiers qui doivent former le conseil de guerre. Malgré leur dignité, ils ne peuvent résister à l'impatience de venir voir aussitôt la tête d'Oscar Fraipont, avant de s'installer sur leur tribunal improvisé, dans la pièce située de l'autre côté du couloir.

Réservant pour la bonne bouche le morceau de choix, on fait entrer pour commencer le comparse. L'un des soldats l'escorte et ne revient pas. Dom Lambert et le vicaire restent seuls, avec leurs pensées plus ou moins consolantes, et deux anges gardiens bottés et casqués. Mais l'interrogatoire du premier prisonnier se prolonge démesurément, à ce point que l'un des deux gardes décide d'aller voir ce qui se passe. Il ne revient pas davantage.

L'unique troupière qui reste entre les deux prêtres est visiblement épuisé de sa nuit blanche, s'ajoutant aux autres servitudes du métier militaire. Dom Lambert observe sa tête qui pique à petits coups, sous le casque qui glisse peu à peu sans que le pauvre garçon en ait seulement conscience. Il a un clin d'œil expressif au vicaire. Le sens est clair : «Fi-

lons !» Mais l'autre, épouvanté, tant l'essai paraît condamné d'avance, reste collé à son banc.

Tranquillement, Dom Lambert se lève, sort sur la pointe des pieds, referme soigneusement la porte sur lui. Il entend les voix du tribunal. Il poursuit sa progression, descend l'escalier en se retenant à grand-peine d'enjamber les marches. La porte d'entrée est ouverte. Le voilà sur le seuil.

Évidemment, il y avait un factionnaire. De son ton le plus soulagé en même temps que le plus aimable, Dom Lambert lui dit simplement : «Ich bin frei». Avec la candeur et la sensibilité les plus teutonnes, le brave troufion ne réagit que par un cordial : «Ach ! Schön !»

Luttant avec une peine croissante contre la plus forte envie de courir de sa vie, Dom Lambert va posément jusqu'au coin de la première rue, le tourne et file aussi vite qu'il le pouvait sans attirer l'attention.

Mais il avait déjà compris que courir ne lui servirait de rien. Le bourg était naturellement bouclé. Il ne pourrait en franchir les limites. Que faire ? D'abord se dissimuler.

Il passe devant une cour où des tonneliers sont en train de clouer des barricades. Il empoigne un marteau, se mêle à la bande et se met à marteler de concert. Il ne faut pas longtemps pour que le contremaître repère cet intrus et le flanque à la porte.

L'atelier d'un menuisier à son établi lui offre un second refuge. Il supplie le bonhomme de le cacher. Celui-ci voudrait bien, mais il a une femme, qui est dans l'arrière-boutique et qui pousse les hauts cris dès qu'il lui dit un mot de la chose. Visiblement embêté, mais soumis, il remet Dom Lambert à la rue.

Le temps avait déjà marché. Sa fuite avait sûrement été découverte. On devait déjà dépêcher des sbires à ses trousses. L'église est devant lui. Il a l'inspiration subite d'y entrer. Malheur ! Désaffectée, elle était devenue le mess des officiers et il tombe sur eux en pleine ripaille. Il ressort au plus vite. Il y avait tout auprès un vaste dépôt de denrées coloniales.

Ne pourrait-il pas trouver refuge entre des balles de café ou des barils de rhum ? Il demande à un ouvrier qui passait par là de le conduire au patron. Il lui explique en deux mots la situation, l'implorant à son tour, cette fois avec l'énergie du désespoir, de le laisser se perdre parmi ses marchandises. Le bonhomme, terrorisé, ne veut rien entendre... Le revoici dans la rue.

Une dernière ressource s'offrait à lui : les latrines publiques. Il s'y enferme et attend... Les chiens policiers, pense-t-il soudain, vont certainement être mis sur sa piste. Une fois de plus, n'a-t-il pas laissé sa serviette aux mains de ses ennemis ? Il n'y a qu'à la mettre sous le museau des limiers. Par la menuiserie, l'église, l'entrepôt, ils courront droit sur sa maldodorante retraite.

Il en était là de ses méditations quand on frappe. Visiblement, ce n'est pas un poursuivant. Le coup est discret, hésitant. Il ouvre et se trouve nez à nez avec l'ouvrier dont le patron s'était montré inexorable. Ne pouvant se résoudre à le laisser à son sort, le brave homme avait résolu de faire quelque chose pour lui. A la fin du jour, le départ des ouvriers logeant en dehors de la ville détendait les contrôles. Qu'il reste jusque-là dans son in-pace. C'est bien l'endroit où trop de parfums pénétrants peuvent le mieux troubler le flair des chiens hypothétiques. A l'heure propice, on viendra l'y retrouver.

On imagine ce que dut être après cela l'interminable attente du malheureux, accablé d'inanition et d'insomnie. Enfin, le soir arriva, et avec lui l'ouvrier compatissant.

En un rien de temps, pourvu d'un bleu, d'un foulard rouge et d'une casquette posée en casqueur d'assiettes, avec une bouffarde au bec pour compléter la vraisemblance, l'honorable Oscar Fraipont fut rétrogradé à la condition prolétarienne. Les mains dans les poches, s'attardant aux vitrines d'une démarche chaloupée, il prit le chemin des champs dans une troupe de ses semblables.

Après s'être assuré de loin, sur le prudent conseil de son complice, qu'il n'y avait pas de contrôle des papiers, il passe la zone dangereuse. Toujours dans son groupe, il arrive à une gare de trams. Mais, se méfiant des contrôles probables en cours de route, épuisé de surcroît, au lieu de s'embarquer sur-le-champ, il se loge comme un clochard sous une banquette pour y passer la nuit, après avoir calmé sa fringale avec des grains de maïs découverts dans un wagon vide.

Au petit jour, il se fit mener par un traminot au chef de gare. La chance voulut que c'était un de ses anciens élèves de Saint-Trond. Celui-ci, ayant reconnu son maître, non sans quelque effort, combina sur-le-champ le moyen de le transporter dans une sécurité au moins relative. Cadenassé dans un wagon à bestiaux dûment plombé, il fut accroché à un train de voyageurs qui allait s'enfoncer dans la Campine.

Les précautions prises n'étaient pas de trop. A chaque station, des patrouilles passaient au crible l'identité des voyageurs, en quête du fuyard de Maeseyck (De vlugenaar van Maeseyck !) qui faisait le sujet de toutes les conversations.

Risquant un œil discret mais réjoui au soupirail de son carrosse, le fugitif se délectait, non sans quelque appréhension, de ces spectacles. Enfin le tram stoppa au milieu d'une vaste sapinière, et le wagon fantôme en fut décroché discrètement par les cheminots. Quand le convoi eut repris sa route et fut assez loin, Dom Lambert, s'étant extrait de sa cachette, se mit à marcher à travers le bois. Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il était ni même de son orientation. Il n'avait qu'une crainte : tomber à l'improviste sur une patrouille.

Allant au hasard, il déboucha sur une route. Un écriteau lui apprit qu'il était près de Tessenderloo. Le doyen en était une de ses vieilles connaissances. Il se dirigea donc vers cette localité avec plus d'optimisme.

Comme il s'en approchait, il vit venir à sa rencontre trois ecclésiastiques. De plus près, il s'aperçut qu'il s'agissait précisément du doyen, reconduisant deux voisins qui ne lui étaient pas non plus inconnus. Avec son déguisement et sa barbe de trois jours, il passa sans broncher auprès d'eux sans qu'ils y fissent la moindre attention. Alors, se retournant, d'une voix goguenarde qui les fit tressailler, il leur jeta : «C'est comme ça qu'on ne salue plus son vieux professeur ?»

La stupéfaction des trois prêtres était d'autant plus grande qu'ils ne parlaient que de lui chemin faisant. Ils lui apprirent sur-le-champ quelle célébrité était la sienne depuis le matin. Sa tête était mise à prix. Cent mille francs devaient récompenser celui qui mettrait la main sur «De vlugenaar van Maeseyck.»

Flatté comme on pense plus que rassuré par la nouvelle, Dom Lambert fut aussitôt ramené au presbytère de Tessenderloo. Il y trouva tout le confort que l'hospitalité ecclésiastique belge peut offrir, même en pleine guerre, et passa une

nuit un peu plus reposante que les deux précédentes.

Dès le lendemain, suffisamment requinqué, il se mettait en route pour Tirlemont qu'il atteignait vers le soir. Plutôt que d'aller droit chez son frère, il jugea plus prudent de s'adresser à des amis.

Bien entendu, ceux-ci alertèrent aussitôt sa famille. Son frère Lucien, l'administrateur des raffineries tirlemontoises, conçut et exécuta *quam primum* un plan grandiose. Une fois de plus, les emballages de la maison allaient jouer leur rôle. Mais, cette fois, l'affaire était plus délicate. Dom Lambert devait à tout prix quitter la Belgique. Comment ?

Pour parvenir à ses fins, Lucien n'y alla pas par quatre chemins. Il organisa impromptu une grande livraison de marchandises pour la Hollande qui, jusque-là, n'avait pas encore fait tant d'usage du sucre belge. Pour ce faire, il alla jusqu'à acheter un bateau à Anvers. On le chargerait de caisses à ras bords, et le fugitif s'évaderait, flottant entre la mélasse et le sucre en poudre.

La mise en œuvre demanderait tout de même quelques jours. On jugea que le plus sûr, en attendant, était de perdre le trop fameux fuyard dans la masse de Bruxelles. Il logerait dans un grenier ami, muni non seulement d'une nouvelle identité de fantaisie mais d'un certificat de médecin, justifiant sa réclusion insolite par la folie. Folie très particulière, que le certificat décrivait complaisamment, et qui ne se manifestait que lorsque le pauvre malade recevait des visites. Il tombait alors dans des crises effrayantes. Dom Lambert se mit aussitôt en devoir de s'y exercer, pour le cas où un quelconque mouchard viendrait vérifier la chose. Son succès fut tel que ses hôtes, sevrés de distractions par la guerre, ne purent bientôt plus se passer de ce numéro.

Dans les intervalles, il se plongeait, comme beaucoup de gens qui ont l'esprit dérangé, dans des lectures pieuses. C'est alors qu'il dévora un ouvrage qui devait rester un de ses favoris : les *Études de théologie positive sur le dogme de la Trinité*, du P. de Régnon. Il aimerait à redire, par la suite, que ces quinze jours d'érémisme dans un grenier bruxellois avaient été une des périodes les plus heureuses de sa vie monastique.

Sa retraite prit fin par l'embarquement d'une grosse caisse à fond de cale du vaisseau sucrier, enfin prêt à sa croisière sur l'Escaut. Tout se déroula le mieux du monde. Mais quand les coups de pied convenus d'un marinier sur son cercueil provisoire l'eurent averti qu'on était dans les eaux néerlandaises, son exultation fut telle qu'il ne put se retenir de gambader sur le pont comme un collégien en goguette.

Le clou de son équipée, toutefois, n'y avait pas encore été mis. C'est dans le soir sinistrement paisible et correct d'une petite ville hollandaise qu'il allait être enfoncé délicatement par une providence décidément pleine d'humour. Cherchant en vain une chambre pour la nuit dans des hôtels tous pleins à craquer, à force d'insistance et de persuasion il parvint, je ne sais comment, à tirer un aveu indiscret d'un hôtelier batave. Une de ses chambres munies d'un grand lit n'était retenue que par un ecclésiastique français solitaire, non encore rentré des occupations, sans doute fort absorbantes, qui l'avaient amené dans les Provinces unies. Muni de ce renseignement, il arriva, ce qui paraît plus invraisemblable encore, à s'assurer la moitié du lit en question, avant que l'occupant légitime ait pu faire valoir ses droits.

Brisé de fatigue, il s'était endormi, quand le voyageur fit son apparition, et il n'entendit rien, ou ne voulut rien entendre, des protestations énergiques après lesquelles, en désespoir de cause, celui-ci s'étendit sur la moitié de lit qui lui restait et s'endormit à son tour.

Au petit matin, lorsque ces deux confrères dans le sacerdoce s'éveillèrent, notre homme crut devoir réparer son indiscretion en se présentant pour commencer dans les formes : « Dom Lambert Beauduin, moine du Mont-César, directeur des *Questions liturgiques et paroissiales* ». L'autre eut un sursaut et le regarda comme il eût regardé le diable sortant d'un bénitier. Puis, *compos sui* malgré tout, il dit simplement à son tour : « Père Navatel, *societatis Jesu*, rédacteur aux *Études* ».

Comme le dit Shakespeare : « *Misery acquaints a man with strange bed fellows !* »

Une page épique dans la vie de Dom Lambert était tournée, non sans maints épisodes, on le voit, dignes de figurer dans *Tintin et Milou* (qui est d'ailleurs une manière d'épopée belge). Mais il faudrait être naïf pour croire qu'il allait maintenant, dans la paisible Hollande, jouir d'un repos bien gagné. Il se considérait comme engagé dans une lutte qui ne pourrait finir qu'avec la guerre. Il ne lui faudrait pas longtemps pour s'aboucher avec l'Intelligence Service, et, la justice militaire allemande lui ayant fait toute la publicité désirable, cet organisme saurait tirer tout le parti possible d'un agent de cette force.

D'où de nombreux allers et retours entre la Hollande et l'Angleterre, sur le détail desquels il a gardé un silence professionnel trop profond pour que nous essayions de le percer. Mais ces déplacements lui laisseraient tout loisir pour faire connaissance avec le Royaume-Uni, et même l'Irlande. Il en tirerait parti pour s'instruire et s'édifier.

Fréquentant, quand il était à Londres, comme il l'a rappelé dans un article des *Questions*, les services de Westminster Cathedral, dont la perfection liturgique, trop rare dans le catholicisme anglais, le ravissait, il y lierait connaissance avec un des chanoines. Ecclésiastique anglican converti et ancien élève de Saint-Sulpice, c'est celui-ci, semble-t-il, qui lui ferait faire une **première découverte de l'anglicanisme**. Ainsi prendrait-il contact dès cette époque avec un évêque anglican, qui serait dans l'après-guerre un des pionniers du mouvement œcuménique, le **Dr Bell, de Chichester**.

Que de choses tout cela préparait pour l'avenir, c'est seulement aux lendemains de l'armistice qu'on commencerait à l'entrevoir.

Chapitre VI - EX ORIENTE LUX

Retournant au Mont-César, le Père Lambert y retrouvait, avec l'influence que lui avait valu le mouvement liturgique, en pleine reprise dans l'effervescence de l'après-guerre, le prestige tout neuf de ses activités patriotiques. Mais il faudrait bien mal connaître la psychologie des sociétés closes, les religieuses comme les autres, pour ne pas comprendre que plus d'un confrère le jugeait décidément encombrant. Malgré la confiance et la reconnaissance de son abbé, qui ne se démentiraient jamais, il n'est donc pas étonnant qu'il ait songé à réaliser une œuvre monastique nouvelle.

Ses années de retraite, d'un genre un peu à part, lui avaient permis de mûrir lentement un idéal vers lequel il s'orien-

taut déjà quand la guerre était venue. En 1920, la possibilité sembla s'offrir à lui de réaliser ce qu'il souhaitait.

Dans les cantons rédimés d'Eupen et Malmédy, rattachés au diocèse de Liège, l'évêque aurait volontiers encouragé une fondation d'un nouveau genre. La vie monastique s'y fût poursuivie selon toutes les exigences de la règle, mais les moines y auraient été au service de l'Église dans ses tâches pastorales, et plus précisément au service du diocèse.

Dom Lambert, en effet, quelles qu'aient pu être les raisons valables de l'exemption des monastères dans un passé où les évêques étaient de grands seigneurs trop peu soucieux de leurs devoirs religieux, la considérait comme anormale. Actuellement, il croyait qu'elle n'était plus que néfaste aux monastères eux-mêmes. Si les moines, disait-il, doivent quitter le monde, ils ne doivent aucunement quitter l'Église, même pas pour former une Église à part, une Église de «purs».

En même temps, l'attribution aux abbés, en suite de l'exemption, des insignes pontificaux et d'une prélature, copiant de l'épiscopat la seigneurie plus que le service, lui paraissait avoir faussé le sens de leur paternité spirituelle, et l'interprétation de la règle bénédictine. Le décorum, la distance de ses moines où l'abbé s'était vu installer l'empêchaient, trop souvent, c'était son avis, d'avoir avec ses moines l'intimité, la confiance, la simplicité des rapports que suppose une paternité véritable. Et l'idée moderne, guérangérienne, d'une quasi-sacramentalité de l'abbé-pontife, conférant *ex officio* une quasi-infaillibilité à l'exercice de son autorité, ne lui paraissait qu'une erreur théologique, apte seulement à soutenir une fausse mystique de l'obéissance. De la soumission d'esprit et de cœur du disciple envers le maître éprouvé qu'est l'obéissance d'après la règle, elle risquait de se transformer en une simple démission trop facile, entre les mains d'une autorité supposée capable de résoudre automatiquement, à la place du moine, tous ses problèmes. D'«école du service divin», le monastère devenait un asile de vieux enfants prolongés, à jamais incapables d'atteindre spirituellement l'âge adulte.

Le remède à ces déviations et à d'autres déjà évoquées, pensait-il, se trouverait dans une dépendance de l'autorité monastique à l'égard de l'autorité épiscopale, combinée avec un engagement de tous les moines au service de l'Église, selon leurs capacités.

Une propriété, déjà, était en vue. Mais, avant que le projet fût au point, une rencontre inopinée allait lui préparer une réalisation bien différente.

Vers la fin de l'année une figure ecclésiastique au moins aussi originale que celle de Dom Lambert Beauvuin allait faire son apparition au Mont-César. Il s'agissait du métropolitain de Lvov, en Galicie, chef de l'Église dite uniate, c'est-à-dire de cette portion de l'Église orthodoxe ukrainienne que l'Accord de Brest-Litovsk, lors d'un des remaniements de la Pologne au XVIII^e siècle, avait fait rentrer dans la communion de l'Église romaine.

On aurait pu attendre du comte **Andreas Szepticki**, promu à cette charge, qu'il accentuerait la politique traditionnelle du catholicisme polonais à l'égard de l'Église uniate, c'est-à-dire qu'il pousserait à fond son assimilation pure et simple à la tradition occidentale. C'était exactement le contraire qui s'était produit. C'est si vrai qu'ayant eu l'imprudance de mentionner avec éloge le nom du métropolitain devant un prêtre polonais, quelques années plus tard, je m'entendrais répliquer sèchement qu'il n'avait fait toute sa vie et de toute son œuvre que trahir sa patrie et sa foi.

Des incompréhensions de ce genre n'avaient jamais beaucoup préoccupé Mgr Szepticki. Il suffisait de le voir pour en être assuré. Ce Moïse de Michel-Ange avait gardé de ses origines aristocratiques polonaises une indifférence transcendante aux jugements que la plèbe pouvait porter sur ses faits et gestes. Mais la séduction, cordiale et étincelante à la fois, de ses manières, de sa conversation et de toute sa personnalité ne subjuguait pas moins les puissants de ce monde. Les facultés qu'il avait obtenues de Pie X pour réorganiser son Église comme il l'entendait paraissent incroyables, tant qu'on ne s'est pas fait une idée de l'homme qu'il était.

Ce qui l'amenait au Mont-César était le souci de développer une œuvre qui lui était particulièrement chère. Il y voyait à juste titre un des plus importants facteurs de la restauration de l'Église catholique ukrainienne dans la plénitude de ses traditions orientales. D'un petit groupe de paysans pieux, désireux de vivre une vie religieuse très simple mais très fervente, il était arrivé à former une communauté monastique, dans l'esprit du plus ancien monachisme. Un seul prêtre, pendant longtemps, y avait assuré la célébration liturgique. Le métropolitain l'avait encouragé à une délatinisation croissante, si bien que la communauté devenait pour l'Église uniate tout entière le pilote d'un retour au rite byzantino-slave le plus pur.

De plus en plus nombreux, ces studites, comme le métropolitain les avait appelés du nom du fameux monastère constantinopolitain dont la règle l'avait inspiré, commençaient, depuis la guerre, d'essaimer à partir de leur centre d'Ouniov. Mais, comme ils se développaient, ils avaient besoin de l'appui de moines plus cultivés. Le métropolitain venait frapper à la porte des grands monastères d'Occident pour chercher ce concours.

L'œuvre en soi, d'un monachisme laïc, d'une simplicité toute proche des origines monastiques, avec une part très grande faite au travail manuel, en même temps qu'à l'animation d'une renaissance ecclésiastique, à partir d'une vie liturgique authentique, correspondait à peu près exactement à ce que Dom Lambert, au même moment, achevait de concevoir et désirait entreprendre. Mais, comme il en avait été avec la liturgie, le charme n'opéra sur lui si fortement, au point de produire comme une nouvelle conversion, qu'à la faveur des idées théologiques, et plus particulièrement ecclésiologiques, jetées en lui par la conversation entraînée du métropolitain.

Celui-ci, en effet, ne se bornait pas à quémander une aide pour son Église, comme c'était le cas habituel des divers ecclésiastiques sportulaires des œuvres pour l'Orient, qui venaient périodiquement agiter devant les Occidentaux leur friperie plus ou moins pittoresque pour leur soutirer quelques hommes et surtout quelque argent. Bien trop grand seigneur pour s'abaisser à rien de tel, le métropolitain, s'il faisait miroiter comme eux la perspective, apparemment fabuleuse, d'un retour de l'orthodoxie orientale à l'union avec Rome, ne l'entendait ni ne la présentait de la façon courante.

Il ne cachait pas à ses auditeurs que jusqu'ici, et non sans excuses, les orthodoxes ne voyaient dans les Églises du rite oriental unies à Rome qu'une invention scélérate de l'Occident. Piper et capter les Orientaux par une fallacieuse promesse d'autonomie rituelle préparait simplement, disait-on, quand ils seraient tombés dans le panneau, une réduction plus ou moins forcée et accélérée à l'Église latine. Il allait plus loin. La survivance dans l'Église catholique d'Églises orientales unies, telle qu'on l'acceptait alors en général, lui paraissait aussi peu apologétique que ces réserves de Peaux-

Rouges où les Américains entretiennent, pour la récréation des touristes, les quelques tribus indiennes qu'ils ne sont pas parvenus à exterminer.

Mais, disait-il, il en serait tout autrement des Églises uniates le jour où, dans l'union avec le Saint-Siège, elles vivraient véritablement la plénitude de leur tradition propre. C'est elles-mêmes qui pourraient alors réapprendre à l'Occident la valeur impérissable, non seulement des traditions liturgiques de l'Orient, mais de l'idéal de vie monastique qui s'y est gardé, voire toute une tradition spirituelle et théologique : celle des anciens Pères, des Grecs et des Syriens, mais à bien des égards des Latins eux-mêmes. C'étaient là des richesses catholiques, au plein sens du mot, des trésors de l'Église une, que l'Occident n'aurait pu rejeter vraiment sans cesser d'être catholique. Mais il les avait laissées, entre ses mains, s'étioler, presque jusqu'à disparaître. Un concours efficace donné par des moines occidentaux à des moines orientaux pour en récupérer la plénitude les enrichirait donc eux-mêmes. Ainsi prépareraient-ils l'avènement d'une Église occidentale catholique en fait comme elle l'est en principe. Avec cette Église, la réunion n'apparaîtrait plus aux orthodoxes comme une capitulation, prélude d'une fatale déchéance, mais comme une reconnaissance et une confirmation de ce qui leur est légitimement le plus cher.

L'homme et ses idées avaient fait choc, aussi bien sur le cardinal Mercier que sur l'abbé du Mont-César. Il allait déclencher en Dom Lambert une évolution dont lui-même, sans le savoir encore, avait préparé tous les éléments dans les années qui précédaient. Déjà, que n'avait-il pas tiré d'une première prise de contact avec les textes liturgiques orientaux pour récupérer les idées mères de son mouvement liturgique ? Sur les anciens textes monastiques, sources orientales de saint Benoît lui-même, à l'invitation expresse de la règle, il s'était penché. Le Père de Régnon l'avait conquis aux contemplations trinitaires des Pères grecs, si consonantes avec la vision théologique qu'il avait extraite de la liturgie romaine. Voici que, maintenant, tout cela prenait forme, s'illuminait et en même temps commençait à se prolonger vers des perspectives infinies.

Cette «Église de la louange divine» dont la vision l'avait ravi, quels appuis nouveaux il lui découvrait dans l'ensemble de la tradition et à quelle expansion insoupçonnée ne la voyait-il pas promise ? Et quelle œuvre ecclésiastique un monachisme ramené à ses sources, régénéré par un retour à l'essentiel, pouvait-il ambitionner qui fût plus exaltante et qui lui convînt mieux que celle dont le métropolitain excitait l'espoir ?

Le premier effet de son emballement sur ses confrères, sauf sur quelques-uns, surtout parmi les jeunes, ne devait, hélas, qu'être la confirmation d'une opinion prête à se cristalliser. Il n'était décidément qu'un perpétuel agité, pour ne pas dire un inguérissable toqué.

Dom Robert de Kerchove, toutefois, non sans chercher à le modérer, avait été pour sa part trop bien gagné par le métropolitain pour partager cette opinion. Mais il sentait aussi la difficulté croissante pour Dom Lambert, soit de rester au Mont-César, soit d'entreprendre directement, sans rupture brutale avec la communauté, ce qu'il poursuivait encore en tâtonnant. Une requête venue de Rome, de l'abbé-primat des bénédictins, Dom Fidèle de Stotzingen, devait arriver sur ces entrefaites et lui fournir un moyen inespéré de trancher le nœud gordien.

Ce dignitaire, en effet, renouvelait d'une façon particulièrement pressante la demande qu'il envoyait périodiquement aux autres abbés de lui fournir, pour le collège bénédictin international de Saint-Anselme, des professeurs compétents. Il était alors particulièrement désireux d'avoir un religieux qui pût enseigner le dogme.

Dom Robert vit là une solution providentielle au cas Lambert. Il fournirait à ce moine qu'il aimait et estimait une occasion unique de mettre en valeur ses talents et d'exercer une influence. En même temps, il lui assurerait, dans une période d'activité féconde, avec une possible décantation de ses projets, une indépendance relative qui devait en rendre la réalisation éventuelle plus aisée. Mettant fin, en l'éloignant, aux jalousies, ou simplement aux incompréhensions, il apaisait du coup les conflits d'opinions ou de tendances qui agitaient la communauté.

Une objection paraissait de taille : ne serait-ce pas décapiter le mouvement liturgique en plein essor ? Mais Dom Lambert était le premier à souhaiter *in petto* de passer la main à des confrères plus jeunes, qu'il avait lui-même formés. La perspective d'un séjour à Rome, à ce moment où l'après-guerre préparait un renouvellement de toutes les activités ecclésiastiques, n'était pas non plus pour lui déplaire. Son envoi fut donc décidé à la satisfaction universelle.

Il peut être bon, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de dire ce qu'étaient ce collège de **Saint-Anselme** où Dom Lambert se voyait appeler, et cet abbé-primat qui le recevait. Le collège avait été fondé par Léon XIII en 1887, sur le mont Aventin, pour constituer un centre d'études théologiques offert aux bénédictins du monde entier. Il était un produit de ce large effort pour élever la culture du clergé, particulièrement des réguliers, qui avait été une des préoccupations majeures de ce grand pape. On ne peut dire pourtant que la réaction première des abbés bénédictins avait été très chaleureuse. Non sans excuse, ils avaient vu là un moyen, pour la curie, de centraliser l'ordre et de préparer, à plus ou moins brève échéance, sa conformation aux ordres modernes, d'un esprit tout différent de l'antique *ordo monachorum*. Ces craintes avaient reçu quelque apparence de justification lorsque le supérieur du monastère créé pour abriter l'école s'était vu gratifier du titre d'abbé-primat, bien que les pouvoirs effectifs qu'il pût en tirer pour l'heure fussent presque nuls.

Cependant, avec le remue-ménage de l'après-guerre, un certain dégel se faisait sentir. Sinon les professeurs, cédés toujours à regret par les abbés, des étudiants plus nombreux, et souvent de valeur, commençaient à grossir les rangs. L'actuel abbé-primat, moine beuronien de la plus exacte conformité à ce type qui lui paraissait l'idéal insurpassable de la vie bénédictine, allait être dès le début écartelé dans ses sentiments à l'égard du nouveau professeur qu'il venait d'acquiescer.

La qualité de son enseignement, son dévouement sans borne à ses élèves, le succès immédiat et profond qu'il aurait auprès d'eux seraient des données trop positives pour que l'abbé pût ne pas se féliciter de cette recrue. Mais, parmi ces Belges qui venaient de s'affranchir de la congrégation beuronienne, il était trop clair que celui-ci n'était pas de ceux qui voyaient là une simple formalité canonique, rendue nécessaire par le développement des monastères et par la rupture que la guerre avait provoquée.

L'abbé-primat ne pourrait jamais nier ni la régularité ni la ferveur de Dom Lambert. Mais ce ne serait jamais à ses yeux

ce qu'il appelait «un bon moine». Ce qu'il mettait sous ce mot est difficile à définir. Mais on s'aperçoit après coup, lorsqu'on relit ses jugements sur les élèves de Saint-Anselme qui devaient devenir les figures les plus marquantes de l'ordre bénédictin dans la génération montante, qu'aucun de ceux-ci non plus n'était un bon moine. En revanche, l'étaient tous les étudiants qui, n'ayant pas de problèmes, n'en créaient jamais pour l'autorité...

Quoi qu'il en soit, les années passées sur l'Aventin resteraient pour Dom Lambert parmi les plus épanouissantes de son existence. D'abord, il aimait Rome, cette Rome en particulier où son séjour l'établissait, celle à demi rustique encore et point tout à fait sortie du haut Moyen Age, où les basiliques, les catacombes, les martyria écartés le long des grandes voies solitaires maintenaient l'illusion que l'antique liturgie papale allait y dérouler, d'un moment à l'autre, ses fastes graves et recueillis. Mais il aimait davantage sans doute cette foule bigarrée de jeunes esprits avides qui découvrait autour de lui, dans l'éventail des diverses familles bénédictines, la variété des races et des cultures. Et puis, la Rome papale, dans ces années 20, foisonnait de personnalités savoureuses, débordantes de connaissances et d'idées. Des projets hardis et grandioses s'agitaient et germaient parfois, qui secouaient jusqu'aux cadres de la curie.

Que n'apprenait-on pas, à peine avait-on mis le pied dans la ville !

Juste arrivé, le Père allait tomber sur le phénomène sans doute le plus aberrant qu'il dût jamais rencontrer, ce qui n'est pas peu dire. Au collègue grec de la Via del Babuino, il s'était empressé d'aller faire connaissance avec un prêtre que Mgr Szepticki lui avait recommandé. Mais la révélation de visu passait même les descriptions colorées et divertissantes du métropolitain. Il s'appelait **Cyrille Korolevsky**, et c'était le plus prodigieux érudit qui fût en matières orientales. Lui-même offrait le prototype idéal du prêtre catholique d'Orient rebelle au moindre soupçon de latinisation. Il vouait à tout ce qui était latin une exécration à faire pâlir de jalousie Michel Cérulaire.

En réalité, il n'avait strictement rien d'oriental, sauf la barbe. C'était un vieux gamin de Paris dont le nom était Charon. Mais le goût du déguisement était chez lui poussé très loin. Des années plus tard, voulant voir de près ce qui se faisait au monastère de Chevetogne, il s'y présenterait comme hôte sous un autre nom d'emprunt, rasé, tondu pour la circonstance et affublé d'une espèce de tenue de boy-scout de son invention. Dès ses premiers pas dans le réfectoire, tous les moines le reconnaîtraient sans hésiter. Son séjour *incognito* fournirait à la communauté quelques jours de récréation particulièrement réussie. Après quoi, se félicitant sans doute du complet succès de son stratagème, il disparaîtrait, muni d'une provision de notes. On pouvait lui faire confiance pour en tirer les conclusions les plus biscornues.

Son érudition, encore une fois, était aussi prodigieuse par sa richesse que par son inégalité. Comme tous les érudits de ce genre, il n'a presque rien produit, et l'on ne sait trop s'il faut tellement s'en plaindre. Un livre qu'il a écrit, sur les langues vulgaires dans la liturgie, reste une mine de renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Mais, pour ne rien dire des autres, ses dix premières pages, qui ont été les plus influentes puisqu'elles se rapportent aux origines chrétiennes, ne sont guère qu'«une collection d'erreurs flagrantes et de mensonges impudents», selon la phraséologie d'un autre érudit romain auquel Dom Lambert devait aussi se lier.

De ce vivant pot-pourri, le Père tirerait tout de même une somme énorme de découvertes, assaisonnées de pintes de bon sang qu'il n'appréciait pas moins. L'une des premières et des plus précieuses trouvailles serait le récit, déterré par le Père Cyrille dans un vieux numéro de la *Revue bénédictine*, d'une audience de Léon XIII aux premiers élèves de Saint-Anselme. Le pauvre abbé-primat eût tout fait, s'il l'avait pu, pour en abolir le souvenir. Celui-ci ne pouvait tomber sur un résonateur plus apte à lui assurer tout le retentissement possible.

Le Pape, en effet, s'était ouvert ce jour-là des visées qu'il avait eues en fondant Saint-Anselme. Les bénédictins, par leurs traditions remontant à l'ère patristique, par leur vie monastique, par leur piété liturgique, lui paraissaient prédestinés à produire la réconciliation tant désirée entre l'Orient et l'Occident. Que cette école qu'il avait créée pour eux, leur avait-il dit, devienne un foyer d'études orientales. Elle mettrait à même l'ordre dont la devise est *Pax* de réparer la première et la plus tragique déchirure de la chrétienté, c'était son vœu le plus cher...

Les quelques jeunes moines admis à cette confiance du vieux pontife en étaient partis bouleversés, prêts à tout ce que leurs supérieurs leur demanderaient pour réaliser ce désir. Mais personne ne leur avait jamais rien demandé du tout. La pierre jetée dans les eaux profondes du silence bénédictin n'y avait pas soulevé la ride la plus légère.

Il faut ici faire une remarque assez curieuse, qui est la clef de bien des choses. La tradition beuronienne, et d'abord guérangérienne, avait fait de l'obéissance passive à l'autorité la vertu fondamentale du moine. Et cet ultramontanisme était le sien, qui consiste à faire des décisions pontificales, mais aussi du moindre désir exprimé ou seulement suggéré par le Pape, voire par le plus humble des *laterales pontificis*, la règle suprême de la foi et des mœurs. Mais ce petit fait et quelques autres révèlent que ni l'un ni l'autre principe ne vaut quand l'autorité, l'autorité romaine en particulier, fût-ce avec le plus de solennité ou de fermeté, vous prescrit quelque chose qu'on n'a pas envie de faire.

Dom Lambert se heurterait bientôt au mur de l'obéissance beuronienne, et il serait immolé à cet ultramontanisme qui exalte sans mesure les décisions prises à l'ombre de la chaire de saint Pierre, même quand elles ne répondent que peu ou point aux intentions les plus expresses de son occupant. Pour l'heure, il commencerait son œuvre nouvelle, et se préparerait les pires épreuves, en publiant sur les toits ce qu'on croyait avoir été à jamais étouffé par les épaisses tentures de l'antichambre pontificale.

Ce faisant, il allait au-devant des désirs connus du nouveau pape qui succédait, en février 1922, au trop court règne de Benoît XV. Pie XI, en effet, dès les premiers temps de son pontificat, montrerait qu'il s'intéressait passionnément à l'Orient en général, et à l'Orient slave en particulier : à cette énorme masse de la Russie qui paraissait encore, en ces années suivant la révolution d'octobre, hésiter dans un équilibre instable entre les voies où elle s'engagerait.

Déjà, pour cela, il s'était saisi d'un homme qui allait grandir peu à peu sous sa main protectrice, avant qu'une dégringolade subite le fît choir des dernières marches du Capitole et basculer par-dessus la roche tarpéienne. De ce R. P. (bientôt Monseigneur) **Michel d'Herbigny**, s. j., le Père Lambert n'allait pas tarder non plus à faire la connaissance. Après quelques rencontres, il penserait pouvoir le considérer comme un ami à toute épreuve, bien qu'un léger doute flotât peut-être à l'arrière-plan de son esprit, qu'il s'efforçait de chasser, comme la tentation d'un jugement téméraire, sans doute nourri en lui par ces fâcheux préjugés antijésuites dont les bénédictins ont tant de peine à se départir. Qui donc

écrivra jamais la biographie de Mgr d'Herbigny ? Nous n'oserions en tenter même l'esquisse. Mais il convient de s'arrêter tout de même devant cette figure. Bel homme, avec quelque chose de l'apparence ascético-philosophique d'un Soloviev, un étrange regard, homme du monde s'il en fût, écrivain fécond et pathétique, théologien scolaire qui arrive à être brillant, mystique et politique, Mgr d'Herbigny s'est vu soupçonner injustement du pire machiavélisme. Il n'était peut-être qu'un de ces trop habiles foncièrement naïfs, qui sont les premiers à se prendre les pieds dans leurs réseaux. On a pensé qu'il avait suggéré à Pie XI, croyant l'Église orthodoxe de Russie frappée à mort, une entente avec les bolchevistes pour la remplacer par une Église catholique que ce Possevino du xx^e siècle aurait été tout prêt à introduire en contrebande. C'est le créditer de plans bien plus arrêtés que ne pouvaient être les siens. Plus qu'à Richelieu, c'est à Perrette et son pot au lait qu'il ferait songer, et pas seulement pour ce que le Père Lambert appelait avec indulgence ses rêves rouges et verts.

Pour l'heure, par d'Herbigny, l'auguste pontife allait être informé qu'il y avait à Saint-Anselme un petit moine belge capable et besogneux, que l'idée de répondre enfin aux vœux de son illustre prédécesseur remplissait d'aise et que la Russie, par l'intermédiaire de Szepticki, avait conquis déjà. Lui, d'Herbigny, se faisait fort de l'atteler au grand dessein, dont personne ne savait encore trop ce qu'il devait être, sinon qu'il fallait qu'il fût et qu'il fût bientôt.

Pendant que ces communications se chuchotaient *intra cubicula* sous les lambris du Vatican, Dom Lambert ne perdait pas son temps sur l'Aventin. Une fois de plus, il galvanisait son jeune auditoire monastique. Et, comme jadis il avait fait prendre la partie la plus juvénile du Mont-César sur les idées de saint Pie X, ou celles qu'il lui attribuait généreusement, cette fois, avec une base de départ plus large et qui semblait plus solide, il n'avait pas de peine à coaguler toute la crème de l'intelligentsia bénédictine.

J'ai sous les yeux les journaux tenus à cette époque par deux étudiants, qui seraient de ses collaborateurs également enthousiastes, quoique inégalement persévérants, dans l'œuvre future. On y voit la fermentation de ces jeunes têtes. Dom Fidèle se fût évanoui s'il avait pu lire ces pages écrites fébrilement dans des cellules voisines de la sienne. Ce n'était pas seulement ce qu'on n'appelait pas encore l'œcuménisme qui les remplissait, ou plutôt ce n'était là que la plus grande gerbe où commençaient à se rassembler les épis des semailles bibliques, liturgiques, patristiques, d'où devait sortir tout le renouveau actuel.

Parmi les récepteurs les plus sensibles à tout ce qu'émettait Dom Lambert, il faudrait citer un jeune moine français de Farnborough, qui n'entrerait pas dans l'œuvre d'Amay, car il serait happé par Ouniov, au moins pour une heure. Je ne trahirai pas son nom, car bien qu'un admirable petit livre l'ait rendu d'un coup célèbre, il a su y préserver un anonymat qu'il ne m'appartient pas de déchiffrer. Déjà perçait en lui un séducteur, plus fascinant s'il se peut que Dom Lambert. Mais aussi, et en cela il était bien différent de ce solide paysan hesbignon, un esprit sans attaches, qui ne tenait pas plus à retenir ceux qu'il captait qu'il ne serait jamais retenu lui-même par rien ni personne. Il était de ceux qui reçoivent une idée dans sa gangue et en font sortir à l'instant un joyau de Golconde. Aux patientes et toujours (ou presque toujours) prudentes formules de Dom Lambert, il substituerait des essais, parlés ou écrits, dont la perfection achevée enchantait. Véritables poèmes théologiques, de la prose la plus limpide, il les prodiguait sur sa route, comme autant de cristaux qu'il laissait éclater derrière lui, mais dont les fragments phosphorescents retiendraient inlassablement ceux qu'il avait déjà dépassés.

Autour de lui comme en dehors de lui, se resserrait peu à peu une pléiade ou une galaxie de jeunes moines. Il devait s'y trouver les colonnes qui soutiendraient l'œuvre quand son Atlas aurait été touché par la foudre, mais aussi pas mal de météores qui passeraient et disparaîtraient, pour reparaître parfois en des points inattendus de l'horizon. Les deux sortes n'étaient pas si faciles à distinguer à l'avance. Dom Lambert s'y tromperait plus d'une fois.

Évidemment, tous ces gens-là n'étaient pas de bons moines, en tout cas au sens du primat. Mais le pire peut-être est qu'il y en avait suffisamment, même dans cette dernière catégorie, pour ajouter aux torts déjà irréparables de Dom Lambert l'accusation supplémentaire d'être un corrupteur de la jeunesse.

Pour l'instant, il avait tout de même trop le vent en poupe pour que son supérieur pût faire plus que le freiner par une inertie discrètement gémissante. Le cardinal Mercier, mis au courant des nouveaux projets, qui avaient l'agrément le plus élevé, s'y associait, non seulement de tout son cœur, mais de toute sa voix : une voix qui portait loin et haut. Et Mgr Szepticki survenait toujours à l'improviste, pour remonter les courages et faire avancer les affaires, d'un grand coup de pouce michel-angélique.

Peu soucieux d'être la proie des espionnages ou cancans cléricaux, il descendait dans quelque grand hôtel de la Via Vittorio Veneto, où les conjurés dont il était la puissance protectrice accouraient. On l'y trouvait parfois au saut du lit, dans des pyjamas de soie noire et des babouches de grand Turc. Mais il ne perdait pas une seconde pour stimuler les énergies ou exciter les imaginations. Chez lui d'ailleurs, comme chez Dom Lambert, le réalisme accompagnait toujours les visions. Sentait-il les jeunes moines dégoûtés du beuronisme anselmien rêver d'une laure idéale où ils allaient le supplier de les admettre sur-le-champ, il savait les ramener sur la terre. Ses studites eux aussi étaient des hommes, leur disait-il, et ce n'étaient point de bons bourgeois ou des nobliaux comme on en rencontrait dans les abbayes occidentales, mais des moujiks. Il racontait alors comment ces braves gens, croyant offrir à leur évêque et leur père leur meilleure vodka, l'avaient une fois régala d'un verre de pétrole...

Avec tout cela, Dom Lambert, soucieux de ne pas bâtir sur la comète, hésitait encore entre plusieurs plans possibles. Jusqu'aux jours où il faudra poser la première pierre de l'œuvre, quatre possibilités se présenteront à lui, en fonction d'une foule de facteurs en perpétuelle modification. Ou bien tout simplement partir pour Lvov avec un groupe, se faire studites et attendre les possibilités futures qui en résulteraient. Ou bien fonder en Belgique le monastère du type inédit longuement caressé, pour en faire aussitôt en Occident un centre de préparation à l'union. Ou, plus modestement, revenir au Mont-César, pour y établir en marge mais non en dehors de la communauté un groupe particulier, à la manière des bollandistes, et s'y mettre à l'œuvre envisagée. Ou enfin, sans fonder ni organiser encore rien de définitif, faire un essai, disons de trois ans, avec les disciples qui se présenteraient, de manière à se laisser guider par l'expérience.

En 1923, Dom Lambert obtint de son abbé l'autorisation d'aller d'abord voir les possibilités que présentait Ouniov. Plutôt que de s'y installer avec ses recrues possibles, il envisageait à ce moment de prendre un premier contact avec les

moines ruthènes, avant d'en recevoir dans une maison bénédictine d'études où ils seraient les instructeurs autant que les élèves de ses futurs compagnons.

Cette année-là, la chose ne put se faire. Mgr Szepticki, en effet, avait lui aussi ses grands desseins. Il ne tombait du ciel à Rome ou ailleurs pas seulement pour assurer des appuis au développement de ses chers studites. A l'abri de cette activité inoffensive, il en poursuivait d'autres. En ces temps où les diplomates, de Versailles, passaient à Trianon ou Saint-Germain, refaisant d'une banlieue à l'autre la carte de l'Europe, il essayait d'enfoncer son coin dans ce puzzle pour une Galicie indépendante. Il espérait qu'elle pourrait être un point d'attraction dans l'Europe catholique pour une Russie un jour réconciliée, et, ce faisant, restait persuadé de servir mieux les vrais intérêts de la Pologne que le chauvinisme qui s'y exacerbait de jour en jour. Comment, pensait-il, un pays qui a tant souffert d'être la proie partagée entre de puissants voisins pourrait-il maintenant être lui-même en retenant de force des allogènes ?

Ce point de vue a peut-être reçu quelque justification des événements ultérieurs. Mais, à cette époque, pour les gouvernants polonais, c'était pure trahison que l'envisager. Comme le métropolitain venait de rentrer chez lui pour y préparer les voies au Père Lambert, celui-ci apprit que son hôte s'était fait coffrer en repassant la frontière. Heureusement pour lui, il se révéla en prison plus incommode encore que dans son archevêché. Les Polonais furibonds durent bientôt le relâcher, ayant fait de lui définitivement, par cet impair, le héros et le martyr de la patrie ruthène.

C'est seulement lorsque prendrait forme l'œuvre bénédictine de l'union, comme on commençait à l'appeler déjà, que Dom Lambert ferait enfin, au printemps de 1925, le voyage tant désiré de part et d'autre.

Décisive, l'année 1924 aurait vu avant cela s'accumuler les événements sensationnels.

Talonné par Mgr d'Herbigny auquel il venait, en la créant, de confier la commission *Pro Russia*, sorte de comité de salut public qui coifferait toutes les affaires concernant la Russie, encouragé décidément par le cardinal Mercier qui était entré pour sa part dans l'«unionisme» comme nous allons le voir, poussé sans doute à faire vite par les prodromes de la première conférence œcuménique, d'origine protestante, qui allait se tenir à Stockholm en 1925, Pie XI avait brusqué les choses.

A une lettre du cardinal Mercier, qu'accompagnait un rapport de Dom Lambert (à moins que ce ne fût le contraire), le Pape avait répondu par un bref apostolique, *Equidem verba*.

Quand on compare la lettre et le bref, il devient évident que Pie XI, en homme qui n'aimait pas qu'on perdît son temps, avait envoyé simplement le texte cardinalice aux gaufriers de la congrégation des brefs, avec mission de le couler à peu près tel quel dans le latin turgescent qui est de rigueur. Cette fois, Dom Lambert pourrait citer et commenter des paroles pontificales sans qu'on fût en droit de lui reprocher d'y mettre après coup ce qui n'y était peut-être pas encore quand l'anneau du pêcheur y avait déposé son empreinte. De la lettre de Mercier, en effet, il était encore une fois l'auteur, aussi bien que du rapport conjoint.

Du jour au lendemain, les idées hier encore jugées saugrenues d'un moine turbulent devenaient les volontés de la *Santità di Nostro Signore*. Le mieux (ou le pire) est que cela s'inscrivait dans le cadre d'une épître adressée à l'abbé-primat, où pas le moindre soupçon ne transperçait qu'il pût l'accueillir autrement qu'avec des transports de soumission respectueuse. En fait, le Pape avait pensé d'abord adresser sa lettre à Dom Lambert. Mais celui-ci préférait à cet excès d'honneur personnel que l'ordre fût remis dans le bain une fois pour toutes. Mgr d'Herbigny avait donc rappelé à Pie XI que c'est en curie une loi des Perses et des Mèdes de ne jamais s'adresser aux religieux par-dessus la tête de leurs supérieurs généraux.

Equidem verba est daté du 21 mars 1924. Le 20 janvier 1925, Dom Fidèle de Stotzingen, désespérant de pouvoir en retarder ou empêcher plus longtemps l'exécution, écrivait à Dom Robert de Kerchove. Celui-ci, au moment de mourir, chercherait à détruire ce document. Mais, comme il arrive souvent dans ces cas-là, le feu n'en a pas voulu. Je n'en citerai que ce qui concerne mon héros.

Quant au R. P. Lambert Beauvuin et ses projets, permettez, mon Révérendissime et bien cher Père Abbé, que je vous expose en toute franchise mon humble avis. Je vous prie cependant de considérer ces communications comme absolument confidentielles et de pourvoir qu'elles ne viennent jamais dans d'autres mains.

1. Vous savez, mon Révérendissime Père, que j'estime beaucoup Dom Lambert. Il est foncièrement bon et pieux, capable de grands sacrifices, plein d'énergie et a vraiment beaucoup de belles qualités. Cependant, je vois dans son caractère trois grosses lacunes.

a. Homme d'un tempérament fort sanguin, il a une imagination extrêmement vive, il devient feu et flamme pour ses «projets», il y voit seulement les côtés favorables et perd la possibilité de comprendre d'autres considérations. Quand il se met à la réalisation d'un projet, il le pousse avec une volonté qui ne connaît pas d'obstacles. C'est la raison pour laquelle il manque quelquefois de pondération et d'équilibre.

b. La violence de son tempérament le porte, pas rarement, à des paroles peu considérées, comme vous le remarquez bien dans votre lettre. Parce qu'il est feu et flamme pour l'Orient, il dit quelquefois des choses qui pourraient être interprétées comme un mépris de l'Église occidentale. Comme on n'exerce pas au Mont-César cette activité qu'il envisage, il dira qu'il n'y a pas assez d'activité et de vie, etc.

c. Homme fortement porté à l'activité extérieure, il n'a jamais complètement compris le travail de la cellule. C'est du reste souvent le cas avec ceux qui ont été prêtres séculiers.

Ces qualités et ces lacunes se feront naturellement valoir aussi dans son œuvre pour la Russie. Avec son énergie et son talent d'organisation, surtout par son amour ardent pour la sainte Église, il semble uniquement qualifié pour une telle entreprise. D'autre part, il faut s'attendre qu'il fasse quelques imprudences dans ses paroles et - s'il n'est pas continuellement contrôlé - aussi dans ses «écrits». Par la violence de son tempérament et le manque d'équilibre, il est moins qualifié pour être supérieur d'une maison. Et il faut craindre que cette maison n'ait pas ce caractère vraiment monastique que le Saint-Père demande et qui est absolument nécessaire pour la Russie.

2. Quant au projet concret de Dom Lambert, je n'ose pas encore me prononcer, quoique nous en avons (sic) déjà parlé plusieurs fois longuement. Il faut que je l'étudie encore plus au fond. Certainement ce projet est conçu d'une

manière plus large que le plan tracé par le Saint-Père. Le Saint-Père avait restreint notre tâche à l'apostolat pour le monachisme russe.

On me pardonnera d'interrompre un instant cette lecture pour remarquer que ce qui précède et ce qui suivra montre ce qu'il faut penser de cette divergence supposée.

Mais reprenons :

Dom Lambert voudrait fonder une œuvre universelle pour l'union des Églises avec le but concret

- a) de préparer les âmes pour cette union par des études «approfondies» sur toutes les matières qui s'y rapportent et par des conférences et des publications relatives ;
- b) d'organiser les «masses» pour le travail nécessaire ;
- c) de recueillir les fonds nécessaires pour cette œuvre, surtout pour les fondations «futures» de monastères paléo-slaves...

Tout bien considéré, je crois que Dom Lambert pourra vraiment faire un grand bien en créant cette œuvre et qu'elle aidera beaucoup notre œuvre particulière, c'est-à-dire la création du monachisme paléo-slave, si vous pouvez mettre à son côté de bons Pères qui le complètent sous le point de vue spécifiquement monastique (par exemple un bon maître des novices) et si vous tenez fermement la direction et le contrôle de l'œuvre dans vos mains...

On m'excusera d'avoir cité longuement cette prose filandreuse. Il y est déjà visible que les défauts, réels ou supposés, de Dom Lambert, dès cette époque où il n'avait encore rien fait, étaient soigneusement mis en réserve pour servir, le moment venu, à ruiner la réalisation qu'il essaierait de donner aux intentions que le Pape avait faites siennes. Au même moment, les circonstances préparaient au primat un concours inespéré, en offrant à Dom Lambert une occasion d'élargir les projets pontificaux, loin de les resserrer à l'extrême, comme l'esprit si particulier d'obéissance ultramontaine chère au «bon moine» qu'était le primat l'eût attendu de lui. Le cardinal Mercier s'était engagé dans les conférences de Malines. Il y avait non seulement embarqué Dom Lambert avec lui, mais, par un faux mouvement bien intentionné, il allait le jeter à la mer dès le départ.

CHAPITRE VII - AMAY

Trois jours exactement après le bref *Equidem verba*, le Pape avait envoyé une lettre de félicitation et d'encouragement au cardinal Mercier pour les **conférences** en cours à **Malines**, entre catholiques et anglicans. Le cardinal à son tour, peu avant la fondation d'Amay, publierait une pastorale à ses diocésains où il leur expliquerait magnifiquement le sens de cet effort de compréhension et de rapprochement. Dom Lambert dirait souvent que c'était en même temps le sens de son propre effort que le cardinal avait exprimé là d'une façon définitive. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les conférences de Malines devaient, par la suite, être considérées comme le péché originel d'Amay par bien des gens influents dans l'Église.

Il faut pourtant reconnaître qu'avec la fondation de novembre 1925, les conférences n'auraient qu'un lien tout extérieur et des plus ténus. Ce lien, en effet, se réduisait à ceci que Dom Lambert, pendant l'hiver précédent, avait rédigé, à la demande du cardinal Mercier, un mémoire sur les perspectives possibles de ce qu'il devait appeler l'Église anglicane «unie mais non absorbée». Lui-même ne paraîtrait pas aux conférences. Le cardinal y lirait simplement ce rapport, en le faisant sien sans réserves, bien que l'abbé-primat, s'il avait pu le connaître, eût eu cette fois quelque justification à soutenir que cet enfant terrible avait dépassé les intentions premières.

Nous ne pouvons retracer ici l'histoire de ces conférences qui a été faite par d'autres, et bien faite. Il faut au moins en dire un mot pour que la suite soit compréhensible.

Il s'agissait de conversations amicales entre quelques anglicans et quelques catholiques, destinées à préciser les positions respectives. Le premier moteur en était **Lord Halifax**, président de l'English Church Union, association d'ecclésiastiques et de laïcs anglicans des plus «haute Église» et désireux alors d'un rapprochement avec Rome. Le cardinal Mercier avait été sollicité de donner son patronage et l'hospitalité de son palais aux rencontres, parce qu'elles paraissaient plus faciles à poursuivre sur le continent qu'en Angleterre, et qu'aucune haute personnalité catholique, dans ces années de l'après-guerre, ne jouissait d'un prestige comparable.

On ne peut se dissimuler les divers handicaps qui grevaient dès le départ les conférences de Malines. Comme le cardinal Mercier l'avait tout de suite redouté, mais bien plus qu'il ne le prévoyait, elles susciteraient fatalement la mauvaise humeur de la hiérarchie catholique en Angleterre. Elles ne seraient pas vues avec beaucoup plus de sympathie par la hiérarchie anglicane. Derrière cette double prévention, quelles que fussent la sincérité, la piété de Lord Halifax, il faut reconnaître qu'il portait avec lui une dangereuse équivoque. Anglican très attaché à son Église, mais pratiquement à peu près catholique de foi et de pratique, il risquait d'illusionner les catholiques sur l'état véritable de l'Église anglicane. Les autres anglicans qui viendraient à Malines, le Dr Gore en particulier, corrigeraient ce mirage dans une certaine mesure. En revanche, l'introduction du mémoire Beauvuin dans le débat devait tout brouiller.

Non seulement ce rapport contenait des erreurs graves, mais il était en lui-même une erreur plus grave encore. Alors qu'on devait s'efforcer de préciser de part et d'autre où l'on en était exactement, il se plaçait dans l'hypothèse d'une unité dans la foi déjà atteinte. Sur cette base, il dressait un plan qui ne pouvait être que chimérique. L'image d'un patriarcat anglican uni, où la liturgie, le droit canon anglicans, les usages traditionnels de l'anglicanisme seraient sauvegardés était copiée sur la situation faite en principe aux Églises orientales unies à Rome. Mais elle méconnaissait le fait que rien, ni dans le passé ni dans le présent de l'Église anglicane, ne permettait d'assimiler sa situation à la leur.

Il y avait bien pis. Ne pouvant négliger l'existence d'une Église catholique en Angleterre, déjà présente côte à côte avec l'Église anglicane, c'est de cette Église qu'on envisageait tranquillement l'absorption, dans l'hypothèse de l'Église anglicane «unie mais non absorbée». Toutes les conséquences en étaient tirées, jusques et y compris la suppression des sièges épiscopaux créés au XIX^e siècle, avec la démission de leurs titulaires...

Si la seule production de ce document par le cardinal dans le secret des entretiens avait fait, sur les plus rassis des

participants, l'effet d'une gaffe irrémédiable, que serait-ce quand Lord Halifax l'aurait rendu public ! Qu'il ait pu le faire, et sans se préoccuper d'une autorisation préalable soit du prélat soit de son rapporteur, trahit la profondeur de son immersion dans le rêve.

Mais désormais, pour la hiérarchie catholique en Angleterre, Dom Lambert Beauduin ne serait plus que l'homme qui l'invitait à s'immoler en holocauste sur l'autel d'une utopie, et sa fondation ne sortirait de terre, indubitablement, qu'avec le dessein de hâter ce hara-kiri unioniste.

Le cardinal Mercier devait mourir en 1926. Mais on peut se demander si le rapport n'avait pas été plus fatal que cette mort pour l'avenir, ou l'absence d'avenir, des conférences. En revanche, vivant, on eût hésité à l'attaquer lui-même : il était trop grand. Mort, il ne serait plus là pour préserver celui en qui l'on voyait maintenant son âme damnée de payer doublement à sa place.

Tout cela dit, on peut plaider de fortes circonstances atténuantes pour le cardinal et pour son rapporteur. L'équation implicite entre le cas de l'Église anglicane et celui des Églises d'Orient est indéfendable, mais le mémoire Beauduin avait tout de même le mérite de **reconnaître que chez les anglicans comme chez les orthodoxes (et l'on pourrait aux anglicans joindre les protestants) tout ce qui est différent de l'Église catholique actuelle n'est pas pour autant condamnable**. Des choses existent, dans les communautés chrétiennes plus ou moins éloignées de la foi catholique, qui ne sont pas incompatibles avec cette foi, qui seraient même, développées en harmonie avec elle, une richesse positive pour l'Église catholique. Réciproquement, des choses se trouvent dans l'Église catholique aujourd'hui qui paraissent à première vue lui être essentielles, mais qui, en fait, pourraient très bien, sinon disparaître, au moins cesser d'y être exclusives, sans détrimement, voire avec avantage.

Cette double idée, sous-jacente à tout le mémoire et qui ne serait pas ce qu'on y trouverait le moins choquant, est une idée que tous les catholiques responsables, de nos jours, admettent plus ou moins. Il ne pourrait être question sans cela d'un œcuménisme catholique. Le mémoire, sous son enveloppe utopique, garde le mérite, qui n'est pas mince, d'avoir mis sur la voie de ces découvertes.

J'ajouterai que même l'idée de sacrifices aussi exorbitants que ceux qu'il envisageait pour l'Église catholique, ou suggérerait à ses plus hauts dignitaires, n'est point si méprisable, même si l'application concrète dans le cas donné pouvait à bon droit paraître cavalière. Dom Lambert, au surplus, n'avait rien inventé. Il s'était borné à ressortir, en l'appliquant, il est vrai, à des circonstances très évoluées, une parole d'un vicaire apostolique anglais, qu'on peut trouver dans toutes les histoires complètes du mouvement d'Oxford. Et n'est-ce pas une des plus grandes leçons de Jean XXIII que la nécessité pour tous les catholiques, à commencer par les plus élevés en dignité, **d'être prêts à bien des sacrifices s'ils veulent jamais retrouver leurs frères actuellement séparés ?**

Utopistes, donc, incontestablement, en cette affaire, Dom Lambert et son cher cardinal avec lui l'ont été autant qu'on peut l'être. Mais peut-être fallait-il passer par de telles utopies pour réintroduire dans les esprits certaines vérités de bon sens ?

En tout cas, le rapport de Dom Lambert, en plus de l'explication qu'il fournit à ses déboires ultérieurs, montre bien quel bouillonnement d'idées se poursuivait en lui dans l'heure décisive où son œuvre capitale se préparait à naître. Peu de temps après, ayant quitté Saint-Anselme au printemps de 1925, il réaliserait son vieux projet de visite à Lvov et à Ouniov.

Pendant ses derniers mois à Rome, il s'était préparé à ce voyage en fréquentant l'Institut oriental, fondé dans la Ville éternelle par Benoît XV. Le but de cette école avait été de mettre à même catholiques orientaux et orthodoxes d'étudier l'Orient chrétien d'un point de vue qui, restant pleinement catholique, cessât d'être seulement latin. Avec sa puissance d'assimilation, il avait tiré en un temps record le maximum possible de cette initiation préalable. Mais le contact direct lui en enseignerait bien davantage.

Le métropolitain, qui avait multiplié de longue date ses relations avec les orthodoxes, l'encouragerait à déborder les frontières du catholicisme oriental. Son séjour en Galicie serait marqué ineffaçablement par quelques jours au monastère orthodoxe de Potchaïeff, où il se trouverait pour la fête de l'Annonciation. Après l'accueil fraternel qu'il y recevrait, il devait être impressionné non tant par la splendeur de la célébration liturgique que par la participation des fidèles à la prière des moines et l'influence du monastère sur une Église dont il apparaissait comme le foyer. De cette expérience, il tirerait, avec une confirmation de ses vues sur le rôle des monastères, une inspiration directe pour ce qu'il allait mettre sur pied.

Les moines d'Ouniov ne le décevraient point, mais, il le sentirait aussi, quelque intéressant et sympathique que fût leur effort, ce qu'il avait entrevu et allait entreprendre ne pouvait s'y réduire. Le problème des Églises catholiques orientales à ranimer ne cessait pas de lui être cher, mais, comme le métropolitain, **il comprenait qu'il devait être englobé, dépassé, par le problème d'une ouverture catholique à l'Orient chrétien, voire, au-delà de l'Orient, à toute la chrétienté séparée de Rome**. Ses premières rencontres avec l'orthodoxie lui faisaient voir de mieux en mieux un point qu'il avait noté dans son rapport au Pape : **l'importance des contacts déjà pris entre orthodoxes et anglicans**. D'où l'impossibilité de détacher le problème Orient-Occident du problème de l'union dans ses plus larges perspectives.

Le travail que le cardinal lui avait demandé avait aiguisé ce sentiment. Il y avait d'ailleurs projeté une sympathie que ses séjours en Angleterre avaient éveillée bien avant cela pour les offices anglicans, la culture et la piété anglicanes.

Mais aussi, sensible comme il le sera toujours à l'égard de tous ces mouvements de l'esprit humain que travaille un Esprit qui passe l'homme, il ne pouvait ignorer le frémissement qui traversait la chrétienté non romaine. Les grandes conférences de Stockholm et de Lausanne se préparaient. Il était bien trop avisé pour courir tous les lièvres à la fois, mais le moment étant venu de mettre la main à la charrue, il voulait tracer un sillon qui préparât toutes les ouvertures possibles.

Car il n'y avait plus à tergiverser, le moment était venu. Il était même légèrement dépassé, par une faute qui n'était pas la sienne. Pie XI avait si bien pris à cœur les suggestions qu'il avait adoptées qu'il s'étonnait que rien ne fût encore fait. Créant le *Russicum*, un institut pour la formation de prêtres destinés à la Russie et confié aux confrères de Mgr d'Herbigny, il leur dirait, par un de ces ronchonnements majestueux qui étaient dans sa manière : « Je comptais sur les bénédictins pour s'en charger, mais ils ne sont pas prêts ».

La lettre *Equidem verba* demandait leur concours à toutes les congrégations bénédictines. Elle envisageait dans un

premier temps que chaque congrégation particulière, ou au moins chaque pays où les bénédictins se trouvaient établis, consacraient un monastère à l'œuvre de l'union à préparer. Mais cela devait être le prélude à une congrégation monastique orientale, dont le centre s'établirait à Rome, dans un futur évidemment imprécisé. En attendant, tout l'ordre était invité à préparer des sujets en les envoyant étudier à l'Institut pontifical oriental.

Dom Lambert ne s'était fait aucune illusion sur l'impréparation de l'ensemble de l'ordre à entreprendre la tâche sur un si vaste plan, non plus que sur la médiocre bonne volonté que le primat déploierait pour transmettre ces directives. C'est seulement après une seconde Guerre mondiale que les bénédictins confédérés commenceraient à prendre au sérieux, dans leur ensemble, le programme proposé. Pour l'heure, le document pontifical avait consacré les principes qui permettaient à l'abbé du Mont-César, le seul qui fût près à s'engager dans cette voie, de prendre les dispositions pour le faire.

Celles-ci se concrétiseraient dans l'autorisation donnée à Dom Lambert, avec la confirmation expresse de la sacrée congrégation pour l'Église orientale, d'associer, pour concourir à la fondation, aux quelques sujets du Mont-César qu'il lui confiait dans ce but, les moines que leurs abbés respectifs voudraient bien lâcher. Après avoir longtemps voulu s'établir d'emblée à Rome, autour d'un noyau de studites venus s'y former, il paraissait plus sage de commencer plus modestement par un essai en Belgique. Le terrain déjà obtenu à Pepinster, auprès du pèlerinage de Tancremont, pourrait servir à une construction future. Mais les bâtiments qui s'y trouvaient n'étaient ni suffisants ni bien appropriés. La chance voulut qu'on pût acquérir la maison juste abandonnée à **Amay-sur-Meuse** par des carmélites. On avait là un monastère minuscule, très pauvre, ce qui ne déplaisait point, mais tout bâti et suffisant pour la petite communauté qui allait y faire ses essais.

C'est ainsi que «moines d'Amay» deviendrait vite synonyme de «moines de l'union», à ce point que la communauté développée, une fois transportée à Chevetogne, retiendrait le nom désormais fameux de son premier habitat. De cette fondation, Dom Lambert avait espéré longtemps qu'un bénédictin au magnifique passé de fondateur et de missionnaire, qui ne lui avait jamais ménagé sa sympathie, Mgr Gérard van Caloen, accepterait d'être le premier supérieur. Il n'assurait cette charge lui-même que devant le refus persistant de cet ami.

En octobre 1926, le travail de mise en route serait suffisamment avancé pour qu'on érigeât un noviciat canonique dans la maison d'Amay, laquelle deviendrait, en juillet 1928, un prieuré *sui juris*, indépendant des congrégations bénédictines existantes et relevant directement du Saint-Siège.

Mais c'est dès l'automne 1925, alors que ses premiers compagnons le rejoignaient peu à peu dans son carmel désaffecté, que Dom Lambert avait tracé le programme définitif de son œuvre. Après quarante ans passés, ou peu s'en faut, il en reste comme la justification permanente, dont l'expérience n'a fait qu'attester la profonde sagesse.

Ce texte se présente comme un commentaire de la lettre *Equidem verba*, dont il suit le texte traduit, dans les petits volumes imprimés. Sous une forme mise à la portée du grand public, il y reprend les idées, et souvent les mots, de son rapport au Pape. Les moines de l'union veulent s'y consacrer à cette tâche, y est-il dit, en vertu même de leur attachement au Saint-Siège, d'où sont venus des appels de plus en plus pressants à le faire. Pour cela, selon l'esprit des souverains pontifes, ils veulent, en pleine fidélité à l'Église romaine, se faire une âme orientale : redécouvrir toutes les richesses propres à l'Orient chrétien et s'en imprégner à fond. C'est dans le même but qu'ils veulent être aussi parfaitement moines qu'il est possible, parce que la vie monastique, comme les Papes l'ont rappelé, vient de l'Orient et que les moines en Occident, plus que personne, sont restés proches, par toute leur tradition spirituelle, du christianisme oriental. Et c'est pour cela enfin qu'ils veulent se faire une âme aussi catholique que possible, abandonnant tout préjugé particulariste, racial ou national, et notamment bien décidés à tout mettre en œuvre, autant qu'il dépend d'eux, selon ce que les mêmes pontifes ont dit et répété, pour que catholicisme ne puisse plus être confondu avec latinisme.

Leurs moyens d'action seront d'abord la prière liturgique, et particulièrement l'initiation d'eux-mêmes puis des autres à la liturgie orientale, puis la propagande des enseignements des papes sur cette question du rapport entre Orient et Occident chrétiens, et, dans cette ligne, le développement, en Occident, d'une vraie connaissance de l'Orient et d'une ardente sympathie pour ce qu'il est en fait. D'où l'insistance sur des études approfondies, de l'Orient d'avant le schisme, mais aussi des développements qui s'y sont poursuivis depuis lors. D'où **plus spécialement l'attention qui devra être donnée aux rapprochements en cours entre orthodoxes et anglicans.**

A cette œuvre indirecte, une œuvre directe devra se joindre. Elle commencera par l'hospitalité accordée à tous ceux, catholiques ou non, que le problème préoccupe. Ceci préparera des séjours en Orient des moines eux-mêmes, avant qu'on puisse songer à la fondation là-bas, déjà prévue, attendue, d'un puis de plusieurs monastères qui, loin de viser à aucune latinisation, feraient sur place la preuve de la possibilité de réaliser un catholicisme pleinement catholique en même temps que pleinement oriental.

Des rééditions de ce programme se complèteraient d'articles écrits un peu plus tard, où l'on voit nettement distingués les trois problèmes des conversions individuelles, des réunions en corps d'Églises entières, et de ce que Dom Lambert appelle «la méthode psychologique du **rapprochement sans but précis de prosélytisme**». Lorsqu'on relit aujourd'hui ces dernières pages en particulier, on est frappé de la merveille d'équilibre dans le jugement théologique et pratique qu'elles constituent. Même après que ces questions paraissent avoir tant progressé, il ne semble pas qu'on pourrait trouver mise au point plus délicate de leurs différents aspects.

Plus remarquable encore s'il se peut est une notule préliminaire sur «le vrai travail pour l'unité chrétienne». Dom Lambert se fait à lui-même l'objection : si l'Église catholique est la vraie Église, rien ne devrait être fait qu'exposer exactement sa foi et solliciter les non-catholiques de dire s'ils veulent ou non l'accepter. Il y répond que le problème est justement de les mettre à même de comprendre cette foi, et que cela exige de nous d'abord que nous essayions de comprendre les autres, leurs problèmes, leurs difficultés.

Il va déjà jusqu'à envisager la possibilité de **nouveaux développements dans l'Église, même doctrinaux**, qui permettraient aux non-catholiques de mieux saisir, et par conséquent d'accepter plus facilement, la présentation officielle de sa doctrine, présentation sans doute exacte en soi, mais qui peut rester encore **incomplète, insuffisante**. Et de rappeler, à l'appui de ses dires, les précisions nouvelles sur les points de désaccord que le Concile de Florence avait ajoutées aux

formules bien plus sèches du Concile de Lyon, dans la vue expresse de rendre plus possible un accord retrouvé.

Tout ceci nous semble **du Jean XXIII**, et comme un commentaire de l'œuvre en cours du second concile du Vatican. Mais n'est-ce pas tout simplement parce que Jean XXIII le déclarerait un jour en propres termes : «**la méthode de Dom Lambert est la bonne**», et que l'un de ses plus grands soucis serait de la canoniser aussi officiellement que possible dans l'Église ?

Nous aurons à reparler des relations entre les deux hommes, mais c'est le moment de raconter comment ils avaient fait providentiellement connaissance à Rome, lors d'un séjour de Dom Lambert préparant l'érection canonique du noviciat d'Amay.

Un de ces jours de pluie romains où toutes les cataractes, à défaut des feux du ciel, semblent s'être déchaînées sur la femme écarlate, Dom Lambert se hâtait le long de la Via del Babuino, vers la porte du collège grec qui lui était si familière. Comme il l'atteignait, un autre ecclésiastique, approximativement de sa taille et de son âge, respirant la même cordialité mais notablement plus corpulent, y agitait déjà la sonnette, non sans maugréer avec bonhomie contre ces portiers religieux qui ne sont jamais pressés. A peine étaient-ils réunis sous un parapluie fraternel, et comme l'attente se prolongeait avec le déluge, l'ecclésiastique, qui paraissait aussi loquace que facile de rapports, lui dit : «Je viens ici pour tâcher de trouver quelqu'un qui pourrait m'initier aux chrétientés des Balkans où l'on m'envoie. Connaissez-vous ce qu'il me faut ?» - «J'ai votre homme !» répondit aussitôt le Père Lambert.

Il allait de fait pourvoir ce délégué apostolique encore en puissance du cornac désiré, en la personne d'un des moines de son groupe parmi les plus ardents pour la cause de l'union. Ce bon gros Mgr Roncalli, qui se hâterait de lui apprendre qu'il était tombé dans la diplomatie après avoir perdu, sur un soupçon de modernisme, son enseignement à l'Athénée du Latran (dont la pureté doctrinale est bien connue), devait être un des premiers et des plus fidèles sympathisants d'Amay.

Quoique les déplacements perpétuels et la lente élévation dans la carrière qui sont le lot des diplomates dussent rendre leurs rapports irréguliers et interrompus, on verra qu'il n'oublierait jamais cet ami des anciens jours.

Si importantes que fussent les activités unionistes pour Amay, négliger le fait que c'était d'abord un monastère serait ne rien comprendre à ce lieu qui allait devenir si vite célèbre. C'est bien ici le point, le seul sans doute, où Dom Lambert et le primat étaient d'accord, encore que cet accord de principe préludât aux plus aigres dissonances dans les faits.

Certes, l'œuvre de l'union deviendrait l'œuvre par excellence de Dom Lambert, mais elle avait commencé par s'imposer à lui comme l'œuvre qui convenait entre toutes au genre de monastère qu'il avait déjà souhaité avant de songer à l'union des Églises. Réciproquement, c'est la réalisation de son idéal monastique qui lui paraîtrait toujours la contribution fondamentale qui pouvait être la sienne à cette œuvre.

On risquerait de le méconnaître si l'on se laissait absorber, devant Amay, même par les plus beaux programmes à usage externe. Ces programmes ne prennent leur sens que replacés à l'intérieur de la communauté qui devait leur insuffler la vie.

Un premier point devait assez longtemps rester théorique, à cause du premier recrutement, c'est-à-dire des moines tout faits avec lesquels il faudrait bâtir la communauté. Mais il est capital. A la place du monachisme moderne de l'Occident, essentiellement clérical et même sacerdotal, Dom Lambert voulait restaurer un **monachisme laïc**, où les clercs joueraient leur rôle, mais où les ordres ne seraient absolument pas liés au monachat. Pour lui, comme pour les Orientaux et les anciens, le moine n'est pas une forme parmi d'autres du religieux-prêtre. C'est simplement un chrétien qui veut mener la vie chrétienne intégrale en se libérant pour cela de toutes les attaches qui ne sont pas indispensables.

En contrepartie, le moine n'est rien du tout s'il n'est pas un pauvre. Et comme les pauvres travaillent, son premier devoir est de travailler et de travailler manuellement. Sans exclure les frères convers, hommes de peine habitués aux communautés de type bourgeois, on ne ferait rien pour en recruter. Même s'il en venait, on partagerait avec eux toutes les besognes nécessaires à la vie de la communauté. Bien entendu, la masse des moines étant de fait des clercs, et plus ou moins des intellectuels, le travail unioniste décrit plus haut, avec les études qu'il supposait, resterait leur tâche principale. Mais Dom Lambert n'admettrait jamais qu'il dispensât du *labor improbus*. Ce ne serait pas un des moindres sujets de surprise des premiers hôtes de ce monastère que d'y voir le supérieur trimballer des seaux de toilette ou s'escrimer sur la brosse à reluire. S'il y a des moines qui se consacrent à mettre des fleurs sur la table une fois que les non-moines ont pelé les pommes de terre, ce ne seraient jamais des moines lambertins.

Bien qu'il fût lui-même apte à supporter avec un plein contentement une rigueur cistercienne, Dom Lambert était trop avisé pour imposer à toute sa communauté plus qu'une vie simple et frugale. Mais rappelons-nous que ce qu'il ne pouvait supporter dans un monastère, c'étaient les bavardages puérils et interminables, les flâneries sur les journaux et tous les amusements de vieilles filles où tombent les moines qui n'ont rien à faire.

La pauvreté telle qu'il l'entendait n'était pas davantage cette pauvreté ostentatoire et comme publicitaire, qui est tant à la mode aujourd'hui et qui, sans rien retrancher au confort des maisons ecclésiastiques ni aux aises de leurs occupants, cultive la laideur avec l'indigence dans le culte divin. Le culte liturgique le plus fidèle aux grandes traditions monastiques devait être comme la pulsation de la vie de la communauté. Pas plus là qu'ailleurs Dom Lambert ne souhaitait le luxe, mais il y voulait la beauté festive qui convient à l'Église de la louange divine.

Encore fallait-il que ce fût un culte vrai, et non un spectacle plus ou moins privé de son vrai sens et meublant les heures creuses. Les heures devaient redevenir la sanctification effective du temps auquel elles se rapportent. Pour le dimanche au moins, il rétablirait la vigile nocturne, avec les matines au milieu de la nuit. Les autres jours, ne voulant ni imposer une charge trop lourde ni bourrer artificiellement les heures matinales, il consentirait qu'elles soient anticipées avant le coucher. Les laudes ainsi, où les psaumes seraient chantés intégralement, au contraire de l'usage établi de ne chanter, aux jours ordinaires, qu'à partir du capitule, commenceraient la journée dans la louange unanime la plus exultante possible. La messe conventuelle suivrait aussitôt, les jours ouvrables, qui ne serait plus une simple formalité, personne n'y communiant (ce qui était le cas alors dans toutes les abbayes), mais la messe de communion de tous les moines non prêtres.

Le soir, et non dès l'après-midi, les vêpres revêtaient la même solennité que les laudes. Au début, suivant l'usage

gardé par les chartreux, Dom Lambert, tout en prescrivant la récitation des petites heures à l'heure même à laquelle elles se destinent, leur rendit leur caractère originel de prières privées, laissant chacun les réciter sur le lieu de son travail comme le prévoit la règle bénédictine. La chose paraîtrait si scandaleuse qu'il en rétablirait plus tard la récitation au chœur, mais en restant intraitable sur le principe qu'elles devaient se dire à l'heure qu'il s'agit de sanctifier, sans jamais bloquer par conséquent deux ou plusieurs heures ensemble.

Les prières, essentiellement domestiques, de prime et de complies, qui ne sont historiquement qu'un appendice aux laudes et un doublet des vêpres, seraient seules récitées immédiatement après ces grandes heures, mais sans chant, le rideau étant tiré sur le chœur des moines à la chapelle latine.

Suivant une idée à laquelle il tiendrait mordicus, en dépit des difficultés très grandes de sa réalisation, il y aurait en effet, au monastère d'Amay, une chapelle latine et une chapelle orientale, entre lesquelles la communauté se partageait, se réunissant tout entière à la seconde pour la liturgie eucharistique des dimanches et des fêtes, et parfois à la première, pour des solennités propres à la tradition occidentale. Ce que représentait de patience et d'efforts, pour des Occidentaux, la réalisation à peu près correcte d'un office monastique byzantin, il en avait pleine conscience. Mais c'était, d'après lui, le premier sacrifice à consentir pour l'union. L'initiation au plus intime de la tradition orientale qui en résulterait payerait abondamment de la peine qu'on aurait prise, sans parler du symbolisme si frappant d'une célébration conjointe, dans la même maison, de deux moitiés de la même communauté glorifiant Dieu simultanément dans l'un et l'autre rites. Et si les orthodoxes, qui sont toujours prêts à déceler la moindre fausse note dans la célébration orientale des Occidentaux, n'auraient pas de peine à voir que celle d'Amay restait un travail d'apprentis, la bonne volonté en même temps que la ferveur des moines leur seraient trop évidentes pour qu'ils se scandalisassent. Si, ailleurs, leur liturgie aux mains des Occidentaux tend presque toujours à leur paraître une parodie sacrilège, ici, ils s'en édifieraient, reconnaissant qu'on n'y cherchait pas à tromper des Orientaux mais à s'y faire oriental jusqu'à l'âme.

Sobre, voire austère, en semaine, Dom Lambert voulait que la célébration liturgique fût aussi splendide, et surtout joyeuse, que possible, les jours de fête et particulièrement les dimanches. Dès les premières vêpres du dimanche, on respirait dans la maison un air de fête qui se répandait sur tout. Le supérieur ne se contentait pas de faire une homélie : il voulait que le réfectoire se garnît d'un plat supplémentaire et, souvent, il y rompait le silence un moment pour un entretien fraternel. Ce jour-là, même les petites heures étaient chantées intégralement au chœur. Toute la communauté se réunissait au milieu de la matinée, généralement, nous l'avons dit, à la chapelle byzantine, pour l'eucharistie. Ces dimanches *in hymnis et canticis*, préparés par leur vigile nocturne, plus que rien d'autre à Amay, y mettaient une tonalité de chrétienté primitive.

Mais il faut observer que Dom Lambert, bien loin de ce que d'aucuns s'étaient imaginés aux premiers temps du mouvement liturgique, n'était pas du tout de ceux qui voudraient réduire à la seule prière publique la prière des moines ou des chrétiens. A propos de ses idées sur le monachisme, un de ses religieux a très justement cité une page de sa vieillesse. Elle résume admirablement ce qu'était pour lui la vie de prière constante du moine, alimentée, certes, par la prière liturgique, mais ne pouvant s'y arrêter.

Le saint office est la source première du moine, de la piété du moine ; mais elle ne suffit pas ; son esprit de prière trouve une seconde source, d'après saint Benoît, dans l'oraison privée. L'*Opus Dei* ne suffit pas, bien qu'il soit la source première. Aussi, dans les instruments des bonnes œuvres, il indique : *Orationi frequenter incumbere* («S'appliquer fréquemment à la prière»). Et au début du Prologue, il dit : *In primis, ut quidquid agendum inchoas bonum, ab eo perfici instantissima oratione deposcas* («Et d'abord, quelque bien que tu entreprennes, demande-Lui par une instante prière qu'Il le mène à bonne fin»). Mais cette *oratio* est toute différente de l'*Opus Dei* de saint Benoît :

- a) elle est laissée, pour le temps, pour le lieu, pour la durée, à la libre faculté du moine ;
- b) elle ne doit contrarier en rien la marche régulière de la grande prière pour tous ;
- c) elle doit être privée et silencieuse de façon à ne contrarier personne ; prolongée ou brève suivant l'élan de l'âme.

Les Pères de l'Église et spécialement saint Augustin font une grande place à cette oraison dans la vie spirituelle du moine. Saint Augustin décrit ces fréquentes élévations de l'âme vers Dieu, qui sont brèves et silencieuses et qui sont semblables à des flèches que l'âme lance vers le Seigneur, et qu'il appelle à cause de cela *orationes jaculatoriae*, oraisons lancées comme des javalots (*jacula*), selon les aspirations de l'âme. Le psautier fournit en particulier souvent l'occasion de ces prières intérieures, de ces oraisons jaculatoires qui entretiennent l'oraison. Nous insistons en finissant : ce *studium orationis* fait partie essentielle de la vie monastique. Son caractère propre est d'être spontanée, libre, privée (*brevis et pura*, c'est-à-dire sans paroles). Saint Benoît ne lui assigne ni temps, ni durée, ni formules : mais cette discrétion de saint Benoît, qui respecte ce genre d'oraison, n'enlève rien à sa nécessité¹.

Cette prière pénétrant toute la vie du moine, à partir de la prière liturgique, et d'abord l'intelligence de cette dernière, Dom Lambert savait bien qu'il y fallait toute une préparation laborieuse et que celle-ci ne pouvait se trouver ailleurs que dans la *lectio divina* des anciens moines. Peu de gens auront contribué d'une façon aussi sagace à la récupération du vrai sens et de l'exacte portée de cette pratique. Pour lui, se laisser lentement imprégner par les grands textes de la tradition chrétienne, à commencer bien entendu par la sainte Écriture, lue à l'école de la liturgie et des Pères, dans la libération des préoccupations divertissantes ou absorbantes que seule l'ascèse monastique traditionnelle peut assurer avec cette sérénité qui lui appartient en propre, c'était la formation essentielle du moine. Aucune autre n'y pouvait être substituée. Elle devait le pourvoir de la culture la plus largement humaine comme la plus foncièrement surnaturelle et l'entraîner dans la prière contemplative constante qui ne fait qu'un avec toute la pensée.

Et, comme l'a dit fort bien un témoin qui parlait de source : «Réduite à la simplicité et la pureté de la messe et de l'office divin seuls, les moines d'Amay sentiraient que la liturgie ne devait pas être complétée par ce qu'on avait inventé un jour pour y suppléer tant bien que mal, étant donné qu'on ne la comprenait plus, mais par ce qui en avait été le point de

¹ Cité dans Dom Olivier Rousseau, *Dom Lambert Beauduin, initiateur monastique (La Vie spirituelle, janvier 1961, p. 57)*.

départ et la source : la lecture assidue et continue de l'Écriture»¹.

A cette époque où les prêtres auraient levé les bras au ciel si on leur avait parlé d'un mouvement biblique à ajouter encore au mouvement liturgique, Dom Lambert n'avait pas de mots assez forts pour inculquer à ses moines la nécessité de lire et relire sans cesse la Bible tout entière, de l'étudier avec toutes les ressources scientifiques possibles, de la méditer avec les Pères et dans l'ambiance de la liturgie. Lui qui se défiait des régulations trop précises, il aurait voulu imposer un minimum d'une demi-heure de lecture et d'étude quotidienne des livres saints. Il insistait pour qu'on les lût en suivant le *cursus* traditionnel de l'office. Et, soulignait-il, une fois la Bible lue d'un bout à l'autre, il fallait simplement la relire. Toute *lectio divina* est une lecture qu'on fait devant Dieu, non pour pouvoir se dire ensuite qu'on a lu, mais pour lire et, dans cette lecture, reprendre un contact, toujours à renouveler, avec la Parole jaillissante du Dieu qui n'a qu'une chose à nous dire mais qui veut que nous l'écoutions constamment.

L'étude, et l'étude rigoureuse, d'après lui comme d'après Dom Mabillon, loin de pouvoir être opposée à l'ascèse, est une ascèse essentielle pour quiconque en est capable. Elle doit à la fois préparer et prolonger la *lectio divina*. Il tiendrait à ce que ses moines en aient tous les instruments désirables. S'il était un budget sur lequel aucune prodigalité ne lui parût excessive, c'était celui de la bibliothèque. Comme il la concevait, cette étude serait le ressort de tout le travail unioniste aussi bien que l'aliment de toute la vie intérieure de ses moines, l'un l'autre s'entretenant mutuellement, au point de devenir inséparables.

De ces travaux, une revue, doublée par une collection de monographies, serait le fruit. Elle avait pris le nom évocateur d'*Irénikon* (bien en évidence sur la couverture, le nom de l'imprimeur n'était guère moins symbolique : il s'appelait Duculot !) La sensation produite par Irénikon, tant l'esprit en était neuf et hardi, serait telle qu'immédiatement elle concentrerait sur le monastère les plus grands espoirs, comme les plus furieuses oppositions. Elle prolongerait l'influence du monastère, et comme sa présence, à ce point qu'elle constituerait par ses lecteurs une véritable extension d'Amay : une espèce de monastère invisible qui se répandrait partout, et bien au-delà des frontières de l'Église.

Je me souviens des années où, lisant, comme tant d'autres, les premiers fascicules bruns et rouges, j'éprouvais plus fortement encore ce qu'on avait pu ressentir déjà en ouvrant les premiers numéros des *Questions liturgiques* : comme un printemps spirituel et intellectuel, grisant de jeunesse, mais dont on pressentait que la vitalité qui vous irradiait détenait des promesses si vivaces que rien, quoi qu'il arrivât, ne pourrait plus les démentir.

Chapitre VIII - TANTAENE ANIMIS COELESTIBUS IRAE ?

Le retentissement qu'Amay connaîtrait en quelques mois à travers toute la chrétienté, surtout non catholique, est difficile à imaginer. Les publications y contribuaient largement, mais rien ne vaudrait le témoignage porté de bouche à bouche par les hôtes. D'abord attirés par une curiosité légitime, ils repartiraient, pour la plupart, gardant au cœur, avec la reconnaissance méritée par l'accueil fraternel, une sympathie chaleureuse, avant tout pour l'honnêteté intellectuelle et l'esprit de compréhension qu'ils avaient trouvés, mais aussi pour le geyser d'idées neuves où ils avaient été plongés. Dom Lambert lui-même ne mesurerait l'étendue de son succès qu'après quelques années, au cours du long voyage en Orient dont nous reparlerons.

Il y avait là, semblait-il, quelque chose de tout nouveau dans l'attitude des catholiques à l'égard de ceux qu'ils n'avaient pas encore pris l'habitude d'appeler leurs frères séparés. Mais ceci, précisément, ne faisait pas l'affaire de tout le monde. Si, dans un passé récent, les activités liturgiques de Dom Lambert avaient paru douteusement orthodoxes à bien des censeurs, que dire de sa nouvelle entreprise !

Ce serait pourtant céder à un optimisme trompeur que croire que toutes les difficultés viendraient du dehors. A la veille de quitter Rome, en mai 1925, dans une de ces conversations qui n'étaient pour le primat que d'ultimes opérations de retardement, celui-ci lui avait dit une fois de plus : «Mais il vous faut avant tout de bons moines, de très bons moines.» Dom Lambert, excédé par la répétition sempiternelle de cette antienne, avait répliqué : «C'est entendu ! Il vous faut de bons moines à Saint Anselme aussi. Pratiquement, vous prenez ce qu'on vous offre. Voulez-vous nous aider avec les éléments dont nous disposons ?» C'est assez dire qu'il ne se faisait aucune illusion sur la qualité ou l'homogénéité de son équipe de départ, en dépit de quelques personnalités de valeur évidente sur lesquelles il pouvait compter.

Il est conforme à la nature des choses, en effet, lorsqu'on demande à des supérieurs locaux de céder de leurs sujets pour une œuvre nouvelle, qu'ils ne voient pas partir de bon cœur les meilleurs, cependant qu'ils lâchent avec un empressement suspect tous ceux dont ils sont trop contents de se débarrasser. Il n'y avait que des enthousiastes de l'union dans les premières recrues, mais les moyens qu'avait cet enthousiasme de se traduire dans une œuvre patiente et solide variaient beaucoup suivant les individus. Et il eût été impossible de faire un autre tri que celui de l'expérience.

Répétons-le, c'était de plus un trait constant de Dom Lambert, et ce qui explique ses capacités exceptionnelles dans une œuvre de rapprochement, de faire toujours confiance aux gens, aussi longtemps qu'il n'était pas clairement démontré qu'ils ne le méritaient pas. On serait tenté d'ajouter : et même parfois bien au-delà ! Quoique l'équilibre supérieur et la solidité doctrinale qui frappent tellement dans tout ce qu'il écrivait sur les buts et les principes de son œuvre fussent aussi les caractères de son enseignement quotidien, et en dépit de son ascendant exceptionnel sur ses disciples, il faudrait bien mal connaître la nature humaine pour supposer que des leçons si neuves pouvaient être assimilées du premier coup par n'importe qui. A quoi il faut ajouter qu'une perspective aussi exaltante que celle de l'union des Églises est propre à exciter les Don Quichotte, dont la bonne volonté peut dépasser les lumières.

Mais l'on doit dire aussi que l'atmosphère générale d'optimisme où le départ avait été pris, malgré toutes les difficultés que nous avons laissé voir, n'avait pas tardé à se ternir dans les hautes sphères du monde ecclésiastique. Certes, le Pape maintenait et maintiendrait toujours son encouragement à l'œuvre qu'il avait faite sienne si solennellement. Mais, autour de lui, certains s'inquiétaient de son ardeur pour l'unité chrétienne, à l'heure précise où, la Conférence de Lau-

¹ Dom Olivier ROUSSEAU, op. cit., p. 59.

sanne succédant à celle de Stockholm, les non-catholiques paraissaient s'y intéresser si fort. Des paroles qu'il avait prononcées en consistoire, après les conférences de Malines, pour les approuver formellement, n'étaient pas tombées, certes, dans l'oreille de sourds. Mais, comme il arrive dans les milieux les plus ultramontains, loin de s'inspirer de directives pontificales, qui pouvaient sembler si précises, on s'en était alarmé.

A Rome même, il paraît bien qu'autour du **cardinal Merry del Val** en particulier, quoiqu'il eût, sous Benoît XV, perdu beaucoup de son influence, on ne voyait guère en tout cela qu'un renouveau possible de ce **modernisme** contre lequel c'est peu dire qu'on restait vigilant. Des voix s'élevaient d'autres pays, d'Angleterre en particulier mais pas exclusivement, pour mettre le Saint-Siège en garde contre des apparences de **relâchement dans les oppositions doctrinales**. On allait stopper, disait-on, les conversions et jeter les catholiques vivant en des milieux étrangers à leur foi dans la plus dangereuse incertitude.

D'où le coup de tonnerre, aux premiers jours de 1928, de l'encyclique **Mortalium animos**. Prenant son occasion des deux premières grandes conférences du mouvement œcuménique d'origine protestante, Stockholm en 1925 et Lausanne en 1927, elle pouvait paraître, à des esprits insuffisamment subtils, une condamnation totale de tout «œcuménisme» qualifié de «panchristianisme». Amay obtint bien quelque officieuse assurance qu'on ne devait pas s'y sentir visé. Mais le coup était rude pour ce qu'on commençait à appeler l'esprit d'Amay.

Malgré la virtuosité, innée et acquise, du Père Lambert dans l'exégèse des documents pontificaux, un certain vent de panique était passé.

Faut-il ajouter à cela, comme un historien, des plus sympathiques à Dom Lambert d'ailleurs, l'a écrit, l'imprudence avec laquelle, dans l'intimité familiale, il pouvait lui arriver de dauber sur le latinisme et les incompréhensions de certains personnages haut placés dans l'Église ? J'avoue que j'ai peine à le croire, d'après ma propre expérience. Très peu de temps plus tard, alors que j'étais encore en dehors de l'Église et peu préparé à y venir, j'entendrais de sa bouche de telles boutades. Mais leur seul effet sur moi serait de rehausser par contraste l'impression de sa fidélité foncière à l'Église, de son sens catholique imperturbable. Ce que je croirais plutôt, c'est que, sur de jeunes catholiques découvrant les richesses gardées par les non-catholiques, le parti pris de générosité avec lequel il les valorisait pouvait n'être pas sans danger. Il est si facile, lorsqu'on voit du dehors les meilleurs aspects d'autres communautés, tandis qu'on voit du dedans les faiblesses de la sienne, d'imaginer que la Jérusalem céleste vous attend de l'autre côté de la rue !

Toujours est-il que trois de ses moines, vers ce moment, découragés par le vent glacial qui semblait soudain souffler du Vatican, au plus beau de leur découverte des trésors de l'orthodoxie russe, s'ouvrirent à lui de leur tentation de se rallier à cette dernière. L'auréole de la persécution, la qualité intellectuelle de certaines personnalités émigrées n'y étaient pas étrangères. Dom Lambert sut en retenir deux sur trois, mais le troisième échappa à son influence.

Guère moins grave, et peut-être plus encore, serait semblable défection de la part d'un autre moine, qui n'avait jamais fait partie du groupe d'Amay, mais qui avait été dans les plus étroites relations avec lui, soit à Rome, soit à Ouniov. Comme si cela ne suffisait pas, trois novices, reçus sans doute prématurément, après une conversion de l'anglicanisme ou un passage de l'orthodoxie à Rome, quittaient le noviciat pour retourner à leur ancienne allégeance.

Ces faits, orchestrés comme il se doit, allaient fournir au cardinal Bourne, se faisant l'interprète des évêques anglais, un argument de taille pour la dénonciation de celui dont on n'avait pas oublié le mémoire de Malines, et de son œuvre avec lui. Les évêques de Pologne, dont Mgr Szepticki et sa lauréole d'Ouniov étaient pareillement la bête noire, conjugueraient leurs efforts, semble-t-il, avec ceux de leurs collègues anglais.

Mgr d'Herbigny, de son côté, dont les plans en perpétuelle fluctuation se canalisèrent pour le moment sur une invasion occulte de la Russie par des prêtres missionnaires, qui allait lui valoir ses propres déboires un peu plus tard, trouvait très tiède la disposition de Dom Lambert à lui fournir des sujets. Il était en train de se persuader sans trop de peine que ce n'était pas lui qui avait changé de dessein, mais celui qu'il gratifiait encore du titre de très cher ami. Quant à l'abbé-primat, que cette question de l'unité n'intéressait pas le moins du monde, tout ce qui se passait, qu'il savait ou croyait savoir, n'était pour lui qu'une démonstration de ce qu'il avait toujours pensé. Ces moines d'Amay n'étaient pas de bons moines, et la seule manière de les rendre tels, s'il se pouvait, était de leur ingérer la forte dose de beuronisme qui avait toujours fait si tristement défaut à ce pauvre Dom Lambert.

L'occasion de s'y employer allait lui tomber providentiellement dans la main. Ce fut la démarche inattendue d'un laïc qui servait de secrétaire à Dom Lambert et qui avait envers lui les plus grandes obligations. Ce malheureux, dont le comportement devait se révéler incontestablement pathologique, avait envoyé aux abbés de Maredsous et de Clervaux une dénonciation délirante contre son bienfaiteur et l'ensemble des moines. A des accusations fantastiques d'immoralité se joignait celle de malversations financières, d'autant plus surprenante que la plupart des fonds sur lesquels l'œuvre avait été lancée et se poursuivait venaient des amis personnels de Dom Lambert, quand ce n'était pas de sa propre famille. Les abbés avaient transmis ce factum au primat, sans s'inquiéter autrement des signes évidents d'in vraisemblance qu'il portait sur lui.

Un visiteur apostolique fut envoyé au début de 1928, fort prévenu contre ce singulier monastère. Il ne lui fallut pas longtemps pour reconnaître l'inanité totale des griefs si facilement endossés par les abbés. A part cela, passant ensuite par Maredsous, il n'y cacha pas l'édification que lui avait donnée la communauté. Aucune trace ne semblait rester des déflections sur lesquelles on avait fait tant de bruit, et tous les moines y faisaient preuve, autour de leur fondateur et prieur, d'une paisible unité qu'on aurait été heureux de trouver dans bien des abbayes chevronnées.

Ceci ne découragerait point ceux qui avaient pris les armes et qui ne comptaient pas les déposer de sitôt. Au mois de juillet de la même année, l'érection canonique ne serait accordée au monastère que sous la condition, d'une part, de réintroduire bien des traits beuroniens mis de côté par Dom Lambert et, de l'autre, de se consacrer désormais principalement sinon uniquement à la rentrée de la Russie dans l'unité catholique, et en particulier à y préparer l'implantation d'un monastère oriental aussitôt que cela serait possible. Dans ces injonctions, il n'est pas difficile de reconnaître le mélange des préoccupations constantes de l'abbé-primat et de l'idée fixe (pour le moment) de Mgr d'Herbigny.

Dom Lambert avait suffisamment de preuves palpables que c'était à lui plus encore qu'à son œuvre qu'on en voulait. Il

offrirait donc sa démission de prier, arguant de ce que l'œuvre paraissait destinée à prendre un cours tout différent de celui qu'il avait cru pouvoir lui imprimer. Ses raisons furent acceptées. Le moine, d'un caractère indiscutable, qu'il avait suggéré pour lui succéder fut mis à sa place, et il reçut, tant de la commission *Pro Russia* que de la Congrégation orientale, des témoignages écrits les plus flatteurs sur ce que son rôle avait été.

Il prévoyait cependant, avec une perspicacité rare, à la fois que l'impulsion première donnée au monastère, en conformité avec les instructions pontificales, serait reprise tôt ou tard et que ses ennemis ne seraient point satisfaits par cette victoire à la Pyrrhus.

N'étant plus prier, il restait moine d'Amay. La place qu'il y avait tenue était trop grande toutefois pour qu'il pût y demeurer à ce moment sans paralyser son successeur. De lui-même il avait donc suggéré qu'il se retirât à l'ermitage de Tancremont, avant d'entreprendre le long voyage d'études à travers l'Orient chrétien qu'il désirait faire depuis longtemps. Tout cela ne l'empêcherait pas de s'employer à la survie matérielle du monastère, laquelle continuait à dépendre de la bonne volonté de ceux qu'il avait su y intéresser.

Donnant à tous l'encouragement, dont ils avaient grand besoin, d'un optimisme inaltérable, au printemps 1929, le Père Lambert se mettrait en route. Pour s'y préparer, il s'était une fois de plus refait étudiant, cette fois auprès des grands spécialistes parisiens de Byzance, les Meillet et les Diehl, sans oublier les différents centres orthodoxes, russes, grecs ou roumains, de Paris. Il visiterait successivement Prague, Bucarest, Sofia, l'Égypte, la Palestine, Constantinople et la Grèce, particulièrement le Mont-Athos.

À lire ses lettres de cette époque, à voir la jeunesse de ses réactions : l'appétit de découverte inentamé, la faculté inépuisable de sympathie qui s'y manifestent, on sent la vitalité que rien n'avait encore découragée, mais que rien non plus de ce qui allait venir ne pourrait abattre.

Il devait être de retour en Belgique à peu près exactement un an après son départ. À ce moment, une accalmie semblait intervenue, qui lui permettrait de revenir à Amay pour quelque temps. Il avait néanmoins été prévenu, au cours de son voyage, des craintes suscitées à Rome par des démarches qu'il poursuivait (à la demande pourtant des visiteurs), afin d'assurer matériellement l'organisation d'une maison d'études à Louvain pour les moines de l'union. Il ne se trompait pas en pensant qu'on était décidé à l'empêcher de ne plus avoir aucune influence sur les religieux qu'il avait formés et la communauté qui lui devait tout, à commencer par l'existence. Son établissement à Tancremont en fin d'année ne suffirait pas à détourner les foudres menaçantes. Vers ce moment, un incident qu'il qualifierait de tempête dans un verre d'eau allait mettre en évidence les efforts qui se poursuivaient pour le terrasser. Il avait eu l'imprudence de signer une lettre privée aux bénédictins anglicans de Nashdom par cette formule innocente : «votre frère en saint Benoît». Avec une indiscretion très peu anglaise, mais qu'on serait tenté de croire anglicane si l'on se rappelle l'incident avec Lord Halifax et d'autres analogues, ses destinataires l'avaient publiée dans le *Times*. Inde irae.

Cette affaire ridicule et d'autres du même genre préparaient l'injonction qui lui parviendrait, en janvier suivant, d'avoir à se rendre à Rome. Il n'était question officiellement que de l'appeler en consultation. Le fait qu'à son arrivée il fut, comme disent les policiers, assigné à résidence suffirait à lui enlever toute illusion sur ce qui l'attendait. Il devait séjourner, en effet, à la maison de cette congrégation spécialisée dans l'hébergement des prêtres scandaleux, à laquelle j'ai fait une allusion dans le premier chapitre de ce livre. Mais ses geôliers, comme d'autres avant eux ou après eux, et malgré leur inclination professionnelle à se méfier des pensionnaires qu'on leur fournissait, seraient conquis par cet hôte involontaire. Il devait trouver en eux par la suite des amis fidèles et des collaborateurs (on serait tenté de dire des complices) dévoués.

On l'avait appelé, bien évidemment, pour lui faire son procès. Mais il serait malaisé de dire que ce serait un procès en bonne et due forme. Un tribunal spécial serait commis, où l'on pouvait se demander si le président, Mgr d'Herbigny, n'était pas en même temps l'accusateur public.

Pour exposer la suite des événements, il faudrait avoir, avec les pièces de cette affaire enfouies pour longtemps, selon toute vraisemblance, dans des dossiers secrets, la plume d'un Kafka. N'ayant à ma disposition ni l'un ni l'autre, je m'en tiendrai à ce que moi-même ou d'autres amis nous avons pu tirer de Dom Lambert beaucoup plus tard.

Dès le début, l'accusé avait dû prêter un serment dont, avec son intégrité coutumière, il ne se croirait jamais délié. Mais le président lui-même n'avait pas apparemment semblables scrupules. Avec les séances du procès alterneraient donc d'étranges entretiens privés, où l'inquisiteur multiplierait les efforts pour persuader sa victime qu'elle avait encore en lui l'ami de toujours. Sur ces entretiens, quelle que fût sa discrétion, le Père ne pouvait être tenu au silence. Le peu qu'il en livrerait est à peine croyable. Il resterait sous l'impression, notamment, d'une soirée où son juge, sous couleur de le reconduire, l'avait entraîné en auto dans un périple sans fin à travers la campagne romaine endormie. Un flot de paroles passionnées, tour à tour extatiques et larmoyantes, où les menaces à peine voilées alternaient avec des cajoleries, l'avait retourné, comme un oiseau dans la gueule d'un chat, entre l'espoir d'une réintégration complète et la crainte d'un écrasement total.

J'aurais peine à croire que la mémoire de mon vieil ami pût avoir été fidèle si je n'avais sous les yeux une lettre de la main du même personnage. Elle serait adressée un peu plus tard à un moine courageux (qui, depuis, a occupé à Rome une charge des plus importantes). Celui-ci avait adjuré Mgr d'Herbigny, s'il voulait vraiment le salut de l'œuvre d'Amay, de rétablir le fondateur dans toute son autorité. On y retrouve exactement le même mélange, avec un pathos indescriptible, et une écriture qui, à elle seule, eût permis dès lors à n'importe quel psychiatre de déceler un déséquilibre névrotique annonciateur des catastrophes que se préparait son auteur.

La raison, sinon l'excuse, de ces procédés n'est pas difficile à découvrir. Et ceci répond à une autre question qu'on ne peut éviter : que faisait donc le Pape pour soutenir une œuvre à laquelle il s'était montré si attaché, ou son auteur auquel il avait témoigné si éloquemment sa confiance ?

Si l'accusé n'avait pu se munir d'un avocat, il était clair qu'il en avait trouvé un dans ce tribunal, qui se révélait un tribunal d'exception, dans tous les sens du mot. Celui dont je parle, un prélat de la secrétairerie d'État, visiblement introduit dans le tribunal pour y représenter le Pape et lui faire rapport, n'avait pas pris longtemps la peine de dissimuler sa sympathie pour l'accusé ni de taire son opinion que tout ce qu'on pouvait lui reprocher était de ces incidents inévitables dans

les débuts d'une œuvre aussi délicate et qui ne pouvaient permettre de l'interrompre prématurément.

Finalement, la montagne n'accoucherait pas même d'une souris. Dom Lambert pourrait regagner Tancrémont.

Cependant, dès ce retour, il apparaîtrait plus prudent à l'abbé visiteur que Dom Lambert cessât pour le moment de résider habituellement en Belgique. Chargé par la Bibliothèque royale de Bruxelles de constituer un fonds d'ouvrages sur l'Orient chrétien, il s'établirait donc bientôt à Strasbourg, où il devait résider tout l'hiver suivant, en compagnie d'un jeune moine belge qui y poursuivait des études à l'université, après avoir été son élève à Saint-Anselme. Les décisions étaient remises à plus tard. Il aurait sur le moment l'impression que les nuages allaient se dissiper.

C'était une erreur. D'autres, en tout cas, assombriraient bientôt le ciel. On l'accuserait, dans les mois qui allaient suivre, de vouloir (crime inexpiable) rouvrir les conférences de Malines. Il avait en fait simplement suggéré à des correspondants anglicans de reprendre par lettres la discussion des problèmes pendants. Au printemps de 1932, il serait de nouveau examiné à Rome.

Cette fois, comme dans d'autres affaires analogues, un chef des prêtres avait dû proposer pour sortir d'embarras qu'un seul homme pérît pour tout le peuple. Mgr d'Herbigny lui signifierait qu'Amay ne serait pas touché, malgré son impénitence attestée par les derniers numéros d'*Irénikon*, objets de dénonciations renouvelées. Mais, suspect d'être la source permanente du mauvais esprit, il ne devait plus avoir aucun rapport avec la communauté. Pour en enlever toute occasion, «on» avait décidé de le reléguer pendant deux ans dans un monastère éloigné, particulièrement austère et isolé. Qui était ce «on» ? Il était clair qu'on souhaitait, sans pouvoir le dire, qu'il crût qu'on lui transmettait un *oraculum Sanctissimi*. Mais Dom Lambert croirait toujours qu'il y avait eu surtout une intervention appuyée d'anciens adversaires profitant d'une heure difficile pour régler un vieux compte. Pour reprendre ces formules impersonnelles, si pratiques, je dirai qu'on ne sait trop ce qu'il voulait dire ni ce qu'on doit en penser.

A se placer au point de vue de l'œuvre et non de l'homme, le coup était bien amorti. (A un certain moment dans l'intervalle Dom Lambert avait craint qu'on n'imposât, à lui et peut-être à d'autres, la souscription de propositions affirmant que toute œuvre d'union devait se borner en fait à provoquer les conversations, individuelles ou collectives.) Il n'en restait pas moins terrible. Le vieillard que devenait Dom Lambert le supporterait sans fléchir, sans qu'une trace d'aigreur passât jamais dans ses paroles. J'en ai pour preuve la correspondance entre lui et son ami le plus intime. Mais, autour de lui, de plus faibles en seraient comme frappés à mort. Et d'autres, qui n'étaient pourtant pas des faibles, auraient l'impression, difficile à surmonter, qu'ils étaient, avec leur maître spirituel, rejetés par les mêmes qui les avaient appelés à servir l'Église sous son égide.

Qui donc, cependant, aurait pu prévoir alors que le responsable immédiat de tout cela disparaîtrait lui-même de la scène de façon bien plus dramatique, et pour toujours, avant que les deux ans d'épreuve fussent passés ? Cette nouvelle sensationnelle ne tirerait de l'exilé qu'un commentaire bonhomme : «C'est un vrai Loewenstein unioniste !» dirait-il simplement. «Qui donc a ouvert la carlingue ?» (Il faut se rappeler que Loewenstein était un businessman mirobolant dont on venait d'apprendre qu'il était tombé d'avion dans des circonstances inexplicables.) Il ajouterait, avec sa malice sans méchanceté : «Pourquoi ne l'envoie-t-on pas à En-Calcat ? Nous pourrions faire ensemble des observations sur les éclipses et vérifier les lois de la chute des corps».

Cependant, le panetier exécuté (au moins moralement), il faut croire qu'il ne se trouverait aucun échanson assez courageux pour demander l'élargissement du prisonnier avant l'expiration du terme prévu. La commission *Pro Russia* s'était évanouie avec son président, mais les oukases de ce fantôme ne s'étaient pas dématérialisés du coup. Il faut dire aussi que le captif oublié avait depuis beau temps, suivant sa biblique habitude, gagné la confiance et l'amitié de ses gardchiourme.

Néanmoins, ce n'avait pas été de gaieté de cœur qu'en ces jours d'avril 1932 il s'était dirigé vers ce monastère d'En-Calcat, au pied de la Montagne noire, dans une région solitaire du Tarn, bien en accord avec les traditions d'austérité particulières aux moines de la Pierre-qui-vire. Et l'on peut être assuré que ces moines eux-mêmes, de bons moines sans nul doute, mais ni particulièrement intellectuels ni moins encore enclins aux idées téméraires, recevaient ce suspect, certes avec charité, mais sans grande harmonie préétablie. On ne les avait, bien sûr, pas choisis pour cela. Mais, tombé sur une communauté presque trappistine dans son rejet de tout confort, ses jeûnes et abstinences, son silence perpétuel, son lever de nuit, son travail manuel abondant, Dom Lambert s'était tout de suite mis au diapason d'une observance où tant de choses allaient dans son sens. D'autres, évidemment, dans une abbaye consacrée au Sacré-Cœur de Jésus et au Sacré-Cœur de Marie, étaient moins de nature à l'enchanter. De leur côté, les bonnes gens qui le recevaient n'allaient pas tarder à s'émerveiller de la régularité impavide de ce religieux qui avait depuis longtemps dépassé l'âge moyen des noviciats, pour apprécier bientôt plus encore sa calme bonté souriante.

Il n'était pas là depuis deux mois qu'on lui avait confié un cours de liturgie. Le charme opérerait si bien qu'on lui passerait aussi le dogme sans beaucoup plus attendre. La suite imprévue de ce séjour serait le concours immédiat que devaient donner, quelques années plus tard, des religieux de l'abbaye au nouveau mouvement liturgique qui se dessinerait en France.

En attendant, ces consolations personnelles ne pouvaient effacer pour Dom Lambert les défaillances où il verrait succomber tour à tour deux de ses plus chers disciples, pour lesquels il ne pouvait plus rien et qui ne pourraient eux-mêmes surmonter la perte qu'ils avaient faite. Dès la fin de 1932, il apprenait le départ d'un des moines pour qui il avait le plus d'affection et d'estime. Portant un grand nom anglais, ç'avait été un des sujets les plus prometteurs d'Amay. Le Père plierait sous le choc, s'écriant : «Quel coup définitif pour Amay et pour nous tous !» Le religieux en question était passé à l'Église orthodoxe russe.

De bonnes âmes, *more ecclesiastico*, n'attendent pas longtemps pour assurer que ce Dom Lambert qui avait disparu sans laisser de traces en avait fait autant. Toujours au même confident, Dom Lambert écrivait à ce propos : «Si j'avais jamais eu pareille tentation, ce n'est pas la charité et la largeur de vues du clergé catholique qui m'auraient retenu. Grâce à Dieu, pareille folie ne m'a jamais traversé l'esprit, bien que je sois loin de trouver tout parfait chez nous : la centralisation à outrance, le prélatisme arriviste et l'hyperjésuitisme sont des tares humaines de l'Église au xx^e siècle, comme les

autres époques ont eu les leurs. Mais, dans ces choses-là, le remède vient souvent de l'excès du mal». (Lettre du 21 novembre 1933.)

Plus douloureux encore serait un autre abandon : celui d'un moine aguerri, son compagnon déjà dans le mouvement liturgique, qui, lui, sous tous ces coups successifs, en arriverait à perdre la foi. Son presque complet silence à ce sujet, même à ses plus intimes, est le témoignage d'une blessure qui dut l'atteindre au cœur et à l'âme.

Au printemps de 1934, il quitterait enfin sa résidence d'exil. Il n'y laissait que des amis fidèles. Et il garderait malgré tout si bon souvenir d'En-Calcat qu'il devait envisager peu d'années plus tard d'y transférer sa stabilité, comme disent joliment les bénédictins.

Une fois de plus, cette retraite forcée avait été une occasion de réviser toutes ses raisons de vivre. Parvenu à la soixantaine, il en tirerait la maturation finale de sa pensée (de ce qu'il appelait, avec sa modestie goguenarde, «les bonnes idées»). Dans une lettre à un autre ami, aux premiers jours de sa réclusion, il avait écrit : «...C'est une épreuve que je supporte avec courage et un optimisme invincible. Dans vingt ou trente ans, on trouvera les idées défendues par *Irénikon* tellement évidentes et naturelles que même les prélats de toutes couleurs pourront les défendre sans préjudice. C'est le meilleur standard pour juger de l'orthodoxie tranquille d'un mouvement. Mais il faut quelques francs-tireurs dans l'Église militante».

Il ajoutait : «En attendant des jours meilleurs, je jouis largement du silence et du recueillement de cette solitude, et je m'efforce de revivre et de ruminer pour moi-même ce que je prêchais aux autres. Je suis comme un débitant dont la police a fermé provisoirement l'échoppe pour vente illégale de boissons enivrantes (*ebrietatem spiritus*) et qui inventorie en attendant son arrière-boutique et trouve des fonds de magasin insoupçonnés et dont il fait son profit» (lettre du 8 octobre 1932, au chanoine G.).

Même parmi ses disciples les plus respectables, il en était qui hésitaient devant cette attitude où il n'y avait ni révolte ni compromission. Certains bons moines, qui ne l'étaient pas seulement au sens de Dom de Stotzingen, étaient tentés de penser : puisque l'autorité ordonne ou semble ordonner (entendons : la commission *Pro Russia* et son chef) un changement complet des perspectives et des principes eux-mêmes, ne faut-il pas s'y plier ? L'obéissance du jugement que Michel d'Herbigny leur prêchait, avec une vibration mystique dans la voix ou dans la plume, n'était-elle pas en jeu ?

A cela, quand on lui en parlait, Dom Lambert répondait simplement que l'obéissance est de donner à chaque autorité tout le respect qui lui est dû, sans barguigner, mais qu'aucune autorité ne peut rendre noir ce qui est blanc. La soumission déférente aux exigences, même les plus douloureuses et les plus discutables, de ceux auxquels il revient de faire régner l'ordre dans l'Église, il en donnait un exemple héroïque dans sa simplicité. Mais, quand on insistait pour mêler les deux choses, il vous disait rondement qu'on s'engageait dans «un mysticisme idiot».

Il voyait parfaitement que le XIX^e siècle, dans la ligne des Bonald, des de Maistre, des Lamennais et des Maurras... avant le «*Mussolini ha sempre ragione*» ou le Führerprinzip, a tenté d'introduire dans l'Église une notion de l'obéissance passive qui lui reste étrangère. Confondue, sous le couvert de quelques formules équivoques, avec la notion chrétienne traditionnelle, en fait, elle demeure toute païenne. L'obéissance chrétienne est un acte de foi. Cette obéissance-là n'est que l'adoration d'une idole. Ajoutons ce que nous n'avons eu que trop d'occasions d'observer : comme tous les idolâtres, les tenants de l'obéissance païenne n'hésitent guère à frapper leur idole quand elle ne leur donne pas ce qu'ils veulent et rien d'autre.

Encore une fois, l'obéissance des religieux elle-même n'a pas pour but de les maintenir dans un perpétuel servage. C'est une obéissance de fils, dont le sens est foncièrement éducatif, comme l'enseigne si clairement saint Benoît, mettant ses pas dans ceux de Cassien. Si elle doit soumettre jusqu'au jugement, ce n'est pas pour l'éteindre mais pour l'éclairer. A plus forte raison, l'obéissance aux autorités ecclésiastiques ne saurait-elle viser à l'écrasement des personnalités dans le moule de quelque Moloch collectif : l'univers concentrationnaire représente non l'idéal mais le négatif du Corps mystique de Jésus-Christ. Sur le plan de la foi, c'est une obéissance à la Parole divine, qui se traduit par une docilité à l'égard des maîtres qui nous sont donnés pour nous préserver d'en fausser jamais le sens, mais non point pour s'établir en écran devant elle. Sur le plan de la vie, c'est une disposition à servir en harmonie avec tous les autres membres du Christ, chacun à son rang, du plus humble au plus élevé, avec tous les sacrifices que cela peut comporter. Ce n'est pas une léthargie cataleptique, abandonnée sans réaction aux caprices de quelques despotes irresponsables.

On m'excusera d'introduire ici des souvenirs personnels : je le fais parce qu'il me semble qu'ils peuvent aider à voir exactement les réactions sur ce point de Dom Lambert. Quelques années plus tard, frais entré dans l'Église, je passerais par cette crise d'adolescence spirituelle que connaissent beaucoup de convertis et je donnerais quelques signes d'une disposition à accepter en bloc, indifféremment, tout ce qui se couvre du nom de tradition, et à courir ou m'aplatir au premier sifflet. Dom Lambert me rendrait le service de me reprendre à ce sujet sans ménagements.

Il me ferait remarquer d'abord que la tradition n'est pas un bloc sans veinures, mais un grand arbre, où il y a des branches qui continuent à pousser vers le ciel, d'autres qu'un accident a temporairement comprimées mais qui devront être un jour libérées, d'autres aussi qui se sont déviées et retombent, d'autres enfin qui sont déjà mortes, bien qu'elles paraissent encore tenir au tronc. Quant aux prescriptions de l'autorité, il me ferait distinguer surtout entre ce qu'elle porte aux hommes avec la conscience indubitable de n'être qu'un écho de la voix de Dieu, et ce qu'elle ne fait que tolérer en son nom *propter duritiam cordis*... avec toute la gamme qui s'étend de l'un à l'autre.

Et quand je lui demanderais naïvement s'il ne serait tout de même pas plus pieux d'adopter en toutes circonstances un parti pris de majorer les exigences de ceux qui parlent au nom de Dieu, il me ferait chercher l'article 1323 du code de droit canonique. J'y lirais que les définitions les plus solennelles doivent toujours être comprises au sens le plus strict, c'est-à-dire que n'y est défini que ce qu'il apparaît manifestement que l'Église a voulu définir. Refermant le livre, il ajouterait simplement : «Autrement dit, cette super-obéissance n'est qu'une désobéissance formelle au législateur...»

Et le jour où je me serais encore oublié à saluer comme «une décision de l'Église» un décret de congrégation, qui ne devait pas tarder à être sinon rapporté au moins très modifié, après avoir dit à un tiers : «Ça n'est pas possible qu'il soit assez bête pour croire ce qu'il dit», il me dirait à moi-même : «Il faut perdre cette sale habitude d'appeler «l'Église» jus-

qu'au dernier bureaucrate appointé par le Pape et qui décide de n'importe quoi derrière son dos...»

Je sais bien qu'il n'y a pas grand mérite à dire ni à écrire ces choses-là aujourd'hui, alors que tant de chiens couchants qu'on n'avait encore jamais vus sur leurs pattes de derrière se dressent à qui mieux mieux pour aboyer des fanfaronnades néo-gallicanes, simplement parce que le maître a mis son fouet dans sa poche. Il y en avait davantage à les penser au temps de Dom Lambert. Mais le principal n'est pas là, et c'est ce qui lui donnait un droit, que d'autres n'ont pas, de penser et de s'exprimer de la sorte. Il devait ce droit à la docilité (au plein et vrai sens du mot) dont j'ai parlé déjà : cette disposition perpétuelle à se laisser instruire.

Ces années d'En-Calcat, il les mettrait à profit pour se replonger à loisir dans Petau, Thomassin, le Père de Régnon, tous les grands dépositaires de la tradition, en méditant plus que jamais l'Écriture, en vivant plus que jamais la liturgie. Et c'est bien là aussi ce qui préviendrait toujours son libéralisme de jamais frôler l'anarchie ou de jamais glisser à la démagogie. Le magistère vivant de l'Église n'est en effet que la voix actuelle de la tradition, rendant un perpétuel témoignage à la même Parole de Dieu en un monde qui ne cesse de changer. Ce n'est pas pour nous dispenser ou nous dissuader de recourir à ses propres sources qu'il s'adresse à nous. C'est, bien au contraire, pour nous y reconduire d'une main sûre. Et c'est bien pourquoi, pas plus ceux qui prétendent n'écouter que la voix du Pape ou de l'Église d'aujourd'hui que ceux qui prétendent n'écouter que l'Écriture ne sauraient être de vrais catholiques, mais seulement ceux qui, sans cesse, vont de l'une à l'autre et qui ne le font pas en simples chipoteurs de textes, mais comme des vivants dont la tradition vivante est l'eau mère de leur vie.

On dira : Dom Lambert choisissait dans les enseignements de l'Église ceux qui lui convenaient. Disons plutôt qu'il pratiquait ce discernement nécessaire à l'interprétation de toutes paroles d'hommes qui, même quand ils sont infaillibles, ne sauraient l'être à chaque instant et dont l'infaillibilité au surplus n'est point une inspiration. Mais ce à quoi il s'attachait, dans les paroles papales ou épiscopales, à cause de son enracinement lucide dans la tradition, c'était aux lignes de fond ou de crête : à ce qui nous rappelle sans cesse la Parole de Dieu de toujours, à ce qui attire notre attention avec l'autorité des responsables sur les besoins actuels. Ceux qui tirent à eux n'importe quel *obiter dictum* pour en majorer absurdement la portée et qui, filtrant le moucheron, laissent passer le chameau sans paraître le voir, ont-ils quelque droit à se dire plus fidèles ?

Quand Dom Lambert eut recouvré sa liberté, il ne pouvait être question qu'il revînt à Amay, et ses relations avec ses fils ne reprendraient que peu à peu. Trop de gens n'attendaient qu'un faux pas pour accabler une œuvre qu'ils n'avaient pu stopper en paralysant son animateur. Mais on pourrait croire que les autres occasions ne se feraient guère attendre d'utiliser les richesses en réserve dans ce que Dom Lambert comparait avec humour à l'arrière-boutique d'un cabaretier malchanceux. C'est oublier que les gens qui ont fait de la prison, dans l'Église comme dans le monde, ne se recasent pas facilement, le fait qu'on ne sait pas au juste pourquoi ils ont été condamnés n'arrangeant guère leurs affaires.

Il avait d'abord cherché, ce qui pouvait paraître peu compromettant, une aumônerie de bénédictines dans la banlieue de Paris. Mais les supérieurs O. S. B. se défiaient : ils croyaient sentir sur lui quelque odeur de soufre. Finalement, la chose s'arrangea pour des bénédictines qui n'étaient que marginales : des oblates olivétaines, alors à Cormeille-en-Parisis. Il y passerait quelques années qui, après les précédentes, peuvent être qualifiées de sans histoire. Il s'y ferait, bien entendu, des amis à toute épreuve de ces moines blancs qui devaient bientôt relever l'antique abbaye du Bec Hellouin. Si, après cela, ceux-ci s'emploieraient à en faire un équivalent pour l'anglicanisme de ce qu'Amay avait été pour l'orthodoxie d'Orient, ce n'est sans doute pas un pur hasard.

Peu avant la seconde Guerre mondiale, il irait ensuite s'établir dans le Berry, à Chalivoy, dans un véritable château de la Belle au bois dormant où j'irais le dénicher, depuis Sancerre, au printemps de 39. On ne peut dire cette fois de la petite communauté qu'il essaierait d'y seconder qu'elle fût sans histoire. Bientôt, il regagnerait donc la région parisienne, pour cette aumônerie de Chatou, qui le retiendrait jusqu'à son retour au moutier, si longuement attendu. Mais son séjour en Berry, outre qu'il lui ferait connaître les meilleurs amis laïcs de ses dernières années, serait l'occasion d'un premier réamorçage de sa vie ecclésiastique. Il tomberait à Bourges sur un vieil archevêque, exégète honorable, qui n'en était pas encore revenu d'avoir traversé lui-même avec si peu de dommages l'époque moderniste. Non seulement l'accueil serait fraternel, mais Dom Lambert deviendrait une fois de plus le *missus dominicus* qui se chargerait de ces missions particulièrement délicates dont l'autorité ne sait trop ni comment les exécuter elle-même ni à qui les confier. Ce qui serait promis à plus d'avenir, c'est que l'archevêque le lancerait dans un ministère de retraites et de recollections sacerdotales, auquel il prendrait un goût de plus en plus vif. Le succès qu'il y aurait devait déboucher dans un des plus importants mouvements de l'après-guerre : le mouvement liturgique et pastoral, qui allait, dès 1942, s'épanouir autour du Centre de pastorale liturgique de Neuilly et de sa revue,

CHAPITRE IX - FILS DE L'HOMME CES OSSEMENTS REVIVRONT-ILS ?

C'est dans les années de ses villégiatures suburbaines et de son bref anachorétisme berrichon que j'aurais, comme beaucoup d'autres, le plus d'occasions de fréquenter Dom Lambert.

Je me l'imaginerai toujours au milieu des bois de Chalivoy ou dans sa petite chambre de Chatou, hospitalier comme s'il n'avait jamais eu rien d'autre à faire qu'accueillir de plus ou moins jeunes bavards. Je ne puis plus revoir la pendule de la salle des pas perdus à la gare Saint-Lazare sans être tenté de regarder s'il n'est pas encore à m'attendre sous son cadran. Pour lui, comme pour d'autres dans ce cas, les années d'inaction forcée deviendraient celles de la plus largement diffuse influence personnelle. Une immense correspondance y prolongeait les entretiens. Elle peut en ressusciter quelque chose, car elle en a le primesaut et la verve concise.

Nous en citerons quelques pages qui jalonnent l'ascension vers le sacerdoce d'un jeune ami, l'abbé J. Nous les avons choisies parmi bien d'autres parce que les plus importantes de ces lettres correspondent aux jours les plus noirs de la propre carrière de Dom Lambert. Il est à peine concevable que pas un reflet de tout cela ne vienne ternir ces élévations

sur le mystère du Christ, de l'Église, du sacerdoce. Par le témoignage direct du destinataire, nous savons de source quelque chose qui peut paraître encore plus déconcertant. Entre Rome et En-Calcat, en février 1932, Dom Lambert s'était ménagé à Strasbourg une entrevue avec le séminariste, qu'il savait arrivé à un moment décisif de son évolution intérieure. Pas un mot de ce qui paraîtrait avoir dû absorber à ce moment les pensées de Dom Lambert ne semble avoir été échangé dans ces entretiens entre deux trains. Son jeune interlocuteur, quelques jours plus tard, écrirait :

J'ai eu nettement l'impression que le Père Lambert était tout le temps profondément plongé dans ses méditations sur l'essentiel de la vie chrétienne «*in sinu Patris*». Plus d'une fois il interrompit brusquement un moment de silence : «*Mais c'est ça, Jean ; comprends-tu, le fond de tout, c'est la vie «in sinu Patris» ; c'est là notre vraie vie ; tout le reste n'est rien, est relatif*». Et alors il se mettait à m'expliquer tout cela, soit au buffet de la gare (9 h. du soir), soit en allant à la cathédrale (10 h. du matin).

Il me semble que seuls les vrais maîtres peuvent faire à ce point abstraction de leurs problèmes et se mettre tout entiers dans ceux des autres hommes. Mais, cet exemple le montre, cette liberté s'acquiert à partir du moment où l'on vit dans une zone d'intériorité surnaturelle, d'où la lumière rayonne, mais où les ténèbres extérieures ne peuvent avoir accès. Comme les grands moines de l'Antiquité, c'est parce qu'il était ainsi vraiment moine, *monos*, seul avec Dieu, que Dom Lambert pouvait être un tel père spirituel.

Dans une lettre envoyée au début de l'hiver précédent, comme il venait de s'installer à Tancrémont, Dom Lambert disait au jeune homme qui s'apprêtait à recevoir les premiers ordres :

Voici que tu te donnes au Christ, en vue de ce qu'il a de plus cher : Son Église. Tu peux dire avec Lui, dans une plénitude de sens que justifie ta donation : *Christus dilexit Ecclesiam et tradidit seipsum pro illa*.

Ton âme est éprise, mon cher Jean, du mystère de l'Église et tu voudrais le pénétrer et le vivre pleinement. C'est un don que tu as reçu, un talent surnaturel, qui oriente ton âme dans ce sens. La grosse difficulté, c'est que la terminologie nous trompe et que le mot «Église», comme tu le dis, évoque aussitôt l'idée d'un organisme juridique et d'un ministère des cultes de droit divin dont il faut défendre les privilèges. Et nos mentalités concordataires ne discernent plus sous ces traits l'Épouse du Christ, constamment fécondée par Lui et qui enfante les saints qui doivent peupler la Jérusalem céleste : *sacramentum magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia*. Et le centre du mystère, le foyer de convergence unique, c'est la sainte humanité glorieuse du Christ, ou mieux le vrai Homme Jésus-Christ glorieux, dont l'Église est la plénitude et la continuelle Réalisation, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa pleine stature. C'est là, mon très cher Jean, le cœur de tout le mystère : *per hominem resurrectio mortuorum*. Et l'Église, c'est la résurrection des morts, à l'exemple du premier-né, *primitiae dormientium*. C'est ce grand Cosmos mystique, cette grande Réalité dans laquelle tout se renouvelle chaque jour un peu plus ici-bas, que nous devons voir, contempler, aimer, pour laquelle et dans laquelle nous devons vivre. L'esprit de foi nous donne des yeux pour ne plus voir que cela : tout le reste, tous les phénomènes physiques, psychologiques, ethniques, etc., qui constitue le monde apparent, la seule réalité pour l'homme animal, tout le reste n'est rien pour nous. Il y a une seule Réalité : c'est le grand Ressuscité qui recrée le monde du premier Adam, qui restaure toute chose en Lui, qui, par son Épouse, engendre sa nouvelle humanité. Celui qui voit et vit cette seule chose a la foi ; celui qui ne pénètre pas, à travers les ombres qui nous entourent, ce grand Cosmos surnaturel, croit peut-être dans quelques formules dogmatiques, mais n'a pas la foi vivante : il ne voit pas : *Credis hoc ?...*

Commencé à Strasbourg à la veille de son départ pour En-Calcat, achevé avant de s'y ensevelir, voici, comme il le dit lui-même, un petit traité pour répondre à trois questions posées. La première concerne l'habitation du Saint-Esprit en nous et nos relations avec la Trinité.

...La foi nous enseigne que la troisième Personne a reçu une mission dans l'œuvre de notre sanctification, mission nécessaire dans les plans divins : [l'Esprit] est le coopérateur du Christ dans la résurrection du monde : *Domine Jesu Christe qui ex voluntate Patris, cooperante Spiritu Sancto, mundum vivificasti...* En récitant cette magnifique prière avant la communion les yeux fixés sur l'hostie, c'est toute l'action de la Trinité *ad extra* qui est esquissée : car notre sanctification n'est que la projection dans le temps et dans notre race de l'activité *ad intra, in sinu Patris*. L'action du Christ dans la phase actuelle de la réalisation du grand plan du Père est de nous envoyer l'Esprit-Saint, c'est-à-dire de nous transmettre toute Sa vie et toutes Ses richesses par l'action de l'Esprit-Saint dans l'Église, dans les sacrements, dans l'âme des fidèles. Cette mission par le Christ ne doit pas être envisagée comme une disposition prise une fois et transmise comme un ordre, mais comme une action continuelle et une coopération intime et profonde et d'une fécondité continuelle : comme les rayons que le soleil émet constamment et qui fécondent la terre. Chaque opération de l'Esprit-Saint en nous et dans l'Église est donc une opération dont la cause efficiente, exemplaire, méritoire est l'Homme-Dieu, mais qui nous atteint par l'Esprit-Saint : ce que nous disons analogiquement qu'il envoie le Saint-Esprit. Dès lors, vivre dans l'intimité de l'Esprit-Saint, c'est vivre dans l'intimité du Christ. Dire que le Christ vit en nous, que nous sommes Ses membres, etc., tout cela est profondément vrai, mais en comprenant que ce lien, que cette communion se fait par Son Esprit et dans Son Esprit : *per Spiritum sanctum qui datus est nobis...*

Tout doit être compris dans notre sanctification à la lumière de cette vérité que notre foi nous inculque profondément dans l'âme. Les sacrements sont les instruments adaptés par le Christ par lesquels l'Esprit-Saint accomplit Sa mission : cela vaut aussi et surtout pour la sainte eucharistie : le corps du Christ agit en nous par l'action de l'Esprit-Saint : c'est la grande thèse de la tradition et des Pères : que de textes de l'Église primitive qui nous inculquent cette vérité...

Une des questions théologiques à propos de la vérité dont nous parlons : cette activité et cette habitation du Saint-Esprit est-elle une opération propre et personnelle à l'Esprit-Saint, ou n'est-ce qu'une appropriation, de sorte que l'opération soit *in natura* et dès lors commune aux trois personnes ? C'est évidemment la première sentence qui est la vraie. C'est à mon sens un des exemples les plus frappants des empiètements et des méfaits de la métaphysique : au nom de soi-disant exigences métaphysiques, on a mutilé la vérité doctrinale et fait vraiment violence à tous les textes de l'Écriture sainte... En tout cas et au minimum, il y a en nous une action divine, nous transmettant les mérites et la

vie du Christ et cette action, commune aux trois personnes, est dès lors exercée par l'Esprit-Saint et a une affinité spéciale avec la Troisième Personne : ceci au moins ; donc le principe de foi dont nous avons parlé plus haut est sauf. Vient ensuite un éclaircissement sur la médiation.

Je dirai trois choses :

1° *l'unus mediator* de saint Paul et de toute la tradition m'a tellement conquis que j'en suis devenu d'une jalousie féroce contre tout ce qui, ne fût-ce que nominale, pourrait diminuer cette médiation universelle, transcendante et hors pair [du Christ].

2° La théologie de la grâce est déjà tellement compliquée, et tellement discutée, même dans des points qui paraissent essentiels, que je ne vois aucune formule théologique pouvant exprimer quelque peu clairement ce qu'on entend par médiation [de Marie].

3° Il me paraît que l'intercession universelle, toute-puissante dans un certain sens, et incomparablement plus efficace que celle des autres saints, quoique dans la même ligne, sauvegarde la piété filiale la plus délicate envers Notre-Dame, est évidemment plus traditionnelle, ne pose pas de problèmes nouveaux entre les chrétiens séparés, bref, me paraît tout concilier... Quel malheureux prurit de nouveauté travaille des esprits, cependant si pondérés dans d'autres domaines, comme M. le chanoine Lebon ? Comme il faut craindre en toutes choses les épanchements du cœur dans l'intelligence.

Nous touchons là une de ses plus vives et plus constantes préoccupations. Dom Lambert avait pour la Vierge la grande piété théologique des Pères orientaux et de la liturgie byzantine : toute nourrie de la foi en la pleine réalité de l'Incarnation. Mais il en avait d'autant plus en horreur les dévotions mariales à base seulement sentimentales, et par-dessus tout une certaine mariologie qui tourne à la gnose, vrai développement cancéreux en marge du dogme et qui arriverait à vider de leur substance les grandes affirmations bibliques sur le Christ, sous le fallacieux prétexte d'augmenter les gloires de Marie. Dès qu'il flairait quelque chose de cette mariologie-là, il voyait rouge. Le cardinal Mercier lui-même n'avait pas trouvé grâce à ses yeux, le jour où il avait publié une pastorale sur la « médiation » de la Vierge. Tout ce qui lui semblait isoler la Vierge, la détacher du Christ si peu que ce soit, en faire comme un doublet de Celui-ci vous vouait à ses malédictions. J'en sus quelque chose, le jour où je publiai un livre sur la Vierge, si modéré qu'il me parût : parler d'elle autrement qu'en appendice à ce qu'on doit dire du Christ, pour lui, c'était déjà pactiser avec l'erreur, encourager ceux qui adorent encore la Diane des Éphésiens sous le vocable de la Reine du Ciel. Si cela pouvait me consoler dans mon insignifiance, un de ses plus anciens dirigés, en qui la pourpre future perçait déjà, recevrait une mercuriale non moins fulgurante pour la même faiblesse, et nous pourrions nous consoler en échangeant nos épîtres congratulatoires respectives. Leur rapprochement prouvait au moins que notre vieux maître distribuait les taloches dans ce cas sans aucune acception de personne.

Passons enfin à liturgie et contemplation.

L'idée fondamentale : la liturgie est le culte de l'Église, la Religion de l'Épouse du Christ. Pour avoir le devoir essentiel et le droit de s'y associer, il suffit d'être baptisé (même la préparation au baptême se faisait déjà par la participation, encore distante et passive, au culte). Donc, dès qu'on croit dans le Christ et qu'on est baptisé, la vie spirituelle primordiale, essentielle, inévitable, c'est la participation à la liturgie... Donc la connaissance élémentaire du christianisme sert de base à la vie liturgique et y trouve cet épanouissement normal et graduel, par une participation de plus en plus active et intelligente. Donc il faut, comme nous venons de le dire, un fondement doctrinal indispensable à la vie liturgique : ce fondement est fourni par la vertu de foi et l'initiation élémentaire qui va s'accroissant sans cesse. Et c'est créer une confusion que de confondre ce fondement doctrinal avec ce que la piété moderne appelle exercices de piété : méditation, examen de conscience, etc. Les dogmes de la foi priés, chantés, traduits en adoration, action de grâces, repentirs, etc., voilà la contemplation obligatoire pour tous les baptisés. L'âme liturgique, par un choc en retour spontané, trouve alors un nouvel aliment à sa vie contemplative ; et de la sorte liturgie et contemplation se compénètrent et s'unifient.

Un an et demi plus tard, le jeune abbé se préparait à recevoir la prêtrise, et le prisonnier exultant lui écrivait :

Votre mot d'ordre, mon cher Jean, sera dorénavant : « *In eis quae Patris mei sunt oportet me esse* ». Et il n'y en a qu'un qui est chargé des affaires du Père, c'est le Fils, et ceux qu'il appelle en participation de son sacerdoce : *Catholicus Patris sacerdos*, comme l'appelle excellemment Tertullien : le Prêtre œcuménique, universel du Père. Il y aura donc dorénavant un lien de plus entre nous ; nous ferons partie de la même tribu sacerdotale ; et je suis sûr que votre ferveur, votre enthousiasme et votre générosité nous vaudront de nouvelles énergies.

A ce futur prêtre séculier, ce religieux ajoute des conseils, aussi imprégnés de la théologie que de l'expérience les plus ecclésiastiques :

Vous me demandiez, dans une de vos lettres, mon avis sur les associations de prêtres séculiers avec vœux. J'ai bien peu de compétence pour donner un avis en pareille matière, mais je n'ai jamais caché au cardinal Mercier mon peu de sympathie pour ces associations, spécialement quand il est venu à Rome en décembre 1924 pour faire approuver celle fondée par lui. J'ai l'impression que la famille cléricale diocésaine renferme en elle les éléments essentiels d'une vie sacerdotale profonde : l'évêque comme chef, qui a la plénitude du sacerdoce et est *in statu perfectionis acquisitae*. Vous avez comme règle tout le droit canon qui expose en détail toutes les obligations spirituelles du prêtre ; et les statuts diocésains, etc. Cette institution laisserait croire que l'Église n'a pas pourvu suffisamment à la sainteté de son clergé séculier et l'a laissé sans secours. De plus, je trouve que l'unité autour du pasteur ne saurait être assez accentuée. Or, forcément, le chef de l'association deviendra un centre de rayonnement spirituel qui réduira l'évêque au rôle d'administrateur et de bénisseur...

La suite est une vigoureuse recommandation au prêtre de demain de faire de cette étude constante de l'Écriture sainte, dont nous avons dit comment Dom Lambert la concevait, la base de toute sa piété comme de tout son ministère futur.

Il ne faudrait pas beaucoup me forcer pour me faire dire que l'essentiel de ces dernières années du Père Lambert me

paraît avoir été une immersion de plus en plus profonde dans les pensées qui font la trame de cette correspondance. A cet égard, la dernière période de son existence, beaucoup plus qu'elle ne s'oppose au calvaire d'En-Calcat, n'en est que le rayonnement.

Il faut bien parler pourtant des retours, sous de plus ou moins nouvelles formes, aux activités qui avaient été les siennes, et qui auraient dû, semble-t-il, le rester toujours, ainsi que des réparations, plus d'une fois inespérées, qu'ils lui vaudraient. J'ai parlé de ces réollections sacerdotales qui l'occuperaient et l'intéresseraient de plus en plus, aux alentours de la seconde Guerre mondiale, grâce à Mgr Fillion, ainsi qu'à Mgr Harscouet, l'évêque de Chartres, son vieil ami. «J'avoue que je prends goût aux retraites, écrivait-il alors, quoique ce soit un apostolat fatigant, mais il y a de grandes vérités chrétiennes que j'ai toujours approfondies avec prédilection et dont beaucoup d'âmes ont besoin : je suis étonné : quand on gratte un peu, on retrouve le déisme du XVIII^e siècle...» C'est par ce qu'il appelait «mes retraites un peu canailles», c'est-à-dire où il introduisait les thèmes alors mal famés de la liturgie et de l'œcuménisme, qu'il allait se trouver lancé dans le mouvement liturgique français de la guerre et de l'après-guerre. Il en posa, sans le savoir encore, de premiers jalons dans des entretiens avec quelques membres du clergé de Paris, autour de Mgr Chevrot. Les dominicains du C.P.L., avec une générosité qui les honore grandement et une pétulance qui parfois l'embarrasserait un peu, mais le toucherait d'autant plus que ses frères en religion à ce moment-là ne manifestaient guère une telle disposition à se mouiller avec lui, l'appelleraient moins à les suivre qu'à prendre leur tête. Ils lui feraient connaître, en un milieu qui lui avait été peu familier jusque-là, un été de la Saint-Martin.

La décisive imprégnation de l'apostolat par la liturgie, la restauration de la Semaine sainte, de l'initiation baptismale, de l'eucharistie communautaire, les réformes progressives de l'office divin, tout cela lui apporterait de substantiels encouragements, et il y prêterait une main qui n'avait rien perdu de sa vigoureuse fermeté.

Quand l'encyclique *Mediator Dei* conférerait au mouvement un droit de cité officiel dans l'Église, la surprise serait d'abord trop heureuse pour qu'il pût y croire paisiblement. Il redouterait un moment que les pages magnifiques de définition de la liturgie et de son rôle dans l'Église ne fussent qu'une concession verbale, reprise en fait par les considérations qui suivaient sur les formes de piété différentes. Il n'en ferait pas moins de ce document une de ces exégèses optimistes dont il avait le secret et qu'on lui avait plus d'une fois reprochées. Lorsque des actes suivraient, qui lui donneraient de plus en plus raison, je crois bien qu'il serait le premier, pour une fois, à être surpris d'avoir vu si juste.

Je ne saurais dissimuler, cependant, que tout ne le ravissait pas dans le nouveau mouvement. L'engouement précipité pour les «paraliturgies», passées si vite du rôle de liturgies du seuil à la prétention d'être une liturgie de l'avenir, un avenir faisant litière trop facilement du passé traditionnel, ne lui disait rien de bon. Une introduction de la langue vulgaire, à condition qu'elle soit bien préparée et sagement progressive, allait au-devant de ses vœux. Sur le principe de l'adaptation pastorale, il n'était pas moins d'accord. Mais, pour adapter, disait-il, il ne faut pas seulement s'intéresser aux goûts, aux tendances, aux modes de ceux auxquels on s'adresse, mais, d'une part, à ce que l'homme porte en lui de besoins permanents et, de l'autre, aux trésors traditionnels qui enveloppent la réponse éternelle de Dieu même à ceux-ci.

D'aucuns ne verraient là que sénilité commençante. Mais il se pourrait que le discrédit où certaines déformations ont fait si vite tomber un mouvement prometteur, tant auprès des meilleurs laïcs qu'aux yeux des jeunes générations cléricales, prépare une révision de ce jugement téméraire.

Le renouveau monastique, qu'il avait anticipé peut-être plus décidément que toutes les autres renaissances, le trouverait non moins alerte. Il devait être un des conseillers de l'essai de monachisme pastoral de l'Hay-les-Roses et de bien d'autres tentatives.

Bien entendu, le départ d'un œcuménisme enfin popularisé, avant d'être officialisé, comblerait ses vœux. Avec son complet désintéressement, il saluerait fraternellement les initiatives les plus diverses, qui se multiplieraient en peu de temps, à la rencontre ou en marge des lignes qu'il avait tracées en précurseur. Il n'en perdrait pas pour cela son esprit critique, mais si sa fermeté théologique lui faisait déplorer le piétisme sentimental et peu réaliste qu'on a reproché non sans justesse à certains néo-œcuménistes, il avait trop souffert des incompréhensions injustes pour ne pas leur tendre la main. Il ne devait pas mourir assez tôt pour que lui fût épargné de recevoir en retour le coup de pied de l'âne d'une initiation à l'œcuménisme pratiquant à l'égard de son œuvre l'*erasio nominis*. Mais il vivrait assez longtemps pour saluer en Jean XXIII la réalisation commençante de ses plus invincibles espoirs.

Quand Mgr Roncalli avait été bombardé nonce à Paris, d'une façon passablement inattendue, il était allé lui rendre visite, non sans se demander si Joseph, l'anneau au doigt et la robe purpurine sur le dos, pourrait encore reconnaître son frère humilié. Il ne resta pas longtemps sur ce doute. A peine sa carte était-elle passée qu'il entendit de l'antichambre la voix bien connue : «Lamberto !... Venga ! Venga !» Un instant plus tard, il expérimentait une de ces chaleureuses embrassades qui deviendraient célèbres. Et avant de savoir ce qui lui arrivait, il entendrait le nonce lui dire : «Tiens ! Assieds-toi là et raconte-moi toutes tes aventures». Poussé amicalement, il gravissait à reculons un degré et se trouvait installé dans un siège particulièrement auguste. Son interlocuteur ayant pris place sur une chaise en face de lui et riant à perdre haleine, il commencerait donc le récit de ses tribulations romaines... en réalisant peu à peu qu'il le faisait du haut du trône papal qui décore obligatoirement la demeure de tous les légats... Il n'imaginait pas alors ce que cette situation bouffonne pourrait prendre après coup de symbolique.

Quinze ans plus tard, je me trouverais à Chevetogne, le nouvel Amay, invité à prêcher la retraite aux moines. La mort de Pie XII nous serait annoncée inopinément. Avec un zèle qui pourrait paraître intempestif, sur la foi de la radio italienne, je crois bien que nous chantâmes même une *panykhide* pour le repos de son âme douze bonnes heures avant sa mort.

Ce soir-là, dans la cellule où était revenu, au bout de son chemin terrestre, le vieux Dom Lambert, nous avons eu avec lui une de ces conversations de la fin qu'entre-coupaient des silences où la torpeur interrompait, sans jamais l'engourdir, le cours de sa pensée. «S'ils élasient Roncalli, nous dit-il, tout serait sauvé : il serait capable de convoquer un concile, et il consacrerait l'œcuménisme...» Le silence retomba. Puis la vieille malice revint, dans un éclair du regard : «J'ai confiance, dit-il, nous avons notre chance. Les cardinaux, pour la plupart, ne savent pas à qui ils ont affaire. Ils sont

capables de voter pour lui...»

Car il était enfin retourné parmi les siens, au moment où je crois qu'il ne l'espérait plus. Il n'avait jamais cessé de s'intéresser à eux, de les suivre par la pensée, par la prière. Dès 1940, il envoyait à l'abbé de Saint-André, alors visiteur, un rapport où se trouve comme son dernier mot, sa pensée pleinement achevée sur le sens et les destinées de l'oeuvre.

Ce mémoire n'avait pas été sans effet. Mais il faudrait encore dix ans de plus pour qu'un nouveau prieur pût oser demander ce qui s'opposait encore à ce que le Père reprît sa place parmi ses fils.

Entre-temps, on lui avait offert, comme une réparation jugée éclatante mais moins compromettante, un abbatiat titulaire. Gêné autant pour refuser que pour accepter ce témoignage d'une bonne intention, il avait demandé à l'un de ses nouveaux amis dominicains : «Qu'est-ce que tu en penses ?» - «Père Lambert, répondit sévèrement le prêcheur, imposant un masque de Torquemada sur sa forte envie de rire, vous savez bien que vous avez passé votre vie à vous moquer de ces choses-là. Si vous les acceptiez maintenant, vous seriez déshonoré». Dom Lambert avait libéré leur commune hilarité, et l'on n'avait plus parlé de cela.

Depuis lors, les premiers signes d'un dégel œcuménique avaient commencé d'apparaître dans l'Église. Surtout, l'abbé-primat avait un successeur, qui ne paraissait pas devoir revendiquer toutes les parcelles de son héritage. De ses distingués confrères et informateurs maredsolien et claravallien, le premier était parti pour un monde meilleur, et le second pour le nouveau monde (ce dernier en abbatale compagnie). Quand la question fut enfin posée, la réponse put venir aussitôt : plus rien ne s'opposait au retour du Père séparé.

La joie serait aussi vive, certes, dans le vieux cœur que dans tant de cœurs plus jeunes qui n'avaient cessé de battre à l'unisson avec lui. Il resterait une dizaine d'années au vieillard déjà perclus pour stupéfier à nouveau les siens : reprenant le travail manuel tant qu'on ne le lui interdirait pas formellement ; lisant, méditant, écrivant dans sa cellule jusqu'au moment où il ne pourrait même plus tracer les caractères d'une main tremblante ; toujours des premiers au chœur, tant qu'il pourrait s'y traîner ou qu'on pourrait l'y porter, s'intéressant à tout ce qui l'avait toujours intéressé et y stimulant les autres.

Et pourtant, si heureux que fût ce revoir, ce qui l'absorbait de plus en plus, encore une fois, c'est ce qui eût fait son bonheur jusque dans l'exil ininterrompu, comme ce serait bientôt sa béatitude dans la patrie.

«Lequel est-ce que tu aimes le mieux, toi ?» disait-il un des derniers jours. Son interlocuteur se taisait mais prévoyait ce qui allait venir. Il poursuivait : «Moi, c'est le Père, tu sais ?» Il riait de son énorme rire silencieux et ajoutait : «Bien sûr ! j'aime le Fils et l'Esprit ! Mais l'Esprit nous unit au Fils, et le Fils, Il n'est venu, Il ne s'est fait l'un de nous, Il n'est ressuscité, Il ne nous a envoyé l'Esprit du haut du ciel que pour nous conduire au Père. Tout est là».

Le Père Roguet et moi, nous fûmes les seuls ecclésiastiques français qui affrontâmes la tempête de neige au milieu de laquelle il était mort, le 11 janvier 1960. Mais, si peu nombreux que nous fussions autour de sa tombe, tous, c'était le Père terrestre qui nous avait révélé pleinement la paternité céleste que nous pleurons.

Quelques hivers plus tard, par un jour semblable, sur cette tombe, le métropolitain Nicodème, vicaire du patriarche de Moscou et de toutes les Russies, à son tour, viendrait comme en pèlerinage et chanterait une autre *panykhida*. Les espoirs les plus tenaces de Dom Lambert ne se touchent point encore, mais ils semblent s'être rapprochés à un tel point que le rêve d'hier pourrait être la réalité de demain. Mais n'est-ce pas cette progression, par la voie de la croix, vers l'invisible où le Christ ressuscité est entré, comme notre précurseur auprès du Père, qui jette les plus belles lueurs d'aube dans notre nuit ?

Abbaye de la Lucerne, 3 décembre 1963.

IMPRIMI POTEST Parisiis, die 10 decembris 1963 VEDASTUS ROTUREAU, cong. orat.

NIHIL OBSTAT H. VAN HAELST can., libr. cens.

IMPRIMATUR Tornaci, die 19 februarii 1964 J. THOMAS, vic. gen.

TABLE DES MATIÈRES

- I. Un homme qui s'appelait Octave
- II. Monachisme et mouvement liturgique
- III. «Nos idées» commencent à prendre forme
- IV. Liturgie et doctrine
- V. Interlude : l'épopée d'Oscar Fraipont
- VI. Ex Oriente lux
- VII. Amay
- VIII. Tantaene animis coelestibus irae ?
- IX. «Fils de l'homme : ces ossements revivront-ils ?»

Quatrième de couverture : Dom Lambert Beauduin un homme d'Église

Dom Lambert Beauduin est mort le 11 janvier 1960. Son ami Roncalli, devenu le pape Jean XXIII, venait d'annoncer le concile qui verrait la consécration des deux grands combats de sa vie : le renouveau liturgique et le développement d'un œcuménisme catholique.

Car dom Lambert Beauduin réalise ce fait plus que rare d'avoir été un précurseur et un réalisateur hardi dans deux secteurs à la fois de la vie de l'Église. En nous décrivant de façon pénétrante sa personnalité et sa physionomie spirituelle, Louis Bouyer nous fait saisir sur le vif l'unité profonde de cette double orientation.

Dans la collection *Église Vivante*, la figure de dom Lambert Beauduin vient prendre place non seulement à côté de celle de cet autre pionnier de l'œcuménisme que fut l'abbé Couturier, mais aussi à côté de celle de ce missionnaire que

fut le Père Lebbe. Celui-ci lutta pour que l'Église enfin cessât d'apparaître purement occidentale et devînt en Chine authentiquement chinoise. Dom Lambert Beauduin fixa comme idéal à ses moines de l'Union «de se faire une âme aussi catholique que possible, abandonnant tout préjugé particulariste, racial ou national.., de tout mettre en œuvre pour que catholicisme ne puisse plus être confondu avec latinisme».

Comme le Père Lebbe, comme tous ceux - et particulièrement les hommes d'Église - qui sont en avance sur leur temps et leurs contemporains, dom Lambert Beauduin rencontra la contradiction et connut la disgrâce : la croix restera toujours le signe d'une vie chrétienne féconde. Il ne retrouva qu'à la fin de sa vie le monastère de l'Union qu'il avait fondé et qui continue à Chevetogne l'œuvre qu'il avait voulue et commencée.

Parlant du concile Vatican II, S. Ém. le cardinal Suenens a pu dire que deux hommes étaient à la source de ses orientations fondamentales : le Père Lebbe et dom Lambert Beauduin.